Etudes et Documents

n° 20 - 2020

La recherche historique comme une aventure de l'esprit

Irina Gouzévitch

Centre Maurice Halbwachs

La recherche historique comme une aventure de l'esprit

Irina Gouzévitch

Centre Maurice Halbwachs

Mémoire de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches en lettres et sciences sociales, à l'Université Paris Diderot, décembre 2018

Le déclic

La décision de faire un livre d'histoire, qui a changé le cours de ma vie, a été prise le soir neigeux du 4 décembre 1983 lorsque, mère d'un petit enfant, je le promenais en landau sur le quai de la Neva, à Leningrad. Malgré l'ambiance, cette décision n'avait rien de romantique en soi. Simplement, je vivais une longue période d'inaction professionnelle due aux aléas de l'existence et je cherchais un moyen de m'en sortir. En revanche, le cadre était propice à une telle réflexion car j'avais face à moi un spectacle majestueux : l'immense fleuve prisonnier des glaces, avec ses célèbres pont-levis scintillants de lumières et ses quais de granit rose flanqués d'imposantes rangées de palais de l'époque impériale en style baroque et classique. Mon mari, Dmitri Gouzévitch, ingénieur des travaux publics, qui préparait alors une thèse en histoire des techniques (deux siècles d'histoire de construction de ponts en Russie), m'avait beaucoup parlé de ces ouvrages d'art et du rôle essentiel joué par les architectes et les ingénieurs français dans l'aménagement et l'embellissement de Saint-Pétersbourg. Ce rôle était particulièrement marquant au premier tiers du XIXe siècle, grâce à l'action d'une poignée de polytechniciens français venus travailler en Russie dans les années 1810-1830. Ma formation d'origine, la langue et la civilisation françaises, m'ont rendue nostalgique et très sensible à l'histoire de ces experts français dont l'art et la science avaient tellement empreint cette ville, ancienne capitale impériale que les voyageurs de l'époque trouvaient beaucoup plus parisienne que Paris[1]. Durant la balade nocturne, au vu des ouvrages construits par ces ingénieurs et au su de leur odyssée russe que les documents d'archive inédits nous avaient en partie révélée, l'idée de faire un livre sur les quatre pionniers de l'ère polytechnicienne en Russie en mettant à profit nos compétences complémentaires a pris corps. Ma détermination de devenir historienne et tout mon parcours professionnel ultérieur entièrement voué à la recherche prennent leur source dans cette décision.

La mise en condition : patrimoine identitaire, formation d'origine et clivages politiques

Tout spontané et circonstancié qu'il puisse paraître, mon choix d'embrasser le métier d'historienne a été préparé par la somme d'expériences antérieures liées à la fois à ma culture familiale, à ma formation et aux conditions sociopolitiques spécifiques de mon pays d'origine, l'Union soviétique. En voici le condensé.

Je suis née à Rostov-sur-le-Don, une grande ville méridionale de Russie située au milieu des steppes, chef-lieu d'une énorme région frontalière avec l'Ukraine et le

[1] Dupré de Saint Maure. *Pétersbourg, Moscou et les provinces ou l'observation sur les mœurs et les usages russes au commencement du XIXe siècle* … T.1. Turin, 1830. p. 71-72.

Caucase du Nord et multiculturelle à volonté, où mes grands-parents maternels avaient échoué durant la Première Guerre mondiale fuyant les hostilités et les pogromes juifs qui sévissaient alors dans leur pays d'origine, la Lettonie. La date de ma naissance, dont le sens m'a longtemps échappé, avait tout d'un symbole. J'ai vu le jour en décembre 1953, à savoir neuf mois après la mort de Staline. Une simple coïncidence, peut-être… Mais peut-être aussi, le sentiment de soulagement et de libération éprouvé par mes parents qui, à partir de la tristement célèbre « affaire des médecins » (janvier 1953) avaient vécu dans l'attente de la déportation[2].

La mémoire des origines et des vicissitudes vécues était très présente dans la famille qui, toutes branches confondues, regroupait des ressortissants de la plupart des régions de l'ancienne zone de résidence telles que l'Ukraine, la Lettonie, la Biélorussie, la Pologne. Des récits apocryphes, des plus tragiques aux plus cocasses, qui faisaient office des contes de mon enfance racontés avec toujours beaucoup d'humour, constituaient mon patrimoine identitaire : très peu de documents d'état-civil ont survécu en effet à tous les rebondissements politiques et idéologiques du XXe siècle, beaucoup de substitutions aussi, opérées pour assurer la survie... Noms, prénoms, patronymes, dates et lieux de naissance, liens de parenté, – tout était brouillé, parfois de manière hasardeuse (documents égarés ou brûlés), parfois intentionnellement (pour échapper aux persécutions), en assimilant l'histoire de ma famille à une espèce de capharnaüm existentiel à la fois tragique et burlesque auquel chacun et chacune apportait son grain de sel et où une seule chose comptait vraiment – l'amour pour les proches et leur sécurité. On parlait beaucoup des ancêtres que je n'avais pas connus. Un arrière-grand-père parti chercher fortune en Amérique puis rattrapé par la mobilisation générale en 1905 alors qu'il était revenu chercher sa famille… Un autre, propriétaire prospère d'un cirque à Varsovie venu rejoindre son fils à Krementchoug (en Ukraine) au milieu des années 1930 et tué de manière atroce, avec sa femme, par les Allemands dès le début de l'occupation, en 1941… Un troisième, qui cumulait de la manière la plus rocambolesque l'adhésion au Parti communiste avec le statut de doyen de la synagogue de Rostov… Des femmes courageuses qui affrontaient sans ciller, avec leur nombreuse progéniture, les chemins de l'exode et le lot de misères qui allait avec… Une foule d'histoires drôles et tristes, à l'image de ces existences mouvementées…

---

[2] « L'affaire des médecins-saboteurs » (ou « des médecins-empoisonneurs ») était une grande et très médiatique campagne criminelle intentée contre un groupe de médecins soviétiques distingués (M. Vovsi, B. Kogan, A. Feldman, A. Grinshtein, Ja. Ettiger, et autres) accusés de complot sioniste et d'assassinat de quelques dirigeants soviétiques. Le communiqué officiel de leur arrestation publié en janvier 1953 les présentait comme membres du groupe terroriste agissant sur l'instigation de « l'organisation bourgeoise-nationaliste juive internationale 'Joint' créée par les services spéciaux américains ». Plus tôt, la même accusation avait été formulée à l'égard des membres arrêtés du Comité Antifasciste Juif (exécutés en août 1952). Une fois rendue publique, l'affaire des médecins a revêtu un caractère antisémite et est venue amplifier la campagne plus générale « de la lutte contre le cosmopolitisme sans racines » qui faisait rage en URSS en 1948-1953. Après l'arrestation des médecins, la campagne a pris une envergure pan-soviétique, et des rumeurs insistantes circulaient bon train qu'une déportation massive des juifs soviétiques aux confins de la Sibérie orientale était en préparation. L'angoisse gagnait du terrain, attisée par des initiatives des autorités locales. Ainsi, mon grand-père, ancien membre du Parti, a été convoqué au Comité régional du PCUS pour un entretien « secret » durant lequel il a été prié de faire preuve de conscience communiste et d'aider à organiser la déportation des juifs de la ville sans résistance ni excès. Après la mort de Staline en mars 1953, lorsque tous les médecins arrêtés ont été relâchés, rétablis à leurs postes et entièrement réhabilités, l'idée de la déportation (dont il ne reste aujourd'hui aucune trace documentaire) a été abandonnée.

En revanche, le respect des traditions par les anciens n'a pas empêché mes parents d'être parfaitement laïques et modernes. Si mon arrière-grand-mère ne parlait qu'un russe approximatif et rudimentaire puisque sa langue maternelle était le yiddish, et mon grand-père maternel n'avait fait que deux années de *heder*[3] dans son enfance, en Biélorussie, ma mère était philologue spécialiste en langue et littérature russe, rédactrice dans un quotidien d'actualités puis libraire. Quant à mon père, journaliste, poète et traducteur littéraire, c'était un homme de grand talent qui maniait le russe avec finesse, élégance et esprit et dont la passion pour la poésie et pour l'art littéraire était si envahissante qu'elle en devenait contagieuse. En tout cas, elle m'a donné envie de m'essayer en versification, sans trop de succès, il faut l'avouer. Mais au final, l'expérience n'a pas été vaine : elle m'a appris le respect du maniement de la parole. Quant à l'étude des langues, les impulsions étaient multiples. En l'occurrence, l'une d'elles tenait de ma non-maîtrise du yiddish, langue « secrète » que parlaient mes grands-parents lorsqu'ils ne voulaient pas que je les comprenne. Quant à me l'apprendre, il n'en était pas question : le yiddish étant une langue prohibée, la pratiquer était dangereux pour une jeune soviétique. J'ai dû attendre d'apprendre l'anglais pour commencer à percer les « secrets » de mes aînés. J'ai eu un don certain pour les langues. En revanche, à mon grand regret actuel, je n'ai jamais appris le yiddish, cette langue d'usage strictement intrafamilial. Ce qui m'intéressait vraiment se trouvait ailleurs…

Élevée dans l'ambiance effervescente de la période du dégel khrouchtchévien durant laquelle les intellectuels soviétiques ont brièvement retrouvé un semblant de liberté d'expression, j'ai donc réalisé assez tôt l'impact de la parole écrite libre et le potentiel heuristique des langues étrangères qui offraient une ouverture vers le monde extérieur, jusqu'alors purement hypothétique.

Artek, ou l'ouverture vers l'univers de la francophonie

En parlant de l'esprit d'ouverture, je dois remonter à un souvenir lointain. En 1964, j'ai été sélectionnée pour faire partie de la délégation des pionniers de Rostov-sur-le-Don envoyée à Artek. Pour tous les enfants de l'URSS, ce mot était magique : il s'agissait d'une colonie des vacances internationale située à Gourzouf, en Crimée, dans un lieu paradisiaque où ne pouvaient aller que les meilleurs des meilleurs parmi les petit(e)s pionnier(e)s, trié(e)s sur le volet tant du point de vue de leurs origines sociales que de leur activisme loyal et exemplaire. Sans correspondre à aucun de ces critères, grâce seulement à l'activisme littéraire de mon père au sein du Bureau des relations publiques de la municipalité, j'ai accédé à l'univers censé incarner le paradis des enfants du monde entier. L'idéologie étant le dernier de mes soucis, j'ai plongé comme un poisson dans l'eau dans cet univers multilingue en me faisant des ami(e)s venant des quatre coins du monde. M'assurer personnellement que ce monde existait était un bouleversement énorme. C'était la meilleure école de géographie et de civilisations, d'internationalisme et de sociabilités, de convivialité et d'égalitarisme. Le petit-fils de l'empereur d'Éthiopie, le fils du chef de la diplomatie brésilienne, celui d'un grand écrivain soviétique (futur premier ministre du premier gouvernement eltsinien) et beaucoup d'autres enfants de dignitaires soviétiques et étrangers, tous et toutes vêtu(e)s à l'identique – short et chemisier bleu, et panama blanc[4] - étaient dans le

[3] Le *heder* est une école élémentaire juive traditionnelle où sont enseignés les rudiments de judaïsme et d'hébreu.

[4] La seule distinction vestimentaire était la couleur de la cravate, rouge pour les pionniers soviétiques, bleu-blanc pour les Vaillants français, etc., soit l'absence de la cravate en cas de la non-appartenance à une organisation, comme dans le cas du petit-fils de l'empereur d'Éthiopie.

détachement de pionniers dont je faisais partie, sans que je me sente intimidée ou impressionnée pour une once… Avec une vitesse étonnante, j'apprenais pêle-mêle les rudiments de tous les idiomes qu'on parlait autour de moi. C'est alors que j'ai vu, pour la première fois de ma vie, d'authentiques Français en chair et en os, une délégation des Vaillants, avec leurs cravates bleu-blanc aux nœuds étranges, et j'ai pris avec eux mon premier cours d'initiation à la langue française.

Ce séjour a imprimé à ma vie l'orientation qui a rendu ma famille perplexe. Au retour d'Artek, j'ai réclamé qu'on me fasse apprendre le français, et ce désir a décuplé au moment où j'ai reçu la lettre de mon petit camarade français venue directement de Tours, un événement hors du commun dans notre province profonde. Je ne me suis pas rendue compte que mon jeune correspondant n'avait pas écrit l'adresse correctement mais que la lettre m'était quand même parvenue dans une enveloppe recollée négligemment … C'est dire que la vigilance était alors une vertu générique.

Il n'empêche qu'à la rentrée, j'ai obtenu gain de cause : mes parents m'ont mise dans une école spécialisée française, l'unique du genre à Rostov, et ont accepté de me payer des cours privés avec une professeure de l'université[5]. Je n'aurais pu être mieux lotie.

« A Moscou, à Moscou… »

À la sortie de l'école, toujours pénétrée de cet esprit d'ouverture, et ayant dans ma poche la médaille d'or de la fin d'études secondaires[6] et la victoire au concours régional de maîtrise des langues étrangères, j'ai décidé de décliner l'héritage intellectuel familial à ma façon, en choisissant une profession à cheval entre deux passions structurantes de ma jeunesse – l'écriture et les langues[7]. Le désir de combiner l'une et l'autre a orienté mes choix éducatifs vers une option cumulant les études de civilisations et de traduction littéraire. L'Institut pédagogique d'État des langues étrangères de Moscou Maurice Thorez (*Moskovskij Gosudarstvennyj Pedagogicheskij Institut Inostrannyh Jazykov im. Morisa Toreza*), établissement prestigieux regroupant les meilleurs spécialistes dans le domaine, offrait à cet égard une somme de performances requises et j'ai pu intégrer sa faculté de français en 1971, à l'issue d'un concours sévère. J'ai eu de la chance : la médaille d'or m'a épargné l'épreuve de la fin de non-recevoir en me rendant momentanément « invisible » face au contrôle de l'état civil : les grandes écoles soviétiques étaient sujettes aux rigueurs du *numerus clausus* tacite mais banalisé et les juifs y étaient admis au compte-gouttes, essentiellement moyennant des relations que je n'avais pas. D'autant plus grande était ma victoire vécue comme telle par tout l'énorme clan familial rostovien mais aussi par leurs connaissances et collègues incrédules. Quant à moi, à l'image des « Trois sœurs » de Tchekhov, je n'avais alors qu'une litanie en tête : « À Moscou, à Moscou… », la capitale de mes rêves, le carrefour de toutes les ambitions,

[5] L'ampleur de ce sacrifice ne m'est apparue que plus tard. Compte tenu du coût des cours privés (auxquels est venu s'ajouter l'anglais une année plus tard), tous les membres de la famille ont été mis à contribution, et surtout mon grand-père qui y a investi sa pension.

[6] La médaille d'or était un atout imbattable pour accéder aux études supérieures. Elle dispensait des examens d'entrée (4 à 5 habituellement) très difficiles à passer dans des établissements prestigieux, sauf celui qui correspondait au profil de l'établissement.

[7] La fascination devant la France et sa culture, stimulée par le séjour à Artek et nourrie par des lectures classiques, a défini mes priorités linguistiques : depuis l'école secondaire, j'ai commencé à apprendre le français de manière intensive. A partir de 13 ans, j'ai enchaîné avec l'anglais, et aux examens de fin d'études (équivalent du bac français), j'ai été qualifiée, exceptionnellement, en deux langues.

la Mecque culturelle et intellectuelle soviétique… Sans aucun regret, en effet, j'ai troqué ma ville natale, ensoleillée, chaleureuse et nonchalante, contre une Moscou froide, distante et arrogante que je souhaitais conquérir à tout prix, sans trop savoir où je mettais les pieds.

Mes professeurs

À l'Institut des langues étrangères de Moscou, où j'ai fait mes études supérieures entre 1971 et 1976, j'ai eu la chance rare d'avoir pour professeurs un collectif de spécialistes éminents. L'encadrement pédagogique, en général, était de très haut niveau, l'excellence étant le critère dominant du recrutement, et chacun(e) de mes enseignant(e)s, une quarantaine au total, toutes disciplines confondues, mériterait d'être mentionné(e) et remercié(e) nominativement. Mais il y a eu parmi eux quelques figures d'exception qui font partie de mon patrimoine identitaire professionnel et humain. Aujourd'hui, au bout de tant d'années, leurs enseignements, à la fois très savants, érudits, foisonnants et plein d'esprit, restent gravés dans ma mémoire. Mais à côté de cette autorité d'experts éminents dans leurs disciplines, avec leur académisme et leur rigueur méthodologique, c'est leur aptitude à penser et à s'exprimer librement, leur dignité d'intellectuels qui se respectent et leur bravoure civique – qualités qu'on ne pouvait observer que rarement dans le quotidien académique soviétique – qui m'ont particulièrement marquée. Je citerais en particulier Victor N. Jarho, grand expert en histoire et littérature antique, dont le cours spécialisé de guerres romaines rassemblait des foules ; Sofia V. Zavadovskaja, brillante et fine spécialiste de la littérature française qui a dirigé mes travaux de fin d'année et de diplôme sur l'histoire de l'argot dans le roman populaire et ouvrier français des XIXe et XXe siècles[8] et dont le français pétillant maîtrisé à la perfection, le comportement décontracté et l'esprit frondeur et railleur étaient pour moi un modèle rêvé ; Ida A. Lifshitz, professeur de latin, femme d'une rare érudition et d'humour mordant, profondément dissidente et intrépide, qui connaissait par cœur les auteurs romains et nous a appris à les lire et à les aimer, qui mettait notre intelligence au défi, nous conseillait et nous protégeait ; Irina G. Torsueva, belle femme et grande linguiste, qui nous a introduit dans l'incroyable univers de la linguistique européenne du XXe siècle, très éloignée de l'esprit marxiste, en nous faisant lire en cachette des œuvres interdites ou simplement inaccessibles, françaises et russes[9] ; Vladimir I. Sakharov, théoricien de la langue russe qui nous a appris l'humilité devant l'énormité et la richesse de notre idiome maternel et nous a fourni des outils pour mieux en comprendre le fonctionnement et la structure ; Vladlen G. Sirotkin, élève de Tarlé et l'un des plus fins connaisseurs de l'histoire napoléonienne, qui nous enseignait la civilisation et l'organisation de la vie politique française… À la fin des années 1990, je l'ai de nouveau rencontré à Paris où il a été invité à faire des conférences à l'EHESS, et mon parcours d'historienne des techniques l'a surpris : il me voyait plutôt en « dame de lettres »… Pour moi, c'était une opportunité de reconnaître

[8] Gouzévitch I. *L'Argot, moyen stylistique et procédé littéraire. Son emploi dans le roman populaire des années 1830. Travail de fin d'étude* / Institut pédagogique des langues étrangères de Moscou, Moscou, 1976, 67 p.

[9] C'est grâce à elle et à quelques autres professeurs de français qui avaient l'autorisation de voyager en France que nous avons pu lire les œuvres dissidentes russes, parfois en version française, telles que *Le Docteur Jivago* de B. Pasternak, les romans d'A. Solzhenicyn, de V. Vojnovich, d'A. Zinov'ev, etc. et connaître les auteurs français tels que San Antonio, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Simone de Beauvoir, Boris Vian, et beaucoup d'autres dont jusqu'alors nous n'avions jamais entendu parler… À l'époque, nous n'avons pas réalisé à quel point ces enseignant(e)s, en nous faisant confiance, risquaient leur carrière et leur mobilité. Qu'ils et elles en soient remercié(e)s.

rétrospectivement que j'avais acquis, grâce à mes professeurs, une culture de pensée et un bagage cognitif à vocation universelle. Mais j'avoue qu'au début de mon parcours d'historienne, j'en avais émis quelques doutes, voire quelques vains et passagers regrets… J'y reviendrai.

Les traquenards du marché du travail, ou les délices du chômage non-avoué

Au bout de cinq ans d'études, j'ai obtenu le diplôme dans la spécialité « langue et civilisation françaises » qui offrait, en principe, beaucoup d'opportunités professionnelles. Mais c'était sans compter avec le revirement opéré par le gouvernement brejnévien qui, après les événements de 1967-1968 en Europe et au Moyen Orient, a durci sa politique intérieure, notamment à l'égard des juifs ethniques russes. Sans entrer dans les détails de cette séquence peu glorieuse de l'histoire de l'URSS des années 1970-1980, je dirai simplement qu'en dépit de la loi qui obligeait les établissements d'études à placer leurs diplômés sortants, avec, en retour, l'obligation pour ces derniers de travailler pendant trois ans là où ils étaient affectés, mon Institut, pourtant bien loti à cet égard, a renoncé à me placer à cause de mes origines juives et m'a laissé sortir avec un « diplôme libre », à savoir la liberté de me trouver un emploi par mes propres moyens – chose exceptionnelle et très mal perçue sur le marché du travail. Diplômée du « principal établissement supérieur idéologique du pays » comme aimaient le répéter nos responsables, j'ai trouvé l'accès à l'exercice de ma profession quel qu'en soit le format (interprétariat, traduction, enseignement, relations publiques) entièrement verrouillé.

Pendant des années qui ont suivi, je n'ai pas réussi à me faire engager : même si le premier contact et l'entretien s'avéraient positifs, l'examen des documents se soldait inévitablement par un refus poli mais plein de sous-entendus. La situation, si elle devait se prolonger, était lourde d'exclusion sociale. Tous mes anciens condisciples et toutes mes amies avaient déjà des postes garantis et de nouvelles sociabilités, un salaire et une vie bien rangée. Dans le pays où le chômage n'était pas officiellement reconnu et où une personne jeune, et d'autant plus une diplômée sans emploi (à l'exception des handicapés et des femmes au foyer, et encore…) était considérée comme fainéante, une telle position devenait en effet, à terme, inconfortable et dégradante. Continuer à vivre aux frais des parents était contraignant et pour avoir un peu d'autonomie, j'ai cherché à gagner ma vie par tous les moyens, en mettant à profit mes compétences en langues et en dactylographie cyrillique et latine. Malheureusement, je n'avais pas le doigté d'une dactylo professionnelle et le marché des traductions techniques était monopolisé par des experts plus expérimentés que moi : il s'agissait d'honoraires conséquents et la proposition surpassait la demande. Pendant quelques mois, j'ai fait du secrétariat privé pour le compte de l'écrivain Aleksandr Starostin. En tant que membre de l'Union des écrivains soviétiques, il avait le droit d'embaucher une assistante pour taper et corriger ses manuscrits. La rémunération était symbolique, mais en retour je gagnais le statut d'employée. En plus, j'ai profité de cette période d'inaction forcée pour obtenir, en 1978, le diplôme de langue italienne aux cours publics de langues de la ville de Moscou. J'ai aussi appris l'espagnol en autodidacte, avec les manuels et les cours enregistrés. Simultanément, j'ai également suivi pendant trois ans les cours privés de japonais qu'à l'époque, je parlais assez couramment et je pouvais lire les journaux (niveau 500 idéogrammes).

Enfin, en 1979, après l'échec d'innombrables tentatives, j'ai été recrutée comme assistante à tout faire au Bureau de brevets de l'Institut de recherches en technologies de l'industrie automobile (*Nauchno-issledovatel'skij institut tehnologii avtomobil'noj promyshlennosti*), puis, avec une fonction similaire, au Centre de documentation et de

traduction de l'Institut de recherches en matière d'engrais et de propriétés agricoles des sols D.S. Prjanishnikov (*Nauchno-issledovatel'skij institut udobrenij i agropochvovedenija im D.S. Prjanishnikova*). C'est donc par le couloir des techniques et de l'agriculture dans leur format académique que j'ai fait mon entrée dans le monde du travail, et cette expérience s'est avérée étonnamment enrichissante. Plus pragmatiques et plus éloignés de l'avant-scène idéologique[10], ces univers fonctionnaient selon leur logique propre, et leurs besoins en compétences linguistiques étaient à la fois très cadrés thématiquement et relativement souples en termes d'applications et de présentation des résultats. Ainsi, outre la traduction technique à proprement parler, j'ai été amenée à établir des bases de données biobibliographiques thématiques, à préparer des revues de presse spécialisée et des aperçus réguliers (hebdomadaires et trimestriels) des dernières parutions en plusieurs langues romanes, germaniques et slaves. Enfin, dans le cadre de ma fonction d'aide à la recherche, j'ai eu à explorer et à approfondir certains sujets qui intéressaient les chercheurs de ces deux institutions et à effectuer à ces fins mes propres recherches, y compris à caractère historique, dans les grandes bibliothèques et centres de documentation moscovites : la Bibliothèque de brevets et patentes techniques de toute l'Union (*Vsesojuznaja Patentnaja Tehnicheskaja Biblioteka* ; étude des brevets-types étrangers) et la Bibliothèque centrale de recherches agricoles (CNSHB ; synthèses et aperçus thématiques).

Ces activités ont pris fin en 1981 en raison de mon déménagement à Leningrad où j'ai suivi mon mari et où, pour les mêmes raisons qu'à Moscou, je me suis retrouvée au chômage dans les trois ans qui ont suivi. Entretemps, pour m'occuper, j'ai commencé à aider Dmitri dans sa recherche et je me suis lancée dans la lecture des ouvrages russophones et francophones retraçant l'histoire politique, sociale et culturelle de Saint-Pétersbourg, capitale émergée des marais à la périphérie de l'immense Empire par la seule volonté souveraine et devenue au fil des XVIIIe et XIXe siècles, un centre intellectuel, scientifique et artistique à vocation européenne. L'histoire de la construction de cette ville portuaire d'importance stratégique et des structures de sa défense et de son approvisionnement est, elle aussi, parfaitement européenne. Les spécialistes de l'Europe toute entière sont venus participer à cet énorme chantier, et cerner le rôle des Français dans ce processus m'a semblé être un sujet captivant. Le tour des archives, bibliothèques et centres de documentation, si riches et diversifiés à Leningrad, m'a démontré le potentiel cognitif d'une telle investigation. Est survenue alors la ballade fatidique du 4 décembre 1983 durant laquelle Dmitri et moi-même avons décidé d'écrire ensemble un livre sur les ingénieurs polytechniciens. À partir de ce moment, ma vie a pris un nouveau tournant.

La liberté de faire de l'histoire

Pour quiconque ayant une idée des conditions de l'exercice de la profession d'historien en Union soviétique, un tel sous-titre peut paraître ironique. Et il l'est, mais seulement en partie. Le domaine était, en effet, complètement balisé et cadré, dominé par la doctrine marxiste-léniniste et hautement censuré[11]. L'accès aux études supérieures en histoire était extrêmement sélectif, notamment à l'égard des origines des aspirants, et soumis à conditions : les membres du PCUS étaient privilégiés. Dmitri, qui avait une

[10] Ceci était particulièrement vrai pour les fonctionnaires des échelons inférieurs dont je faisais partie, vu que cette catégorie n'avait aucun accès aux activités publiques d'une quelconque importance.

[11] Ceci n'empêchait pas pour autant de produire des travaux de qualité, à condition de les agrémenter de belles citations des classiques marxistes, au risque toutefois d'être recadrés par les censeurs et collègues vigilants.

mère juive et n'était pas membre du Parti, a dû ainsi abandonner l'idée d'entrer à la Faculté d'histoire de l'Université de Leningrad qui appliquait ces règles avec une rigueur exemplaire et clairement dissuasive. Sur les pas de son père, il a donc obtenu le diplôme d'ingénieur des ponts et tunnels de l'Institut des ingénieurs des transports ferroviaires de Leningrad (*Leningradskij Institut Inzhenerov Zheleznodorozhnogo transporta*). Lorsqu'après deux ans d'exercice de la profession d'ingénieur, il a décidé de se réorienter vers la recherche et s'est inscrit à l'école doctorale soit, en russe, l'*aspirantura*, le choix du sujet pour la thèse, à cheval entre l'histoire et l'ingénierie, s'est imposé naturellement, inspiré en grande partie par l'ancienneté de son *alma mater* où la recherche fondamentale hautement mathématisée en matière de travaux publics et d'art de construction avait été introduite par les polytechniciens français, à partir de 1810. Son rêve d'enfance de devenir historien a ainsi enfin pu se matérialiser par le biais de l'histoire des techniques, domaine suffisamment souple pour accueillir dans son giron des techniciens savants de haut niveau comme lui et des représentants des sciences humaines comme moi[12].

Notre collaboration a été stimulée par l'idée illusoire de considérer l'histoire des techniques comme un domaine moins sujet à la pression idéologique que l'histoire générale. Et si nous n'avons pas tardé à nous assurer du contraire, la ténacité de Dmitri tendue obstinément vers le but fixé et mon statut d'électron libre agissant en dehors des structures institutionnelles offraient une marge d'autonomie considérable pour penser et organiser la recherche sans se préoccuper outre mesure de la rigueur idéologique. Certes, il y avait aussi l'autocensure imprimée dans notre « code génétique » de survie sociale depuis le plus jeune âge. C'était un handicap à surmonter, notamment au moment de la rédaction, mais nous y sommes parvenus progressivement. L'absence de soutien de l'État était à cet égard un antidote efficace. Cette condition *a priori* fragilisante avait donc ici pour contrepartie la liberté d'inventer notre façon de faire de l'histoire, tant du point de vue thématique que méthodologique, et cette fois-ci, sans aucune connotation ironique.

Premières armes : le défi du « tiroir » et la face solidaire de la concurrence

Le sujet que nous nous sommes proposé d'explorer en réunissant nos compétences complémentaires était formulé en termes de « relations franco-russes en matière d'ingénierie ». Étudier des contacts bilatéraux (en l'occurrence scientifiques) était en passe de devenir une vogue en historiographie soviétique, et quelques travaux autorisés sur le thème, notamment en histoire des relations académiques franco-russes, avaient déjà vu le jour[13]. La formule était sans doute amorphe et manquait de souplesse. Les études réalisées dans cet esprit avaient pour caractéristique commune d'offrir une vision linéaire, descriptive plutôt qu'analytique du phénomène sans trop

[12] Cet accès biaisé à la recherche est un signe générationnel. La plupart des collègues russes de notre âge – historiens, écrivains, philologues – ont eu une formation primaire d'ingénieurs ou de scientifiques complétée parfois par une seconde, en sciences humaines, la reconversion ayant lieu le plus souvent au moment de l'inscription en thèse. Des parcours dans le sens inverse, de la philologie vers les techniques, étaient beaucoup plus rares : c'était mon cas, en l'occurrence. Mais globalement, la transdisciplinarité de ce groupe est une source de richesse puisqu'elle permet de combiner une grande variété et originalité d'approches avec la rigueur des méthodes d'investigation. Un beau sujet d'études socio-historiques en perspective !

[13] Knâžeckaâ E.A. Načalo russko-francuzskih naučnyh svâzej // *Francuzskij ežegodnik – 1972*. M. : Nauka, 1974. p. 260-273 (Le début des relations scientifiques franco-russes) ; Baklanova N.A. Kul'turnye svâzi Rossii s Franciej v pervoj četverti XVIII в. // Meždunarodnye svâzi Rossii v XVII - XVIII vv. : Èkonomika, politika i kul'tura : Sb. st. M. : Nauka, 1966. p. 303-344 : *et al*. (Les relations culturelles de la Russie avec la France dans le premier quart du XVIIIe siècle).

s'appesantir sur sa complexité. Les travaux les plus élaborés concernaient l'histoire interne des disciplines : l'école de l'histoire des mathématiques, par exemple, était traditionnellement très forte en URSS, grâce notamment aux travaux fondamentaux de Yushkevich, Klado et quelques autres chercheurs éminents qui avaient même eu l'opportunité rare d'effectuer des recherches en France[14]. L'impact des idées de Voltaire et de la Révolution française, y compris en matière de sciences et de techniques, était un sujet particulièrement prisé. Les travaux de V.P. Demjanov et V.S. Virginskij étaient justement de cette espèce[15]. Malgré une certaine rigidité conceptuelle, ces travaux constituaient un grand pas en avant par rapport à la xénophobie militante de l'historiographie soviétique des décennies précédentes, hostile envers toute étude impliquant les étrangers, en particulier ceux d'entre eux qui avaient jadis servi en Russie. La seule façon admise de les considérer était de les taxer d'ignorants, d'espions et/ou de saboteurs. Le temps d'une telle virulence était révolu, mais ses relents étaient encore nettement perceptibles. Au moment où nous avons pris notre décision, étudier cette catégorie d'experts continuait à susciter sinon de la méfiance, du moins du scepticisme et de l'incompréhension sincère. Plus d'une fois, on a essayé de nous en dissuader en avançant comme argument : « pourquoi gaspiller vos efforts en travaillant pour le tiroir ? ». On était donc prévenus : le choix d'explorer l'action en Russie de quatre ingénieurs polytechniciens français – Pierre Dominique Bazaine, Alexandre Fabre, Charles Potier et Maurice Destrem – « concédés » par Napoléon à Alexandre Ier sur l'instigation de Betancourt en 1810, nous entraînerait sur une voie semée d'embuches. Mais le travail en tandem, la confiance et le soutien mutuel, l'emballement pour le sujet et pour le processus d'enquête en tant que tel, passionnant à souhait, l'ont emporté sur toutes les mises en garde. On hésitait simplement sur le format à donner au futur ouvrage : un portrait de groupe ou un essai de biographie individuelle ? Un ouvrage grand public ou une publication académique ? Un conseil bien placé et l'évaluation des sources disponibles nous ont aidés à trancher en faveur de la biographie académique de Pierre-Dominique Bazaine. Les recherches entreprises ont en effet démontré qu'il était l'homme-clé de l'essor du génie des travaux publics en Russie des années 1820-1830 et un expert technique d'exception, concepteur d'ouvrages d'art remarquables et auteur de théories techniques d'avant garde, pédagogue et homme de lettres mais aussi un phénomène de société, courtisan et mystificateur,, dont l'existence recélait beaucoup de zones d'ombre. Bref, il avait tout pour appâter l'imagination des historiens débutants que nous étions, prêts à affronter une enquête historique comme une grande aventure de l'esprit. En plus, très vite et de manière quasi miraculeuse, nous avons réussi à abattre l'argument du « tiroir » en trouvant un éditeur. Et pas n'importe lequel…

En 1984, Boris Ivanov, président de l'Antenne leningradienne de la Société savante d'histoire, de philosophie, des sciences et des techniques (SNOIFET), philosophe de son état et un des rares sympathisants de notre projet, nous a mis en contact avec Zinaïda K. Sokolovskaja, rédactrice en chef de la prestigieuse collection académique « Biographie scientifique » spécialisée en récits de vie des hommes des sciences. Le

---

[14] *Russko-francuzskie naučnye svâzi* / Publ. A.T. Grigor'âna i A.P.Ûškeviča, pri učastii T.N. Klado i Û.H. Kopelevič. L. : Nauka, 1968. 299 c. (Les relations scientifiques russes-françaises)

[15] Dem'ânov Vladimir P. *Geometriâ i marsel'eza*. Izd. 2-e, pererab. i dop. M. : Znanie, 1986. 256 p. (La géométrie et la marseillaise) ; Virginskij Viktor S. Byvšij komissar Konventa na službe u zavodčika Demidova : Izistorii franco-russkih naučno-tehničeskih svâzej // *Učenye zapiski Moskovskogo gos. pedagogič. in-ta im. V.I. Lenina*. T.102. 1957. p. 211-233 (L'ex-commissaire de la Convention au service du fabricant Démidov) ; Idem. Izučenie tehničeskogo opyta francuzskih učenyh-âkobincev na Urale v načale 19 v. // *Vestnik istorii mirovoj kul'tury*. T. 1(7). 1958. p. 102-111 ; *et al*. (L'étude de l'expérience technique des savants jacobins français dans l'Oural au début du XIXe siècle).

terme « scientifique » avait ici deux significations, l'une désignant l'orientation professionnelle des sujets biographiques, le second invoquant la rigueur académique, exigeante et exigée, du travail accompli et de la présentation des résultats. À l'époque des faits, la collection, unique en son genre à l'échelle du pays, comptait déjà quelques centaines d'ouvrages rédigés essentiellement par des chercheurs académiques chevronnés[16]. Des livres d'aspect modeste, de qualité typographique médiocre et sobrement décorés – une couverture cartonnée blanche frappée du portrait, du nom et du prénom du personnage biographé et du (ou des) biographe(s) –, les éditions de cette série s'arrachaient dès leur mise en vente car étant souvent l'unique source d'information sur nombre de sujets érudits d'intérêt général. Ayant examiné notre projet du livre sur Bazaine, Sokolovskaja nous a invité à Moscou, au siège de la rédaction, pour un entretien. Faut-il dire qu'on a utilisé la première opportunité pour s'y rendre ?

La rédactrice en chef nous a accueillis avec simplicité et bienveillance dans un minuscule bureau encombré de paperasses. Elle nous a servi du thé fumant, félicités pour l'intérêt du projet et informés d'une situation délicate. Il se trouvait en effet que la rédaction avait déjà dans son portefeuille un contrat d'édition pour la biographie de Bazaine, signé quelques années auparavant avec un certain Aleksandr E. Shneider, conservateur des Archives militaires historiques d'État. Notre propre projet, tout apprécié qu'il fût, venait donc en seconde position et ne pouvait être accepté qu'à condition du retrait du premier ou d'une concertation. En revanche, l'ouvrage de Shneider tardait à venir, ce qui ouvrait quelques perspectives. Elle nous a donc recommandé de le rencontrer.

L'intérêt de la rédaction était sans doute flatteur. Mais négocier avec un inconnu qui avait, en plus, une longueur d'avance dans la finalisation du projet ne présageait rien d'encourageant. C'est donc plutôt guidés par la curiosité de connaître les motivations de l'homme qui avait, bien avant nous, flairé le potentiel heuristique de la biographie de Bazaine, que nous avons sollicité – et obtenu sur le champ – le rendez-vous avec notre présumé concurrent.

Un appartement moscovite exigu et bondé de livres, un petit homme âgé souriant et affable s'exprimant d'une voix douce, l'immanquable thé avec des petits gâteaux, une pile de dossiers et de notes manuscrites trônant au milieu des assiettes, une écoute attentive, de la curiosité à peine retenue, des questions… d'abord prudentes, puis sincèrement intéressées, enfin un échange franc dont toute méfiance était définitivement évacuée. Son histoire était bien simple. Shneider était tombé sur un épais dossier de Bazaine dans le cadre de ses fonctions de conservateur d'archives, en travaillant sur les fonds du Corps des ingénieurs militaires de campagne, administration qui avait accueilli le polytechnicien français à sa démission du Corps des ingénieurs des voies de communication, la veille de son départ définitif de la Russie, en 1834. Le personnage avait suscité son intérêt, le sujet était inédit, le dossier, en creusant un peu, pouvait donner matière à un article, et une publication avait eu lieu effectivement, coécrite avec l'historien des sciences Viktor Ja. Frenkel qui avait croisé Bazaine au cours de ses propres recherches… Cet historien, qui bénéficiait d'une grande autorité dans le monde des sciences, avait donné également un coup d'envoi au projet d'édition proposé par Shneider à la « Biographie scientifique » mais la recherche concluante tardait à se finaliser : trop de questions demeuraient toujours en suspens, trop d'histoires à démêler, trop d'aspects théoriques

[16] Sokolovskaâ Z.K. Sokolovskij V.I. *550 knig ob učenyh, inženerâh i izobretatelâh : Spravočnik-putevod. po serii RAN «Naučno-biografičeskaâ literatura» : 1959-1997*. M. : Nauka, 1999. 544 p. (*550 biographies de savants, d'ingénieurs et d'inventeurs : Guide de la série de l'Académie des sciences de Russie « Biographie scientifique » : 1959-1997*).

et techniques à approfondir ou carrément à découvrir, une montagne d'archives à dépouiller… Le problème linguistique ajoutait à la difficulté de la recherche : Shneider ne maîtrisait pas le français. Son intérêt pour le sujet était toujours en éveil, nos échanges l'ont bien démontré, mais le courage d'aborder un tel travail l'avait lâché. À notre proposition de collaboration et d'échange des informations, il a simplement répondu : « Un Shneider et deux Gouzevitch écrire sur Bazaine ? De toute façon, vous maitrisez le sujet beaucoup mieux que moi, vous êtes jeunes et enthousiastes et vous n'avez pas besoin de moi pour écrire ce livre. Je préfère vous apporter mon soutien et partager avec vous mes matériaux, allez-y ! ». L'ironie du vieil homme était empreinte de sagesse. Dans l'atmosphère d'antisémitisme latent et de xénophobie ambiante, trois auteurs d'origine juive (dont deux débutants) écrivant sur un général français, aristocrate, monarchiste et fidèle serviteur du pouvoir impérial, était une combinaison trop explosive pour franchir le seuil de tolérance fixé par la censure idéologique de l'époque brejnévienne.

Quelques jours plus tard, par une lettre officielle écrite à la rédaction de la « Biographie scientifique », Shneider a retiré son contrat en notre faveur. Cet homme lumineux n'est plus de ce monde mais sa leçon de générosité et d'humanité teintée d'humour est un legs précieux et nous espérons ne pas avoir trahi sa confiance. Dans notre mémoire, son nom est indissociable de l'histoire de Bazaine, notre première grande recherche d'historiens.

« Bazaine », une passerelle vers la profession, une porte vers l'univers français

Le travail sur le livre a pris cinq ans. C'était une période d'apprentissage intense. Si Dmitri avait déjà à son actif quelques articles historiques publiés dans des périodiques de Leningrad, mon « casier » bibliographique était encore vierge. Débuter dans la recherche par une étude monographique était une situation peu banale dans le milieu professionnel d'historiens des techniques. Le défi était de taille, mais comme aimait à répéter mon père : « n'ira au bout du chemin que celui qui marche »… J'ai tout appris sur le tas : la recherche archivistique, la lecture analytique, la critique des sources, la mise en contexte, bref, tous ces rudiments du métier qu'on acquiert habituellement à la faculté. Il y avait pourtant un aspect du travail où j'étais d'entrée dans mon élément : la pratique des langues étrangères, la facilité de lire, de transcrire et de traduire les documents qui, pour cette période et en rapport avec notre sujet d'études, étaient essentiellement en français, à la fois langue maternelle du protagoniste, langue d'enseignement à l'Institut des voies de communication et langue d'usage dans la haute société russe. Mais il y a eu aussi des sources en d'autres langues, notamment, en anglais, en italien, en allemand.

J'ai adoré les archives, les dossiers patinés, le vieux papier jauni, les feuilles écornées qui s'effritaient, l'odeur du renfermé, les tâches d'encre et mes doigts noircis à force de feuilleter les pages anciennes…[17] Le processus de fouilles m'électrisait : plonger dans les registres manuscrits en traquant les bribes d'information, brasser des piles de dossiers, décrypter des écritures illisibles, copier de longs passages à la main pour les recouper ensuite entre eux et avec d'autres sources, – cette routine de la recherche avait tout d'un véritable suspense qui contrastait tellement avec la routine du

[17] Même la fameuse poussière, ce symbole de l'ennui et de l'abandon, s'est avérée à terme, une source édifiante : une fois, en consultant un dossier, j'ai vu une substance poussiéreuse, dorée et brillante s'échapper des pages et adhérer à mes doigts et à mes vêtements. Il s'agissait de minuscules pépites d'or mélangées avec du sable qui avait jadis servi de sèche-encre. Ceci conférait aux lettres un aspect élégant et à leurs auteurs, une marque supplémentaire de prestige car beau témoignage du niveau d'aisance.

quotidien… L'information ainsi découverte est devenue pour moi le bien le plus précieux, la meilleure récompense. Mon imagination s'emballait, j'avais le sentiment net d'entendre s'échapper des cartons les voix des gens qui n'étaient plus depuis deux siècles… Un romantisme naïf, sans doute, mais très stimulant en fin de compte. Aujourd'hui, après tant d'années d'exercice et d'expérience professionnelle accumulée, je ressens la même montée d'adrénaline en entrant dans une salle d'archives. Simplement, j'ai appris à maîtriser mon imagination au profit d'une approche raisonnée même si parfois intuitive malgré tout.

Le rôle des archives dans cette première enquête historique s'est avéré particulièrement édifiant. Au fur et à mesure que nous avancions dans l'étude des sources, le sujet se révélait de plus en plus complexe et toutes nos certitudes initiales, en particulier celle d'avoir une image relativement claire de la vie de notre personnage (car bien documentée), s'estompaient face à de nombreuses zones d'ombre qui émergeaient à chaque détour de la recherche. Les sources étaient souvent contradictoires, les faits les plus élémentaires commençaient à « flotter ». Nous avons recensé six dates de naissance de Bazaine, quatre dates de décès, trois de son entrée au service russe, quatre de son départ définitif en France. Mais au-delà des éléments d'état civil, de nombreux problèmes se posaient au niveau des interprétations, de l'analyse, du cadrage… On imputait à Bazaine des travaux qu'il n'avait jamais exécutés et des ouvrages qu'il n´avait jamais construits, tandis que ses réalisations effectives étaient attribuées à d'autres. Des pans entiers de sa carrière qui se déroulait en parallèle dans deux pays étaient sujets à dissimulation. Son identité même paraissait parfois flouée : il y a eu au moins quatre autres Bazaine avec lesquels on l'a souvent confondu.

Petit à petit, nous avons compris que ce nœud de contradictions était en grande partie l'œuvre du protagoniste ou le résidu des clivages de son existence auxquels les historiographies successives ont ajouté des couches de confusions supplémentaires. Contraint par les circonstances de mener une vie double, déchiré entre deux pays, deux familles, deux carrières, Bazaine devint en effet lui-même le principal mystificateur de sa biographie. Et pour aller au bout de ses dissimulations, il fallait oublier les évidences servies par les historiographies confirmées et recouper large. C'est alors que nous avons recouru à la méthode de travail devenue, avec le temps, notre « marque de fabrique » : suivre le personnage à la trace en épousant au maximum son parcours, en visitant ses ouvrages et ses lieux de résidence connus et en mettant à profit les ressources locales (archives, publications, consultations, etc.), y compris topographiques (le tracé, l'itinéraire, la topographie et la toponymie des lieux, etc.) souvent inaccessibles ou « illisibles » à distance. La géographie de notre recherche s'est étendue sur la Russie centrale (Jaroslav) et méridionale (Odessa), la Géorgie (Tbilissi) et la Sibérie orientale (Irkoutsk), la Crimée (Sébastopol) et bien sûr, Moscou. Dans les cas où le déplacement était impossible, on procédait par correspondance. Les réponses arrivaient sans faille (à une ou deux exceptions près), parfois positives, parfois décourageantes. Beaucoup d'archives ont été perdues, se sont égarées comme à Jaroslav, ont péri dans l'incendie comme à Irkoutsk. D'autres ont conservé des dossiers aussi intéressants que peu ou pas exploités. Les éléments de la biographie ont commencé à s'assembler.

C'est pourtant de l'étranger que nous avons obtenu des informations les plus précieuses : deux académies suédoises et une bavaroise nous ont envoyé les extraits de leurs procès-verbaux relatifs aux élections de Bazaine parmi leurs membres. En ce qui concerne la France où nous avons envoyé un paquet de lettres tous azimuts, – à l'École polytechnique, à l'École des ponts et chaussées, aux éditions Larousse, aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, au cimetière de Montmartre… – pour

la plupart à des adresses incertaines, le résultat a dépassé nos attentes[18]. Nous avons reçu des réponses à des requêtes les plus improbables. Ainsi, le conservateur du cimetière de Montmartre nous a envoyé dix pages manuscrites contenant la description de la sépulture de Bazaine et les coordonnées des ayants droit. Notre amitié avec Odile Gondre, descendante de la lignée « légitime » de Pierre-Dominique Bazaine, et nos rapports de confiance avec les cousins Jacques et Jean Bazaine[19], descendants de sa lignée naturelle, prend sa source dans cet échange de courriers. L'École polytechnique nous a adressé l'extrait des registres-matricules relatifs à la scolarité de Pierre-Dominique et de son fils naturel, Pierre-Dominique Bazaine-Vasseur, ingénieur des Ponts et bâtisseur des chemins de fer en France. Les Archives nationales ont communiqué les cotes des états de service de Bazaine en tant qu'ingénieur des Ponts et Chaussées et d'un imposant fonds du maréchal Achille Bazaine, second fils naturel de notre personnage, ledit fonds contenant la correspondance de Pierre-Dominique avec sa famille française (présentée comme étant celle de son frère), quelques centaines de lettres inédites… En revanche, l'aimable proposition du CARAN de nous faire des photocopies facturées selon le tarif en vigueur (1,4 francs par page) nous a profondément affligés pour trois raisons très simples : l'équivalent de la somme nécessaire en roubles dépassait de loin nos capacités financières ; toute transaction impliquant une devise étrangère était strictement prohibée et passable de poursuites ; nous n'avions aucun moyen légal de nous procurer des francs français. En même temps, l'information obtenue valait son pesant d'or, elle était parfaitement inédite et ouvrait de nouveaux horizons. Cependant, à l'époque, l'idée d'aller en France pour explorer ces fonds ne m'effleurait même pas l'esprit tellement je me savais appartenir à la catégorie de la population dite « non-sortable » : juive et femme au foyer, – tels étaient mes handicaps qui réduisaient à zéro toutes mes chances d'obtenir l'autorisation de sortie du territoire[20]. Les changements étaient proches mais en 1984-1985, on ne les voyait pas encore venir.

Notre requête adressée à l'École des ponts a eu un impact autrement significatif, voire, à terme, décidément bouleversant. Elle a été transmise à deux chercheurs parisiens, Jacques Guillerme et Hélène Vérin, qui s'intéressaient alors à l'œuvre d'Antoine Raucourt, polytechnicien et ingénieur des Ponts parti travailler en Russie entre 1821 et 1827 sur l'invitation et sous la direction de Bazaine. Ces deux historiens nous ont écrit et le contact humain ainsi établi s'est avéré solide, productif et durable, il a donné lieu à une formidable amitié. En 1988, lors de mon premier voyage en France, Jacques et Hélène ont été mes hôtes et mes guides à Paris. Grâce à leur aide, j'ai obtenu des

[18] Une telle démarche, si elle n'était pas formellement interdite, n'était non plus très appréciée. Tout contact privé avec l'étranger suscitait la méfiance alors que l'échange d'archives était une action clairement déloyale et passable d'ennuis. Trouver les adresses des institutions relevait d'une prouesse, vu que cette information n'était pas en accès libre. Les bottins que nous avons réussi à consulter dataient tous des années 1960-1970 et on n'avait aucune certitude d'avoir envoyé nos requêtes là où il fallait.

[19] Jean Bazaine (1904-2001) était un célèbre peintre avant-gardiste, auteur des vitraux de l'église de Saint-Séverin et des mosaïques de la station RER « Cluny la Sorbonne ». Grâce au travail sur son ancêtre, nous avons bénéficié de sa sympathie. Il a partagé avec nous ses archives de famille. Nous avons eu la chance d'être invités à chacune de ses nombreuses expositions parisiennes, y compris à des expositions posthumes, organisées par son épouse, la comédienne Catherine de Seynes.

[20] J'avais déjà à mon actif deux tentatives échouées : ainsi en 1983, je n'ai pas été autorisée à participer, avec mon mari, à un tour collectif en Bulgarie ; en 1985, on m'a refusé nettement, et sans aucune explication, à bénéficier d'une invitation privée pour un séjour de deux semaines en France. À ma demande d'obtenir des raisons de ce refus, on m'a répondu sèchement : « nous ne sommes pas obligés de vous expliquer quoi que ce soit mais vous devez comprendre vous-même… ».

photocopies de certains dossiers sur Bazaine de l'École des ponts et des Archives nationales. En 1989, ils ont visité Leningrad et Moscou, sur notre invitation ; nous avons fait ensemble le tour des archives de ces deux villes où ils ont pu consulter les documents sur Raucourt. On a profité de ce séjour pour travailler à quatre sur l'article consacré à cet ingénieur, publié l'année d'après dans la revue spécialisée russe *Voprosy Istorii Estestvoznanija i Tehniki (Questions d'histoire des sciences et des techniques*).[21] C'est Jacques Guillerme qui a eu l'idée de proposer la candidature de Dmitri pour la bourse Diderot de la Maison des Sciences de l'Homme créée durant cette même année à Paris. Mais tout cela s'est produit un peu plus tard.

En définitive, l'expérience de ce travail résumée dans l'introduction du livre nous a donné à réfléchir. Les recherches effectuées dans plus de cinquante archives et bibliothèques de l'URSS et de quatre pays étrangers ont permis d'élucider plusieurs points confus et d'évaluer l'importance réelle de cet étonnant personnage. Un regard d'ensemble sur ses activités a incité à conclure qu'entre 1824 et 1835, Bazaine était un des plus grands savants de la Russie en matière d'art et de sciences de l'ingénieur. Son rôle dans la mise en place de ces sciences était, à certains égards, comparable à celui de Sadi Carnot, créateur de la théorie des machines à vapeur. Pédagogue éminent de son époque, Bazaine s'est retrouvé en même temps aux origines de changements survenus dans la théorie architecturale et la pratique urbaine.

Ainsi, notre perception du personnage a évolué. Grâce à l'information sur les ressources françaises, nous en avons aussi cerné plus précisément les lacunes. Quant à la vision du genre biographique, elle était en phase avec le principe d'historicité proposé par la série « Biographie scientifique » qui, elle, s'inspirait des modèles académiques classiques, non sans quelques « tics » soviétiques, cela va sans dire. À la différence de l'historiographie occidentale, et en particulier française, qui vivait alors au rythme des concepts poststructuralistes, très critiques à l'égard de ce format de récit historique, le biographique en URSS n'a à aucun moment perdu de sa superbe, héritée du système antérieur. Certes, comme tous les phénomènes culturels de l'époque soviétique, il a été sujet aux débats, parfois très virulents et aux recadrages substantiels. Simplement, ces débats et ces recadrages ne mettaient pas en cause la valeur historique des biographies mais leur teneur idéologique qui s'exprimait essentiellement dans le choix des sujets biographiques et dans la manière « aseptisée » de les présenter. La censure était à cet égard un régulateur aussi intraitable qu'efficace. Mais une fois les règles établies et le consensus acquis (les non-contents n'ayant qu'à s'abstenir), le genre ainsi harnaché et tenu sous contrôle a continué à prospérer, prisé par les autorités et le public. Dès lors, les tribunes animées par les périodiques scientifiques et « grand public » s'attelaient plutôt à débattre de la part du littéraire acceptable dans un récit de vie et aux critiques rituelles à caractère factuel.

Toute consensuelle qu'elle fût, la série « Biographie scientifique » s'est acquise, dans les années 1970, une certaine marge de manœuvre dans le choix des sujets biographiques grâce, notamment, à l'énorme autorité du président de son comité de rédaction, l'académicien Aleksandr L. Janshin, auquel son statut autorisait une certaine autonomie de décision, et à sa rédactrice en chef déjà citée, Z. Sokolovskaja. En 1969, cette série a ainsi brisé l'interdit tacite de promouvoir les étrangers au service de la Couronne russe, en ayant publié la biographie de l'ingénieur espagnol Augustin

[21] Gouzévitch I. « Gospodin Rokur, kotorogo â lûblû ... » : Antuan Rokur de Šarlevil' : K 200-letiû so dnâ rožděniâ / Avec D. Gouzévitch, H. Vérin, J. Guillerme // *Voprosy istorii estestvoznaniâ i tehniki.* 1989. № 3. p. 76-88. – (« Monsieur Raucourt que j'aime ... » : Antoine Raucourt de Charleville : Pour le bicentenaire de la naissance). – En russe.

Betancourt réalisée par l'historien ukrainien A. Bogoljubov, qui a eu un succès percutant. Cet assouplissement thématique dans la politique éditoriale de la collection a joué en notre faveur en facilitant l'accueil de l'ouvrage sur le Français Bazaine. Les considérations théoriques relatives aux conventions du genre étaient encore très éloignées de nos préoccupations, et de ce point de vue, notre livre était en ligne avec les normes requises. C'est du format conventionnel, qui nous paraissait trop rigide et monotone, que nous avons dévié, en proposant une grille de lecture originale, plus adaptée au retracé d'un parcours aussi complexe. Cette lecture se fondait sur le principe du formulaire de service, document bref, concis et précis, composé de plusieurs entrées recensant les principales facettes de l'existence humaine : état civil, études, titres, carrière, etc. Nous avons donc structuré le livre sous forme d'un formulaire imaginaire, en essayant de le rendre aussi complet que possible. Ce format, ainsi que la langue soignée de l'ouvrage, étaient le « tribut » que nous avons payé au littéraire. En même temps, nous avons opté pour la neutralité de l'exposé en évitant autant que possible l'usage de la rhétorique « progressiste » et patriotique et des citations des classiques du marxisme-léninisme. L'autocensure était un obstacle à abattre. Ainsi, par crainte de compromettre l'édition, nous avons d'abord hésité à évoquer une certaine « fluidité » conformiste des opinions politiques de Bazaine, homme auquel la vie avait appris à dissimuler ses convictions intimes et qui adaptait ses points de vue à l'interlocuteur et à la situation. Mais au final, nous avons surmonté cette appréhension qui paraît aujourd'hui ridicule mais qui n'avait rien d'imaginaire à l'époque.

Ayant bouclé le manuscrit sur la base des matériaux disponibles, nous l'avons rendu à l'éditeur en été 1988 en nous préparant intérieurement à parer une salve de critiques, y compris à caractère idéologique. Mais finalement, celles-ci ne sont jamais venues. Non pas parce que notre livre était irréprochable, mais parce que, pour des raisons indépendantes de notre volonté, il a mis plusieurs années à voir le jour, et lorsque c'est enfin arrivé, on vivait déjà dans un autre monde[22].

Mes maîtres (I) : les master-classes de la recherche historique en Russie

Mais procédons dans l'ordre. En 1988, ma situation professionnelle a enfin évolué. J'ai été embauchée comme secrétaire scientifique à la Fondation internationale d'histoire des sciences, organisme d'utilité publique créé auprès de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques (Antenne de Leningrad) par son nouveau directeur, le jeune et dynamique Arkadij Melua[23]. Mes compétences linguistiques et ma capacité à taper à la machine avec claviers russe et latin ont donc trouvé preneur. J'y ai gagné en visibilité individuelle mais pas en légitimité professionnelle. Pour les mêmes raisons qui

[22] Sa parution, prévue pour janvier 1992, a été compromise par les événements politiques. Le 15 décembre 1991 nous avons reçu les « pages blanches ». Le 26 décembre 1991, suite aux accords de Belaveja conclus entre trois républiques, la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie, l'Union soviétique a officiellement cessé d'exister. Faut-il dire que le processus éditorial s'est étranglé ? Quatre ans ont dû s'écouler avant que paraisse en Russie et en russe, en nombre d'exemplaires symbolique (50) et subventionné par une institution française (la Maison des Sciences de l'Homme), le livre sur Bazaine que nous avons décidé de ne pas actualiser, alors que la matière pour le faire, les précieux documents français évoqués plus haut, était déjà entre nos mains. Le pourquoi de cette décision est à rechercher dans les conditions de notre départ en France et de nos premiers pas dans le monde de la recherche français que je vais exposer plus avant.

[23] Cet organisme, comme beaucoup d'autres de type similaire, était le pur produit de la *perestrojka* gorbatchevienne qui a considérablement assoupli et diversifié les formats d'encadrement des activités créatives.

ont longtemps obstrué mon entrée dans le monde de travail, l'école doctorale en histoire était pour moi une voie barrée. Or, l'absence de ce statut formel me handicapait sérieusement aux yeux de la communauté d'historiens. D'autant plus appréciables étaient des exceptions, des personnalités qui regardaient au-delà des formalités. Sur mon chemin de débutante, j'ai eu la chance de rencontrer de véritables as de la profession. Mes échanges avec eux étaient autant de master-classes du plus haut niveau aussi bien en histoire des techniques qu'en histoire des sciences, de l'architecture, de l'ingénierie, de l'urbanisme, de l'art, de la littérature, de l'écriture. Leur rôle dans la construction de mon identité professionnelle a été et demeure décisif et avant de poursuivre le récit de mon parcours, je souhaite ici leur rendre hommage.

J'ai déjà évoqué mes regrets de ne pas avoir suivi de formation spéciale en histoire. En effet, au contact avec la réalité de la recherche historique dans un domaine aussi spécifique que l'histoire des ingénieurs, ma formation de base, trop philologique, trop littéraire, trop éloignée de l'univers des techniques et de l'ingénierie, a révélé des failles notoires tant cognitives que méthodologiques. Mon association avec Dmitri et la complémentarité de nos compétences mises à profit mutuellement ont quelque peu atténué cette carence, mais l'entrée en matière s'est avérée difficile et humainement éprouvante et de vrais maîtres d'art qui auraient pu m'assister et me former m'ont cruellement manqué, surtout au début.

Cette situation quelque peu paradoxale est sans doute avant tout imputable au contexte général que j'ai déjà eu l'occasion de décrire. Mais en voici quelques raisons concrètes. D'une part, aucun de mes professeurs du supérieur ne s'intéressait à l'histoire des techniques et des ingénieurs bien que Vladlen Sirotkin m'ait par la suite consulté ponctuellement sur les questions qui, tout en concernant mes ingénieurs français au service de la Couronne, étaient en lien avec ses domaines d'excellence – les relations franco-russes à l'époque napoléonienne. D'autre part, l'histoire de l'ingénierie, en tant que direction de recherche autonome au sein de l'histoire des sciences et des techniques, en était encore à ses balbutiements en URSS. La communauté d'historiens et philosophes des techniques faisant partie de l'Association soviétique nationale d'historiens et philosophes des sciences et des techniques (*Sovetskoe nacional'noe ob'edinenie istorikov i filosofov estestvoznanij i tehniki* ; SNOIFET) affichait un conservatisme militant aussi bien dans le choix des sujets de recherche que dans ses approches et méthodes de travail. Malgré la position officielle prônant les bienfaits du collectivisme, la coopération et le travail d'équipe ne faisaient pas partie de leur habitus professionnel : chacun travaillait dans son coin en protégeant jalousement son territoire, son objet de recherche, ses ressources documentaires, ses contacts et chaque « miette » de sa pensée créative. Ayant investi cet univers relativement clos de l'extérieur, nous y sommes arrivés en néophytes naïfs, dépourvus de bons réflexes de comportement social, transgressant les conventions, cherchant contacts et collaborations, proposant des échanges, sollicitant aide et conseils, posant des questions à droite et à gauche, et la communauté, surprise et cauteleuse, s'est calfeutrée.

En même temps, travailler sur les ingénieurs universels du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle – polyvalents à volonté et parfois même à l'excès – posait un défi d'érudition très difficile à tenir. Même une personne ayant une bonne formation technique (comme Dmitri en matière de génie de travaux publics) ne pouvait pas être experte en quelques dizaines de domaines différents – de l'architecture à l'électricité, de l'urbanisme à la fortification, de la construction navale à la métallurgie, de la télégraphie aux techniques de la vapeur, des procédés de distillation chimique à l'extraction et traitement de minerais, de la fabrication des mortiers à l'horlogerie, de la lithographie à la navigation sous-marine, etc. La coopération, les consultations, les échanges s'invitaient donc

dans ce travail comme des éléments inhérents du processus exploratoire. L'ayant ressenti d'abord par intuition, ensuite en connaissance de cause, nous avons fait des consultations et des coopérations nos outils de travail au même titre que les fouilles archivistiques, la lecture analytique critique des sources et les voyages topographiques. Progressivement, nous avons réussi à nous constituer un réseau d'experts parmi les collègues historiens et spécialistes en divers domaines des techniques qui étaient ouverts aux échanges. Cette pratique a porté ses fruits. Dans notre livre sur Bazaine, nous remercions ainsi une bonne quarantaine de spécialistes qui nous ont apporté leur aide. Deux d'entre eux, dont la contribution s'est avérée essentielle, ont cosigné avec nous des chapitres respectifs. Je suis restée fidèle à ce principe toute ma vie durant, et l'ouvrage sur Betancourt, pluridisciplinaire à l'extrême, en a pleinement bénéficié[24].

En revenant au milieu des historiens des techniques, par ailleurs très restreint au Leningrad de l'époque, je dois dire que certains de ces spécialistes se sont montrés ouvertement hostiles à nos activités. Cette sourde opposition que nous avons longtemps peiné à comprendre avait pour revers un sentiment très prosaïque – la concurrence : sans le savoir, nous avions empiété sur un terrain balisé. Dès lors, la résistance du milieu, individuelle et institutionnelle, est devenue pesante, voire clairement nuisible : nous avons essuyé plusieurs fins de non-recevoir…

La différence de nos statuts ne facilitait pas les choses. Dmitri était un travailleur salarié et étudiant en doctorat officiellement inscrit. Moi, j'étais femme au foyer, à savoir une personne sans statut. De ce fait, on ne me prenait pas en compte, mais paradoxalement, cette invisibilité m'assurait une certaine liberté. J'ai passé le plus clair de mon temps en bibliothèques, lieux publics et accessibles à tout un chacun, à lire la littérature spéciale et à compléter ma formation en histoire des techniques et de l'ingénierie en autodidacte. La connaissance des langues étrangères était d'un grand secours dans cette démarche. Petit à petit, en nous voyant persévérer ensemble, les professeurs de Dmitri ont fini par m'adopter.

Qui étaient-ils ? Commençons par le professeur Mikhail Voronin, titulaire de la chaire des prospections des chemins de fer de l'Institut d'État des transports ferroviaires de Leningrad (LIIŽT ; aujourd'hui Université des voies de communications de Saint-Pétersbourg) et le doyen des historiens des techniques de Leningrad. Cet honorable professeur, grand spécialiste de l'histoire des chemins de fer en Russie, était le consultant officiel de la thèse de Dmitri[25]. Dans les années 1983-1984, il nous a apporté son plein soutien (même si en ce qui me concerne, j'étais plutôt pour lui une ombre pâle dans le sillon de mon époux), mais ensuite les choses se sont envenimées. D'une part, il n'approuvait pas nos méthodes de travail, trop communicatives à son goût, et le faisait savoir aux collègues de son entourage qui nous refusaient, à leur tour, leur confiance (sur son intervention, on nous a même interdit momentanément l'accès de la Bibliothèque patrimoniale du LIIŽT), d'autre part, il protégeait le terrain investi, à cette même période, par une membre de sa famille,

[24] L'ouvrage en question, intitulé *Planète « Betancourt »,* est le document inédit de mon dossier HDR. Il s'agit d'une étude monographique de 834 pages, en deux volets, 5 parties et 25 chapitres, qui retrace le parcours européen de l'ingénieur et savant espagnol Augustin Betancourt, expert technique emblématique de l'époque des Lumières, dont la carrière internationale et de nombreux contacts professionnels à l'échelle du continent offrent une clé pour pénétrer l'univers des techniques et des sciences de son temps.

[25] Dans la structure de l'école doctorale soviétique, le « consultant » ou « conseil » était une fonction spécifique différente de celle de tuteur ou directeur de thèse. C'était généralement un expert reconnu dans un tel ou tel domaine auquel on faisait appel en cas de thèse réalisée à cheval entre plusieurs disciplines.

spécialiste en mécanique, qui s'essayait en histoire en cosignant les livres avec M. Voronin. Son âge avancé et surtout, son aura de grand historien nous ont prévenus de toute rancune inutile et nous lui avons toujours voué du respect en nous inspirant largement de ses travaux. Dans les années 1990, lorsque nous étions déjà installés en France, Dmitri lui rendait visite à l'occasion de chaque venue à Saint-Pétersbourg. Le vieux professeur était depuis longtemps à la retraite, il posait beaucoup de questions et manifestait de nouveau un grand intérêt pour nos recherches – qu'il a fini par reconnaître, en nous dédicaçant son ouvrage sur Anton Gerstner paru un mois avant son décès.

À la différence des historiens des techniques, les historiens de l'architecture se sont montrés beaucoup plus accueillants et plus enclins à coopérer. Nos recherches sur les ingénieurs français ont suscité leur intérêt et de nombreuses collaborations ont pu être nouées. Nous avons énormément appris en travaillant en contact étroit avec Georgij Lohanov, spécialiste de l'œuvre de l'architecte Beretti et de la construction urbaine au premier tiers du XIXe siècle, et avec Valerij Shujskij – un des meilleurs connaisseurs contemporains de l'œuvre d'Auguste Montferrand[26]. Une place particulière dans ces contacts revient à Tatiana Slavina, historienne de l'architecture connue par ses travaux sur l'histoire du style néo-russe et son principal promoteur, l'architecte Constantin Ton. Mais ses travaux, qui ont été fédérateurs pour nous, portaient sur la reconstitution minutieuse du travail de l'architecte médiéval qui construisait « d'après l'échantillon » (« *po obrazcu* »)[27]. Cela nous a donné la clé pour comprendre l'algorithme du travail des constructeurs navals hollandais de l'époque pétrovienne qui ignoraient le dessin et travaillaient « d'après l'échantillon ». Mais l'homme que nous considérons comme notre véritable maître est Andrej Punin, auteur des ouvrages de référence sur l'histoire des ponts en Russie[28]. Professeur d'histoire de l'architecture à l'Académie des beaux-arts, il avait lui-même une formation double d'ingénieur des travaux publics et d'architecte, ce qui le rendait particulièrement sensible à nos études sur les ingénieurs. Dès le début donc, il nous a apporté son soutien inconditionnel, en nous associant à ses nombreux travaux et rapports d'expertise, en nous invitant à prendre la parole dans le cadre des manifestations scientifiques organisées par ses soins. Il était l'un des référés de la thèse de Dmitri et un supporter actif du livre sur Bazaine. Aujourd'hui très âgé, il n'en demeure pas moins très actif et créatif. Il est toujours notre grand ami, et notre collaboration se poursuit.

Un autre homme-clé de notre formation d'historiens était Boris Kozlov, expert en histoire de l'ingénierie. Nous avons fait sa connaissance en 1986. Nos approches et notre désir de travailler ont suscité son intérêt et en janvier 1988, il a recruté Dmitri comme chercheur à l'Antenne leningradienne de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de l'Académie des sciences de Russie (Institut Istorii Estestvoznanija i Tehniki Rossijskoj Akademii Nauk, IIET). En 1992, alors qu'il a accédé au poste de directeur de l'Institution-mère à Moscou, il m'a embauché comme contractuelle au siège central de l'IIET.

Philosophe de formation, Kozlov a fait ses armes en travaillant sur les problèmes épistémologiques des sciences dont il a proposé une classification originale. Selon sa

---

[26] Šujskij V. K. *Ogûst Monferran : Istoriâ žizni i tvorčestva*. M.; SPb. : Centrpoligraf, 2005. 416 p. (*Auguste Montferrand : la vie et l'œuvre*)

[27] Slavina T. A. *Zakonomernosti arhitekturnogo nasledià : Na materialah istorii russkoj arhitektury : Diss. … dokt. arhitektury*. 2 t. L., 1983. (*Les modèles de l'héritage architectural : une étude fondée sur les matériaux de l'architecture russe*).

[28] Punin A. L. *Arhitektura otečestvennyh mostov*. L. : Strojizdat, 1982. 152 p. (*L'architecture des ponts russes*) ; Idem. *Povest' o Leningradskih mostah*. L. : Lenizdat, 1971. 192 p. (*L'histoire des ponts de Leningrad*).

conception, il existe trois groupes de sciences : les *sciences techniques*, à savoir celles qui étudient le monde artificiel créé par l'homme ; les *sciences naturelles*, à savoir celles qui étudient le monde indépendant de l'homme, et les *sciences humaines* ou sciences de l'homme. À leur tour, chacun de ces trois groupes comprend des sciences fondamentales et appliquées. Dans ce système donc, la notion des *sciences techniques* est beaucoup plus vaste que celle des *sciences appliquées*. En même temps, elle n'est pas tout à fait identique à la notion des *sciences de l'ingénieur* qui est en usage en France[29].

Cette théorie a servi de base conceptuelle pour un ouvrage collectif de grande ampleur dont le Secteur d'histoire et théorie des sciences techniques, dirigé par Kozlov au sein de l'IIET, avait la responsabilité. Une fois recruté, Dmitri a été associé à ce projet ambitieux qui se proposait de retracer l'histoire des savoirs techniques et de leur formalisation (sciences techniques) de l'Antiquité à l'époque contemporaine. L'ouvrage se composait d'une série d'aperçus dédiés, chacun, à une période historique longue : l'Antiquité, le Moyen Âge, l'époque moderne et l'époque contemporaine. La rédaction de chaque séquence chronologique a été confiée à un membre de l'équipe, selon ses compétences et sa spécialisation. La partie qui revenait à Dmitri portait sur l'histoire des sciences techniques à proprement parler, de leur émergence dans les années 1520 à leur essor spectaculaire dans années 1870 (révolution électrotechnique). Il s'agissait d'un travail énorme qu'il fallait boucler à pas de course – le plan quinquennal oblige ! Le manuscrit final rédigé en quelques mois comptait 1 000 000 de signes. Il a vu le jour sous forme de preprint tiré à quelques dizaines d'exemplaires qui est aujourd'hui en rupture de stock définitif[30]. J'ai participé à ce travail de façon implicite en assistant Dmitri par tous les moyens, de la collecte des matériaux à la logistique, de la relecture à la mise en forme.

Si je m'attarde sur cet épisode, c'est que réaliser un tel travail en parallèle avec la finalisation du livre sur Bazaine était une expérience difficile mais très féconde sur le plan cognitif. L'exercice de mise en perspective historique à grande échelle a permis de porter un regard synthétique sur le processus d'émergence de la profession d'ingénieur et de mieux articuler ses divers aspects en développement constant mais opérant au rythme inégal : savoirs et savoir-faire, pratique et gestion, communication et enseignement, enrôlement et structuration. Boris Kozlov est décédé en 2010, durant l'été des grandes chaleurs à Moscou, mais ses enseignements et ses encouragements ne sont pas oubliés[31]. En ce qui me concerne, ils m'ont ouvert de nouveaux horizons du métier. Qu'il repose en paix.

Le récit sur mes maîtres de l'époque soviétique ne serait pas complet sans évoquer deux autres personnalités remarquables dont l'amitié et l'œuvre ont profondément influencé ma vision du travail historique. Leur domaine d'excellence était très éloigné

---

[29] Kozlov Boris I. *Istoriâ i teoriâ tehničeskih nauk*. L.: Nauka, 1987. 33 p. (*Histoire et théorie des sciences techniques*) ; Idem. *Vozniknovenie i razvitie tehničeskih nauk : Opyt istoriko-teoretičeskogo issledovaniâ*. L.: Nauka, 1988. 248 p. *(Emérgence et développement des sciences techniques : un essai de recherche historique théorique).* Certes, il n'a pas inventé cette théorie à partir de zéro. Les idées étaient dans l'air, débattues incessamment pendant plusieurs décennies. Il leur a donné une forme structurée et formalisée, fondée sur un argumentaire solide.

[30] Guzevič D. *Očerki istorii tehničeskih nauk*. Č.2-4. Paris ; SPb., 1996-2001. (*Aperçus des sciences techniques*)

[31] Ses idées et leurs développements sont exposés dans l'article récemment publié consacré à sa mémoire : Gouzévitch D. La théorie et l'histoire des sciences techniques : Une direction de recherches développée en Russie dans les années 1970-2000 // *Quaderns d'Història de l'Enginyeria*. Vol.17. 2019. p. 151-172.

de l'histoire de l'ingénierie, tous deux étant historiens de la littérature et écrivains célèbres dont les livres s'arrachaient et les prestations publiques rassemblaient des foules[32]. L'époque soviétique avait d'ailleurs généré ce phénomène étonnant, l'énorme popularité des genres littéraires mixtes qui, sans être de la vulgarisation au sens propre du terme, se trouvaient à cheval entre l'art, la science et l'histoire, une sorte d'évasion intellectuelle peut-être, qui donnait à rêver tout en ayant des ancrages factuels solides. Les deux personnalités en question comblaient en tout cas pleinement ces attentes grâce à leur énorme érudition historique, à leur culture philologique de haut niveau, à leur plume élégante et à leur talent de conteurs. Le format littéraire leur permettait en plus d'avancer dans leurs livres des hypothèses particulièrement osées que l'historiographie officielle aurait sans doute répudiées comme hérétiques malgré leur pertinence. Ces deux personnalités sont Natan Eidelman de Moscou et Jakov Gordin de Leningrad, experts en œuvre d'Alexandre Pouchkine et de son entourage, spécialistes en histoire des décembristes et fins connaisseurs de la société russe des années 1810-1830. Je les avais d'abord admirés de loin, ayant lu et relu tous leurs livres, avant de faire leur connaissance personnelle. J'ai croisé Eidelman aux Archives historiques militaires de Moscou alors qu'on avait commandé le même dossier, lui en rapport avec sa recherche sur le décembriste Serguei Murav'ev-Apostol, moi en rapport avec le travail sur Bazaine. Gordin, quant à lui, a publié notre article sur les anniversaires des grandes écoles françaises dans la revue littéraire « Zvezda » dont il était – et demeure à ce jour – le rédacteur en chef[33]. À notre grande surprise, nos recherches sur les ingénieurs ont suscité leur intérêt et ils nous ont apporté leur plein soutien. Échange des matériaux, discussions, conseils, toutes ces formes de communication étaient autant de moments édifiants qui nous ont enrichis personnellement et professionnellement et qui nous ont rendus à la fois plus confiants, plus ambitieux et plus exigeants envers nous-mêmes. Leur niveau d'excellence était pour nous une référence, un défi, un stimulus pour mettre la barre le plus haut possible. Natan Eidelman est décédé en 1989 mais Jakov Gordin, déjà très âgé, est toujours en activité et tout aussi productif et agile, et notre amitié continue. Qu'ils soient tous les deux remerciés pour cette leçon de performance.

Ces quelques noms, pour essentiels qu'ils furent dans mon existence, n'épuisent guère toutes les rencontres significatives, tous les gens ouverts et compétents que nous avons croisés, connus et appréciés en cours de route. Si je ne les cite pas nominativement, je leur voue toujours, collectivement et individuellement, ma reconnaissance. Le monde est ainsi fait que toute situation instable finit par se rééquilibrer et le vide par être comblé. Progressivement, nous nous sommes tissés des sociabilités professionnelles sur mesure, et l'univers dans lequel nous pouvions évoluer en toute confiance voire en complicité, en nous aidant les uns les autres, s'est élargi et s'est consolidé. Et depuis, tant que nous avons travaillé en Russie, cet univers ne s'est plus dépeuplé. Plusieurs collaborations nouées à cette époque n'ont pas tari à ce jour.

---

[32] Parmi leurs œuvres les plus marquantes, cumulant une enquête historique scrupuleuse, une exactitude factuelle exemplaire et des hypothèses audacieuses avec une écriture soigneuse et raffinée, citons : Èjdel'man Natan. *Apostol Sergej : Povest' o Sergee Murav'eve-Apostole*. M. : Politizdat, 1975. 392 p. (*L'apôtre Sergej : l'histoire de Sergej Murav'ev-Apostol*); Idem. *Lunin*. M. : Molodaâ gvardiâ, 1970. 352 p. ; Gordin Âkov A. *Sobytiâ i lûdi 14 dekabrâ*. M.: Sovetskaâ Rossiâ, 1985. 285 p. (*Les événements et les hommes du 14 décembre*).

[33] Razmyšleniâ o gode francuzskih ûbileev v rossijskih polutonah / Avec D. Gouzévitch // *Zvezda*. 1995. № 8. p. 216-219. – (Réflexions sur l'année des anniversaires français en demi-tons russes). – En russe.

Ainsi, « Bazaine » est devenu le mot de passe qui nous a ouvert les portes de la profession. Ce travail nous a également servi de passerelle vers l'univers de la recherche française. C'est pourtant un tout autre personnage de l'histoire française du XXe siècle qui m'a mené en France effectivement…

« L'étranger est un conte de l'outre-tombe, quiconque s'y rend, ne revient jamais », ou comment je me suis retrouvée en France grâce à Maurice Thorez

La citation qui fait partie de ce sous-titre est tirée du fameux roman satirique d'Ilia Ilf et Evguenij Petrov *Le Veau d'or* qui raconte l'absurdité de la vie soviétique du début des années 1930[34]. Elle exprime à merveille le sentiment profond et communément partagé des citoyens soviétiques lambda, celui de « l'inexistence », de l'irréalité du monde extérieur. Malgré ma formation et mon immersion dans la culture française, le pays émanateur de cette culture demeurait pour moi ce « conte de l'outre-tombe » dont j'ai longtemps accepté l'inaccessibilité. Le travail sur la biographie de Bazaine a battu en brèche cet esprit de résignation, et c'est peut-être la plus grande réussite de mon premier essai d'historienne.

Lorsque en 1988, le manuscrit sur Bazaine a été bouclé, nous avons réalisé, à travers cette étude de cas, avoir seulement effleuré un énorme sujet d'importance capitale pour notre recherche – le rôle historique fédérateur de l'École polytechnique parisienne dans la mise en place de la formation des ingénieurs à travers le monde. Nous avons également compris à ce moment-là que pour pouvoir explorer ce sujet, les recherches en France s'imposaient[35]. Cette conviction s'est consolidée suite à mon premier voyage dans ce pays, réussi miraculeusement en octobre de la même année 1988, dans le cadre d'une mission bien particulière intentée pour récolter des matériaux sur la vie et l'œuvre du secrétaire général du PCF, « le fils du peuple » Maurice Thorez.

L'idée de faire un livre sur Thorez appartenait à mon père adoptif, journaliste et écrivain militaire Anatolij Poljanskij. Sollicité par son camarade et confrère Viktor Vuchetich, alors rédacteur en chef de la collection biographique « Fervents révolutionnaires » (Plamennye revolucionery) publiée par les éditions *Politizdat* de Moscou, d'y contribuer par une biographie de son choix[36], il a opté pour celle de

[34] La version française : *Le Veau d'or : roman* / Ilf et Petrov ; traduit du russe et préfacé par Alain Préchac. Paris : Parangon, 2013. 413 p.

[35] Ma première intervention publique en 1985 a été consacrée à ce thème. J'ai mis beaucoup de temps à préparer un exposé sur la première histoire de l'École polytechnique, ayant mobilisé à cette fin toute la documentation accessible dans les grandes bibliothèques publiques de Leningrad. Celle-ci s'est avérée finalement assez maigre : quelques brochures publicitaires, un ou deux livres grand public des années 1960-1970 et aucune étude académique digne de ce nom… Le service *inter-library* de la Bibliothèque publique de Leningrad a réussi une prouesse rare ayant obtenu, sur ma commande et pour la durée d'un mois, le prêt de l'ouvrage en trois volumes sur le centenaire de l'École polytechnique datant de 1895, conservé à la bibliothèque dudit établissement. J'ai pu ainsi fonder ma communication sur une étude commémorative originale. Il s'agissait d'un exposé invité, fait à l'occasion d'une session solennelle de l'Antenne leningradienne de l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques consacrée aux mathématiciens français de l'époque révolutionnaire. On peut imaginer ma surprise lorsque je me suis retrouvée sous le feu des critiques me reprochant de ne pas avoir exploré les archives de cet établissement parisien...

[36] Ce choix devait être fait à partir d'une liste des noms des « révolutionnaires fervents » du monde entier établi par la rédaction. L'enjeu serait mieux compris si on rappelle que le « Politizdat » (1918-1991), soit les Editions de la littérature politique du Comité central du PCUS était un organe éditorial central le plus coté, le mieux rémunéré et le plus difficile d'accès de l'Union soviétique. Y publier un ouvrage était le gage de la réussite.

Thorez avec l'intention de m'y associer comme coauteur. Descendant des cosaques de Kouban, membre de l'Union des écrivains de l'URSS, il avait une position sociale personnelle solide. Écrivain productif, il avait ses entrées chez de nombreux éditeurs. Homme de cœur responsable de ses engagements (et m'avoir adoptée en était un), il souhaitait sincèrement me donner ainsi un coup d'envoi en m'offrant l'opportunité de cosigner un ouvrage commandé par le principal organe d'éditions politiques du pays. S'agissant de travailler sur un sujet relatif à la récente histoire de la France que j'avais étudiée à l'institut, j'ai accepté sans hésitation tout en restant incrédule quant à la perspective miroitante de pouvoir un jour y aller. Mais très vite, j'ai dû me rendre à l'évidence : le contrat signé avec le Politizdat a suffi pour balayer tous les obstacles qui avaient jusqu'alors empêché ma sortie du territoire. Qui plus est, il a suffi aussi pour qu'on m'autorise à visiter d'emblée un pays capitaliste, autorisation réservée habituellement à ceux et celles qui avaient déjà fait leurs preuves de loyauté et de bonne conduite en visitant plusieurs pays socialistes. Comble de bonheur, on nous a laissé voyager à deux, sans aucune escorte ni encadrement spécial[37]. Obtenir le visa français n'a posé aucun problème. Désignée officiellement comme interprète et assistante scientifique de l'auteur principal, je suis donc venue en France libre de mes déplacements, de mes contacts et de mes recherches.

Les leçons de la « porte ouverte », ou l'incursion dans l'histoire politique du XXe siècle

Ma première rencontre avec Paris avait plus d'une reconnaissance que d'une découverte. Partout où je passais, j'éprouvais le sentiment du « déjà vu ». Tout trompeur qu'il pût être, – car la vie réelle était évidemment en décalage flagrant avec l'image idéale du pays que j'avais dans ma tête, et j'en étais parfaitement consciente – ce sentiment m'a épargné le choc civilisationnel (au sens culturel voire économique du terme), effet courant chez les voyageurs soviétiques[38], et m'a permis de prendre aisément mes repères dans cet univers qui, à défaut d'être familier, m'offrait en guise de bienvenue sa face amicale et accueillante. La vraie découverte m'attendait au contact du monde de la recherche française si différent de l'univers professionnel soviétique. La manière décontractée de s'exprimer et de se tenir, la façon d'aborder le sujet, le langage, les interrogations, le discours, l'esprit critique, le rapport aux sources, le caractère ouvert des échanges – tout chez les historiens français offrait un contraste frappant avec mon expérience d'origine… Le fait que nous ayons été accueillis par Jacques Guillerme et Hélène Vérin, mes correspondants depuis plus d'un an, a facilité l'abord de ce milieu, encore rarement investi par les « visiteurs » en provenance de l'URSS. Grâce à eux, la recherche a pu se dérouler efficacement sur deux fronts : j'ai suivi en parallèle la piste « Thorez » et la piste polytechnicienne. Le premier objectif étant toutefois prioritaire, nous avons passé l'essentiel de notre temps à rencontrer et à

[37] Rarissimes étaient des citoyens soviétiques qui pouvaient voyager à l'étranger à titre individuel, en dehors d'un groupe touristique obligatoire, et les membres de l'Union des écrivains pouvaient parfois bénéficier d'un tel privilège. En revanche, mon cas était exceptionnel, et outre l'intervention de mon père adoptif qui s'est porté garant de mes faits et gestes, je n'y vois que deux explications possibles. D'une part, l'importance attribuée au sujet, d'autre part, un certain assouplissement général dû à la perestroïka gorbatchévienne qui en était pourtant encore à ses débuts.

[38] Deux types de réaction émotionnelle étaient nettement repérables : une crise d'hystérie et/ou le sentiment d'abattement et de rancune (surtout chez les anciens combattants) face à l'abondance alimentaire et vestimentaire ; un rejet arrogant mettant en avant la fierté nationale face aux excès de la société bourgeoise de consommation dépourvue de spiritualité. Il s'agissait, au fond, des deux faces de la seule et même médaille.

interviewer les gens, experts, témoins et hauts fonctionnaires du PCF, à brasser les archives mises à notre disposition par nos interlocuteurs français, à collecter des livres sur le thème[39].

Parmi les personnes qui nous ont apporté leur concours inappréciable, je citerai en premier lieu les historiens Philippe Robrieux et Serge Wolikov. Le premier, auteur de la fondamentale *Histoire intérieure du Parti communiste*[40] et de la volumineuse biographie critique de Maurice Thorez[41], parfaitement inconnues alors en URSS, nous a consacré plusieurs heures de son temps, nous a consultés à répétition, nous a guidés dans nos investigations et a partagé avec nous ses richissimes archives personnelles. Ces premières lectures et explications ont généré un véritable choc et suscité énormément de questions. Robrieux nous a mis en contact avec les témoins encore vivants des événements, anciennes personnalités du PCF, l'inflexible Auguste Lecoeur, dissident récalcitrant et stalinien invétéré, et Georges Guingouin, l'intrépide chef de la résistance limousine. Malgré leur âge avancé, ces deux hommes ont accepté de nous parler. Lecoeur, droit dans ses bottes, s'est déplacé en personne pour se faire interviewer à Paris, Guingouin m'a accordé un entretien de plusieurs heures dans sa demeure à Troyes où, pour la première fois depuis qu'on était en France, j'ai voyagé toute seule (et ce sentiment en soi était une révélation). Leurs témoignages nous ont bouleversés, ils ont complètement retourné nos représentations. Leurs livres de souvenirs dédicacés, récits sévères, sobres et graves des événements sombres, sont aujourd'hui autant de rappels précieux de ces rencontres, des gestes d'adieu honorables des deux vieux gardiens de la mémoire historique[42]. Comme Philippe Robrieux, ils ne sont plus de ce monde. Qu'ils soient remerciés pour leur sincérité et leur disponibilité. Quant à Serge Wolikov, expert en histoire du Front populaire et de l'Internationale communiste (Comintern), outre la mise à disposition de ses propres travaux[43], il nous a introduits au Centre d'étude et de recherche marxistes dont la bibliothèque et les archives regorgeaient de matériaux sur l'histoire du PCF. C'est par ce biais également que nous avons pu accéder aux archives de l'*Humanité* mais surtout, obtenir le rendez-vous avec les plus hauts responsables du PCF alors en activité, Georges Marchais et Gaston Plissonnier. Si le secrétaire général s'est contenté de nous serrer la main avant de s'éclipser, Plissonnier a consacré une heure à répondre poliment à nos questions tout en expédiant les plus épineuses par des formules convenues et évasives. Il a pourtant largement compensé l'inconsistance par ailleurs attendue de l'interview en ayant concédé à négocier pour nous le rendez-vous avec l'une des personnalités-clés de l'histoire, la veuve du « fils du peuple » Jeannette Vermeersch, qui vivait en retraite dans sa propriété à Callian, sur les hauteurs de Grasse, et avec le fils aîné du couple, Jean Thorez, professeur de philologie à l'université de Marseille.

---

[39] Beaucoup de ces livres nous ont été offerts, notamment par leurs auteurs, nous avons dépensé l'essentiel de nos frais de mission pour en acheter d'autres. D'ailleurs, la richesse des librairies parisiennes a été l'une des plus fortes révélations de ce séjour.

[40] Robrieux Philippe. *Histoire intérieure du Parti communiste*. 4 t. Paris : Fayard, 1980-1984.

[41] Robrieux Philippe. *Maurice Thorez : Vie secrète et vie publique*. 2 t. Paris : Fayard, 1975. 660 p.

[42] Lecoeur Auguste. *Le Parti communiste français et la Résistance : Août 1939 – Juin 1941*. Paris : Plon, 1968. 138 p. ; Guingouin Georges. *Quatre ans de lutte sur le sol limousin*. Paris : Hachette, 1978. 287 p.

[43] Wolikov Serge. Les rapports du PCF et de l'internationale communiste : 1925 – 1935 ; Le PCF et la question russe (1926) // *Cahiers d'histoire : Le PCF et l'internationale communiste* (Paris). №25/26. 1978 ; Wolikov Serge. Dossier : Le PCF et la question de sa participation au gouvernement de Front populaire // *Cahiers d'histoire : Le PCF et l'internationale communiste* (Paris). №34. 1980.

Pour les rencontrer, nous avons donc entrepris le voyage au sud de la France. Madame Vermeersch, une octogénaire imposante, s'est montrée au début très réservée voire méfiante. Elle nous a surtout parlé, non sans une certaine nostalgie, de ses souvenirs « russes » du temps de la résidence prolongée et quelque peu forcée de la famille Thorez en URSS, pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais vers la fin de l'entretien, l'ambiance s'est détendue suffisamment pour qu'elle se résolve à nous proposer une visite guidée du lieu sacro-saint de sa résidence, une espèce de bunker en béton aménagé au fonds du terrain qui abritait l'ensemble des archives personnelles de Maurice Thorez. L'endroit, impeccablement tenu, était complètement désert, seuls s'étalaient le long des murs des rayonnages de cartons emplis de documents, des milliers d'items soigneusement rangés, triés et classés par thèmes et par années. Nous avons eu droit à un aperçu général de l'énorme collection agrémenté de la lecture de quelques extraits des notes personnelles de Thorez relatives à ses rencontres avec Staline, mais aucun document ne nous a été communiqué, aucun contact avec les papiers, aucune copie autorisée. En revanche, la vision impressionnante de ces archives et une vague évocation des circonstances qui avaient abouti à leur mise en conservation de cette manière particulière nous en a dit long sur les tensions qui opposaient la veuve de Thorez à l'équipe dirigeante du PCF. J'ignore le sort réservé à cette collection après le décès de madame Vermeersch survenu en 2001 : à cette époque, l'histoire du PCF et de son secrétaire général n'était plus au centre de mes intérêts[44]. Je peux simplement témoigner avoir vu de mes propres yeux ces dizaines de mètres linéaires de documents d'une richesse inouïe pour l'histoire politique de la France, de l'URSS, de l'Internationale communiste et de l'Europe toute entière, collection qui, au moment de notre visite, demeurait pour l'essentiel inédite, intouchable et à peine accessible.

La rencontre avec Jean Thorez à Marseille s'est déroulée dans une ambiance sympathique et bienveillante mais a laissé peu de souvenirs marquants. Il nous a pourtant relaté quelques détails intéressants sur l'histoire de la famille, sur sa première enfance, sur ses séjours en URSS et sur ses frères, Paul, journaliste et auteur des deux autobiographies critiques[45], et Pierre, professeur de géographie à l'université du Havre.

L'occasion de rencontrer ce dernier (avec un résultat par ailleurs similaire) s'est présentée lors de notre deuxième voyage en France entrepris en décembre 1989 avec l'objectif de poursuivre l'enquête sur la vie de Maurice Thorez. Cependant, durant la période écoulée entre deux voyages, la situation a évolué. En effet, sous l'impact de nos premières investigations, l'image du « fervent révolutionnaire » a volé en éclats sous la poussée d'une réalité historique infiniment plus complexe, trouble et ambiguë. Je ne détaillerai pas ici le contenu de nos nombreuses « découvertes » décoiffantes : les faits sont aujourd'hui bien connus. Comble de paradoxe, ils l'étaient déjà au moment où nous avons entrepris nos recherches puisque l'essentiel des travaux historiques réalisés sur le thème en France dataient des années 1970-1980. Simplement, en URSS on vivait encore à cette époque à l'heure des stéréotypes idéologiques et ces ouvrages, si tant est qu'ils fussent parvenus jusqu'à la Russie, auraient échoué immanquablement dans les « spec-hran », soit des dépôts spécialisés au sein des grandes bibliothèques inaccessibles au commun des mortels. Ainsi, en débarquant en France avec nos idées reçues et nos représentations décalées, nous

[44] Très récemment, dans une conversation privée, j'ai entendu dire qu'après le décès de Jeannette Vermeersch, les descendants ont décidé de faire le don de cette collection aux Archives nationales.

[45] Thorez Paul. *Les enfants modèles*. Paris : Lieu commun, 1982. 198 p. ; Idem. *Une voix, presque mienne*. Paris : Gallimard, 1986. 214 p.

avions en réalité entrepris de forcer la porte grande ouverte. C'est d'ailleurs la raison qui explique la retenue de l'équipe dirigeante du PCF et la méfiance des membres de la famille Thorez, peu enclins à évoquer avec les visiteurs soviétiques des sujets sensibles. En revanche, en URSS, où la politique de la *glasnost'* gagnait du terrain, la population croulait littéralement sous le poids des révélations quotidiennes qui concernaient pourtant encore essentiellement les problèmes internes. Le tour des partis communistes étrangers et de l'Internationale communiste n'était pas encore venu, et de ce point de vue nous étions en quelque sorte des précurseurs en la matière dans notre pays d'origine.

Ayant pris connaissance de nos trouvailles, Vuchetich les a jugées à juste titre désastreuses pour l'image de sa collection et a proposé de changer de format – à la place d'une biographie sérielle très cadrée, écrire un roman politique hors-série sur le thème pour la même édition. Encouragés et soulagés, nous avons donc poursuivi nos recherches aussi bien en France qu'en Russie en les centrant cette fois-ci sur l'histoire pour l'heure très opaque de l'Internationale communiste dont Thorez fut un membre actif de l'équipe dirigeante. Cependant, au moment où en URSS, on assouplissait l'accès aux archives secrètes du PCUS et des organisations internationales, en France le système concerné s'est calfeutré. L'accueil du Comité central du PCF nous a été cette fois refusé et seul Pierre Thorez a accepté de nous rencontrer, sur la demande explicite d'Hélène Vérin qui le connaissait personnellement. Philippe Robrieux est resté égal à lui-même et grâce à son aide et à ses conseils nous avons réussi à bien nous documenter. En Russie, nous avons multiplié des interviews des survivants de l'Internationale communiste, pour la plupart membres des familles soviétiques et étrangères retenues puis réprimées en URSS à la fin des années 1930 et leurs témoignages inédits ont révélé des pans entiers de la catastrophe humaine de cette organisation décimée par les services secrets soviétiques puis démantelée en 1943. Encore une fois, il s'agissait de personnes très âgées, vivant parfois dans ses maisons de retraite, et je tiens à leur rendre hommage pour ce difficile travail de préservation de la mémoire[46].

Le Politizdat a fait preuve d'une grande ouverture d'esprit en me donnant des lettres de recommandation pour accéder aux archives spécialisées et aux « spec-hran » des grandes bibliothèques nationales. J'ai pu ainsi consulter quelques dossiers des fonds extrêmement abondants de l'Internationale communiste conservés aux Archives de l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou (à partir de 1999 : Institut central d'histoire socio-politique de Russie), une véritable citadelle de la documentation sensible. Triés et livrés de manière sélective sous le contrôle sévère des vigiles qui relisaient chaque mot de mes copies, ces matériaux se sont révélés finalement peu utiles pour notre travail puisqu'on ne m'a concédé que des fragments épars de documents officiels (p. ex. des versions dactylographiées des discours officiels de Thorez). Sans l'accès aux registres, toujours interdits de consultation, je n'avais aucun moyen de savoir si d'autres documents, plus éclairants, étaient disponibles. Poussé dans ses retranchements, le système se protégeait encore… Au contraire, les fonds spéciaux des bibliothèques ont pu être dépouillés, et de nombreux ouvrages anglais et français bien documentés jusqu'à récemment classés « secrets » m'ont été livrés sans conditions.

Le travail sur le manuscrit a pris un peu plus d'un an. Mon rôle dans la collaboration était bien défini : la collecte, l'organisation, l'analyse et la traduction des documents

[46] J'ai conservé des heures d'enregistrements bouleversants avec les enfants des membres de l'Internationale communiste purgés, trois femmes qui ont miraculeusement échappé au goulag et à l'internement, marquées à vie par la perte des proches. Ce sont : Berta Albert-Ploshchanskaja, Tatiana Bartels et Tatiana Tanner.

ainsi que la rédaction des passages purement historiques, la vérification des faits, événements et dates cités, les références et la bibliographie. Mon père s'occupait de l'organisation structurelle du contenu et de la rédaction d'ensemble. L'immersion était totale et l'histoire prenait de la consistance. La densité et l'intensité des événements étaient telles que nous avons finalement opté pour une coupure raisonnable en arrêtant notre récit sur l'épisode de la dissolution de l'Internationale communiste et du retour de Thorez en France en 1944, l'idée étant d'écrire une seconde partie par la suite. Enfin, au début de 1991, le manuscrit a été terminé et soumis à l'éditeur. Deux semaines à peine plus tard, Vuchetich nous a communiqué le verdict en termes suivants : « Les membres de la rédaction ont avalé votre livre d'un trait, excités et bouleversés. Tous ont apprécié le caractère exceptionnel et explosif de l'histoire, l'intérêt du récit et les qualités de l'écriture. Mais d'avis unanime, ce livre n'est pas publiable à Politizdat, le dernier bastion du communisme dans ce pays. Vous êtes libres de chercher un autre éditeur ».

L'ouvrage a fini par trouver preneur et plutôt deux fois qu'un. Le roman documentaire qui a reçu le nom de baptême *La toile d'araignée : la vie et la tragédie d'un secrétaire général* a été publié d'abord sous forme d'un feuilleton dans quelques numéros successifs du magasin littéraire régional « Dal'nij Vostok » (Extrême Orient) localisé à Vladivostok, puis sous forme d'un livre intégral imprimé par une maison d'éditions privée à Marioupol, en Ukraine[47]. Les deux publications parues en très petit nombre d'exemplaires sont depuis longtemps épuisées, et c'est tant mieux. La première était par définition une version abrégée. La seconde, retravaillée à notre insu par le rédacteur local était méconnaissable, avec des passages entiers réécrits ou simplement coupés, sans références d'archives et avec un moignon de bibliographie bourrée d'erreurs. Un véritable désastre ! Au vu de ce livre mutilé, je me suis sentie soulagée d'apprendre que, suite au collapse de l'URSS, le tirage convenu ne serait pas livré et mis en vente en Russie.

Les archives de l'Internationale communiste ont été entretemps ouvertes, dépouillées et exploitées par des experts plus compétents que nous, spécialisés en histoire des mouvements ouvriers, des relations internationales et du communisme. Les journalistes, pour leur part, ont découvert le sujet, et un flot de révélations sensationnelles concernant les partis communistes étrangers et leurs dirigeants s'est déversé sur les lecteurs saturés. L'histoire tragique d'un secrétaire général français s'est diluée dans ce torrent de scoops écumeux. Notre travail a perdu de son actualité, accaparée par des guetteurs du sensationnel. Pour le poursuivre sereinement sur le mode académique, il aurait fallu prendre ses distances, patienter, revenir sur ses pas, explorer les sources récemment rendues publiques, prendre en compte les nouvelles publications, bref s'investir à fond et à long terme … Mais le cœur n'y était plus. La plongée dans les méandres des batailles idéologiques sans merci, avec leur lot d'intrigues, de trahisons, de compromis et de joutes politiques déloyales sur fond de guerres, de purges, de massacres et de cataclysmes planétaires m'a profondément ébranlée, et l'émotion est un mauvais conseiller dans la recherche historique. En plus, mes véritables intérêts d'historienne se trouvaient ailleurs. J'ai donc tiré un trait sur cet épisode et me suis réinvestie à temps plein dans mon sujet de prédilection, l'histoire des ingénieurs au XIXe siècle.

Ainsi, mon incursion dans l'histoire politique des temps présents a été de courte durée. Il n'empêche que ce travail a eu un impact percutant sur mon avenir. Il a élargi mes

[47] Polianskij A., Guzevič I. *Pautina : Žizn' i tragediâ odnogo genseka*. Mariupol' : Posejdon, 1993. 320 p. – (*Toile d'araignée : La vie et la tragédie d'un secrétaire général*). – En russe ; Idem // *Dal'nij Vostok* (Habarovsk). 1992. № 1. p. 3-37 ; № 2/3. p. 78-123 ; № 4. p. 30-72 ; № 5-6. p. 15-56.

horizons et mis à l'épreuve mes facultés analytiques. Il m'a permis de m'essayer dans le genre très particulier de la biographie littéraire et m'a aidé à m'affranchir du censeur intérieur. Il m'a mené dans les archives que je n'aurais jamais eu l'idée d'explorer en relation avec les ingénieurs français du XIXe siècle et ou j'ai trouvé néanmoins des documents précieux les concernant[48]. Enfin, de nombreux matériaux accumulés dans le cadre de mes recherches sur Thorez ont servi plus tard à d'autres études, notamment sur l'histoire de l'émigration dont il sera question plus loin. Mais le plus important des résultats, celui qui a imprimé à ma vie et à mes travaux une impulsion nouvelle, était tributaire des activités que j'avais développées en France à l'orée des recherches sur Thorez. Et puisque mon installation définitive dans ce pays est grandement redevable à cette contingence, il convient d'en rappeler rapidement le contexte.

Comme j'ai eu l'occasion de le mentionner, j'ai profité de mes deux voyages en France (1988 et 1989) pour récolter les matériaux sur les polytechniciens et nouer des contacts avec les historiens des sciences, des techniques et de l'ingénierie parisiens. Ces deux objectifs ont pu être atteints grâce à l'aide amicale de Jacques Guillerme et Hélène Vérin. Nos échanges sur les ingénieurs, très intenses durant les deux séjours, ont été foisonnants. J'ai pu profiter des archives personnelles de ces deux chercheurs qui ont généreusement partagé avec moi leurs matériaux et leurs idées. Par les soins de Jacques, j'ai pu visiter quelques archives et bibliothèques, notamment celles de l'École des ponts, et profiter de l'imposant rassemblement d'ouvrages spécialisés de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne) où il travaillait. Tout cela m'a donné un avant-goût du potentiel documentaire à exploiter en France pour étoffer notre étude sur les ingénieurs. C'est pourtant le contact avec le Centre de recherches en histoire des sciences et des techniques de la Cité des sciences et de l'industrie de La Villette (CRHST/CSI) qui s'est avéré le plus prometteur à court terme.

L'idée de visiter la Cité m'a été soufflée par le président de la SNOIFET Boris Ivanov qui mijotait le projet de création d'un musée d'histoire des sciences et des techniques à Leningrad. L'écho d'une institution moderne et performante, conçue selon le mode interactif et ludique (du « jamais-vu » en Russie), qui fonctionnait depuis peu à Paris, le fascinait. Ayant appris que j'avais l'intention de refaire une mission en France, il m'a demandé d'aller voir la Cité des sciences et de l'industrie, et Jacques Guillerme a servi d'intermédiaire pour m'y introduire. En l'occurrence, il m'a mis en contact avec la directrice du CRHST, Brigitte Schroeder-Gudehus qui, à son tour, m'a présentée à l'équipe du CRHST. C'est alors que j'ai fait la connaissance des chercheurs qui allaient devenir à terme mes collègues et amis : Christine Blondel, Jean-Marc Drouin, Anne Rasmussen, Paolo Brenni, Thérèse Charmasson et Yves Cohen.

Une équipe petite mais dynamique et conviviale, une palette de domaines d'excellence différents mais complémentaires, une ambiance détendue et amicale, une constellation d'individus qui donnaient l'impression de prendre plaisir à travailler en bonne entente… Autant de caractéristiques qui ne pouvaient que séduire une historienne soviétique débutante comme moi. Plus tard, j'ai eu l'occasion de collaborer avec chacun(e) de ces chercheur(e)s, profiter des compétences de Christine Blondel en histoire de l'électricité ; apprécier l'expertise redoutable de Paolo Brenni en histoire des instruments scientifiques ; participer aux manifestations organisées par la très gentille et fine Anne Rasmussen et par la rigoureuse chartiste Thérèse Charmasson ;

[48] Telles, par exemple, les Archives de l'Institut du marxisme-léninisme de Moscou, établissement d'accès restreint et hautement contrôlé où j'ai trouvé les documents sur Gabriel Lamé, dans le fonds richissime consacré aux saint-simoniens.

bénéficier de l'extraordinaire érudition en histoire des sciences naturelles du formidable et unique Jean Marc Drouin, mon premier guide de l'exposition permanente, oh combien étonnante, de la CSI. Quant à Yves Cohen, expert en histoire des systèmes du commandement, le contact humain avec cet homme ouvert, charismatique et pétillant d'esprit qui parlait russe couramment, a été immédiat, d'autant plus que ses travaux portaient sur la Russie soviétique. Lorsque, en 1991, il a obtenu la bourse de six mois pour explorer les archives de l'époque stalinienne, nous l'avons accueilli à Leningrad et fait tout notre possible pour faciliter au maximum ses démarches, ses recherches et son quotidien. En France ensuite, pendant de longues années, il fut notre principal et inconditionnel soutien dans de nombreuses péripéties de l'existence. J'ai énormément appris avec lui. Il était et demeure un de mes plus grands amis.

Nouveaux développements, nouvelles perspectives

En 1990, Dmitri, a terminé deux travaux magistraux : la thèse consacrée à l'histoire de l'école de construction des ponts en Russie, au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe siècle, et l'aperçu de l'émergence et de l'essor des sciences techniques en Europe, entre 1520 et 1870. Ces deux travaux focalisés en grande partie sur le XVIIIe siècle ont mis le projecteur sur les transformations majeures qu'avait connues la profession d'ingénieur à la fin de cette période lorsque l'ingénieur-architecte des Lumières, encore syncrétique et polyvalent, a cédé la place à l'ingénieur « nouvelle formule », expert savant et hautement spécialisé. Le désir d'explorer les mécanismes de cette transformation et de son impact supranational n'a fait que renforcer notre conviction intime de la nécessité d'interroger à cette fin le rôle pivot de l'École polytechnique parisienne. Il est apparu, en effet, que cet établissement original était directement impliqué dans les processus de mise en place et de globalisation de la profession de l'ingénieur moderne. En Russie, en l'occurrence, il était considéré comme un modèle de référence pour la modernisation du système d'enseignement des ingénieurs dans le premier tiers du XIXe siècle. La question associée consistait donc à explorer les filières qui avaient assuré le transfert de ce modèle de référence, en particulier le facteur de la mobilité des passeurs, anciens élèves français et russes de l'École polytechnique.

Notre étude sur les polytechniciens français en Russie était en cours. Plusieurs d'entre eux, identifiés lors des fouilles archivistiques, ont été présentés plus ou moins brièvement dans le livre sur Bazaine. L'intérêt pour les polytechniciens russes a été stimulé par un nouveau contact parisien, Anousheh Karvar, alors doctorante à l'Université de Paris VII qui préparait une thèse sur les élèves étrangers de l'École polytechnique sous la direction de Dominique Pestre. Ayant obtenu notre adresse à l'École des ponts, elle nous a écrit en sollicitant notre aide pour l'identification des élèves d'origine russe dont la liste, établie à partir des registres-matricules de l'X était jointe au courrier. Ayant pris cette demande très au sérieux, nous avons fait des recherches sur ces quelques dizaines de personnes, toutes périodes confondues, et dans le courant de 1990-1991, nous avons réalisé une étude prosopographique qui reconstituait les états civils et les parcours de la plupart des personnages figurant sur cette liste. En anticipant un peu, je dois dire qu'Anousheh Karvar n'a finalement jamais fait usage de ce travail ayant réduit sa thèse à l'étude de quelques cas nationaux dont la Russie était exclue. Pour nous en revanche, ce travail a rendu un très grand service : il a déclenché une série de recherches plus fouillées et a débouché sur plusieurs projets et publications dont je parlerai en détail plus avant.

Une autre conclusion importante tirée de l'ensemble de ces travaux portait sur l'état d'esprit particulier des représentants de la nouvelle profession en chantier : inspirés

par les succès des sciences techniques qu'on leur avait inculquées, les jeunes ingénieurs formés dans les grandes écoles se sont sentis en mesure d'appliquer des méthodes analogues à d'autres branches d'activité, des mathématiques à la physique, de la médecine à la littérature, des arts figuratifs à la sociologie, voire même aux jeux d'échec. Le phénomène que nous avons désigné en termes d'« expansion des ingénieurs hors de l'ingénierie » a marqué le XIXe siècle, il a permis l'émergence de nouvelles théories sociales, sociétales et philosophiques, telles que le saint-simonisme, le positivisme, etc.

Durant la même année 1990, Jacques Guillerme a posé la candidature de Dmitri, avec le projet « Les polytechniciens français en Russie », pour la bourse Diderot de la Maison des sciences de l'homme, et cette proposition a été approuvée. Nous l'avons appris grâce à un télégramme signé par Sonia Colpart, l'irremplaçable gestionnaire et coordinatrice de cette instance d'accueil des chercheurs de Russie (alors encore l'URSS) et de l'Europe de l'Est mise en place sur l'initiative du fondateur et premier directeur de la MSH, Fernand Braudel. Quant à moi, par l'intermédiaire d'Yves Cohen, j'ai été associée à cette invitation en qualité de chercheur invité du CRHST de la Cité des sciences et de l'industrie « La Villette », moyennant un petit financement supplémentaire.

Le départ était fixé au 3 septembre 1991. Mais un événement politique gravissime survenu à deux semaines de cette date a failli le compromettre. Je parle évidemment de la tentative d'un coup d'État anti-gorbatchévien connu sous le nom de « putsch du GKChP » déclenché le 19 août 1991[49]. Partis pour Moscou ce jour même pour régler les dernières formalités de notre voyage, c'est dans le train que nous avons écouté, le cœur glacé, les premières déclarations des putschistes alternées avec les fragments de musique classique solennelle, indice certain de suspense politique à échéance inconnue. Nous avons trouvé Moscou vide, figée, silencieuse alors que le mouvement de protestation s'organisait autour de la Maison blanche où siégeait la Douma et où convergeaient maintenant, pour apporter leur soutien aux députés récalcitrants, tous ceux et celles qui ne souhaitaient plus subir l'arbitraire des dirigeants. D'abord hésitants – la prudence est la vertu première de l'individu soviétique – Dmitri et moi-même avons finalement pris la décision de nous rendre sur l'esplanade de la Maison blanche où une énorme foule était déjà amassée malgré la fermeture du métro. Le déclic s'est produit au moment précis où tous les médias ont annoncé le couvre-feu. Obéir à cette injonction signifiait abandonner nos espoirs du renouveau. L'heure était venue pour chacun et chacune de faire le choix qui engage et, en ce qui me concerne, j'ai d'abord opté pour un acte de désobéissance civile, puis de solidarité avec tous ces gens (plus de 70 000 personnes, toutes générations confondues) qui eux, n'avaient pas hésité à risquer leur vie pour défendre la jeune démocratie. Ce même sentiment nous a incités à passer la nuit sur place, en intégrant la chaîne humaine qui s'est formée en boucles serrées autour du bâtiment. L'ambiance était étonnamment joyeuse, presque festive malgré tout : l'idée de savoir qu'on était là où on avait choisi d'être était rassurante, l'excitation générale anesthésiait les angoisses. Accaparée par le spectacle historique qui se jouait sous mes yeux, à aucun moment je n'ai ressenti de peur alors que les balles tracées sillonnaient le ciel au-dessus de l'esplanade prise en étau par les militaires armés et les blindés. En y réfléchissant plus tard, j'ai été frappée moi-même par le prosaïsme de mes motivations qui n'étaient en rien héroïques ni sacrificielles : comme beaucoup de gens de ma génération, j'étais simplement fatiguée d'avoir peur.

[49] *Gosudarstvennyj Komitet po chrezvychajnomu polozheniju* = Le Comité d'État pour l'état d'urgence, était un groupe de huit hauts fonctionnaires du gouvernement soviétique, du Parti communiste et du KGB, qui tentèrent un coup d'État contre Mikhaïl Gorbatchev le 19 août 1991.

Les événements de cette nuit sont connus : les putschistes ont fait appel à l'armée, les chars sont entrés dans la capitale, il y a eu des tirs et des morts, et beaucoup de blessés mais une partie des forces de l'ordre a refusé d'obtempérer et le bain de sang général a été – de justesse – évité. La population a tenu bon, Gorbachev est revenu affaibli, Eltsine a pris des galons et le putsch s'est étranglé piteusement. L'euphorie a fini par se dissiper et la vie a repris son cours. L'événement historique dont nous avons été témoins allait, à court terme, devenir à son tour un sujet d'études. Mais y avoir participé m'a rendu ma dignité citoyenne et mon libre arbitre. J'ai gagné le droit de disposer de ma vie. Deux semaines plus tard, nous sommes partis.

Un commentaire nécessaire : l'expatriation

L'évocation du libre arbitre tombe fort à propos pour aborder ici la délicate question de l'expatriation. En effet, en partant en France en automne 1991 pour un séjour de six mois, j'étais déjà convaincue de la nécessité de quitter la Russie sauf qu'à aucun moment encore, je n'avais considéré d'élire résidence en France. Ce propos peut paraître paradoxal compte tenu des liens privilégiés que, dès l'enfance, j'avais tissés avec ce pays et qui se sont consolidés après mes premiers voyages. Aussi dois-je commenter brièvement cette situation pour rendre plus explicite ma trajectoire professionnelle en France.

Le choix de s'expatrier, très difficile à prendre car impliquant un bouleversement existentiel radical, s'appuie généralement sur une somme de motivations intimes fortes et s'exerce soit dans la contrainte, soit dans la durée. Dans mon cas, c'était l'une dans l'autre même si, jusqu'à l'an 1990, je n'avais jamais sérieusement envisagé de vivre ailleurs qu'en Russie, pays de mes ancêtres, de ma culture, de ma langue maternelle, tous ces ancrages identitaires auxquels j'ai été – et demeure – très attachée. L'antisémitisme ambiant faisait partie de mon habitus et j'ai appris avec le temps sinon à en faire abstraction du moins à ne pas le laisser envenimer mon quotidien : il y avait trop de belles choses dans le monde pour en faire une obsession. De surcroît, le vécu en Union soviétique a généré un phénomène curieux que les représentants de ma génération ont désigné comme « l'émigration vers l'intérieur » – l'existence au sein d'une petite communauté d'amis complices qui partageaient les mêmes idées et vivaient dans une espèce de symbiose intellectuelle et affective en se calfeutrant de l'intérieur. Mais bien entendu, la sécurisation de ce cocon ne pouvait être qu'illusoire. En ce qui me concerne, elle a été battue en brèche en 1984, lorsque le KGB s'en est pris à Dmitri dans le cadre d'une enquête sur la diffusion clandestine de la littérature antisoviétique. Certes, il n'en était pas le protagoniste mais un figurant. Il n'empêche que l'appartement communautaire où nous occupions une pièce a été perquisitionné et lui-même soumis à de nombreuses interrogations et confrontations. Il a eu la présence d'esprit d'évacuer de notre bibliothèque et de mettre à l'abri les ouvrages compromettants recherchés, de sorte qu'une simple déclaration de les avoir brulés, « arrachée » in extremis au bout de plusieurs heures d'interrogatoire, a suffi pour que l'enquêteur, soulagé d'une telle échéance, clôture ce volet de l'affaire et le lâche : pas de matière, pas de délit. Mais l'expérience a laissé des traces : l'insouciance s'est évaporée.

La perestroïka dont nous avions tous applaudi les bienfaits libérateurs a apporté un lot de problèmes nouveaux, parfois autrement difficiles à vivre. L'inflation, le déficit total de produits de première nécessité, l'insécurité, l'appauvrissement généralisé, la désintégration progressive des structures d'encadrement professionnel d'État et des services sociaux, la braderie des biens publics, la perte des revenus et de repères – tel

était le vécu quotidien de la population à la fin des années 1980[50]. Mais bien plus grave encore était le déchaînement des forces nationalistes et ultra-patriotiques qui se produisaient dans les lieux publics en prônant ouvertement la xénophobie. Il suffit de rappeler le tristement célèbre Front national-patriotique « Pamjat' » (Mémoire), cette organisation russe de l'extrême droite monarchiste qui a fait de l'antisémitisme son cheval de bataille et dont les manifestations, qui faisaient rage dans les grandes villes durant les années 1986-1990, rassemblaient beaucoup de supporters.

En 1990, tous ces problèmes réunis se sont abattus sur ma famille. L'échec de la publication du livre sur Bazaine, le ralentissement de la vie scientifique ayant entraîné le blocage de la soutenance de la thèse de Dmitri[51], la perte de l'appartement, la réduction drastique des salaires versés de manière aléatoire étaient encore les moindres maux face aux agressions antisémites qui hantaient mes enfants à l'école, dans la rue voire même au domicile. Comme si cela ne suffisait pas, Dmitri a développé un asthme sévère que les conditions écologiques délétères de la ville risquaient d'aggraver irrémédiablement. La vie à Leningrad lui a été contre-indiquée.

Sécurité des enfants, état de santé de Dmitri et survie professionnelle, telles étaient, dans l'ordre de priorité, les principales motivations qui ont nourri notre décision de partir. Plusieurs options ont été évoquées qu'on voulait pragmatiquement réalistes, et de ce point de vue, la France était une porte fermée pour la simple raison qu'elle n'avait pas de programme d'accueil pour les expatriés soviétiques, surtout après l'affaiblissement du régime communiste. Autant dire tout de suite qu'on ne souhaitait non plus solliciter le statut de réfugiés politiques vivant aux frais du pays d'accueil mais tenter une expatriation professionnelle, une ambition que tous nos conseillers de bonne fortune jugeaient inappropriée. C'est durant cette période de doutes, de confusion et d'hésitations que nous avons reçu l'information sur la bourse Diderot. Tout ce qui s'en est suivi sera développé dans les prochaines sections. Ici, il me reste à ajouter que grâce à cette contingence, mon vœu a finalement été exaucé : nous avons joué le pari professionnel et l'avons réussi du mieux que nous le pouvions. Le départ en France nous a ainsi épargné les aléas de l'émigration. Nous n'avons jamais touché aucune aide ni allocation. Nous nous sommes frayés notre propre chemin en indépendants, tout en restants citoyens russes. D'inévitables difficultés afférentes étaient le prix à payer pour le libre arbitre.

La « fête scientifique » à l'épreuve de la différence

En arrivant en France en septembre 1991, nous avons décidé d'oublier temporairement nos soucis et profiter de la bourse de six mois pour faire avancer l'étude qui nous tenait au cœur. Si, d'après Ernest Hemingway, « Paris est une fête », celle-ci était décuplée pour nous grâce à l'abondance de ses pôles de recherche et à l'effervescence de sa vie scientifique. Dès les premiers jours, nous nous sommes efforcés d'organiser notre emploi de temps en fonction des horaires des diverses archives de sorte à pouvoir en profiter au maximum. Parmi les grands centres de documentation que nous avons explorés à fond pendant ce séjour, il faut citer en

[50] Je n'oublierai jamais le spectacle désolant des billets de banque déchiquetés, plusieurs milliers de roubles, économies de toute une vie de labeur, jetés rageusement sous les pieds des passants dans une station de métro de Leningrad car n'ayant plus aucune valeur.

[51] Le Conseil scientifique habilité à accueillir les soutenances en histoire des sciences et des techniques a été dissous et le nouveau tardait à être nommé. À la différence de la France, en Russie, cette instance qui comptait habituellement 21 personnes fonctionnait sur le mode continu pendant une durée de trois ans, puis se renouvelait. Tant que le conseil n'était pas réuni, la thèse ne pouvait pas être soutenue.

premier lieu les Archives nationales, les archives des grandes écoles (principalement de l'École polytechnique, de l'École des ponts et chaussées et de l'École des mines) et quelques collections privées. En accomplissement du projet de la bourse et de l'espoir secret de pouvoir un jour compléter l'ouvrage sur Bazaine, nous nous sommes concentrés sur la collecte des documents relatifs aux ingénieurs polytechniciens ayant exercé en Russie : Bazaine en premier lieu (notamment son fameux fonds aux ANF qui comptait plusieurs centaines d'items épistolaires) mais aussi Alexandre Fabre, Maurice Destrem, Charles Potier, Gabriel Lamé, Benoît-Paul-Émile Clapeyron, Antoine Raucourt et quelques autres. La seconde piste que nous avons suivie était celle des élèves russes des grandes écoles françaises, un sujet encore peu exploré que nous avons décidé de développer.

La vie scientifique parisienne m'a aspirée. Je l'ai investie de plain-pied en fréquentant assidument de nombreux séminaires, colloques et conférences en histoire des sciences, des techniques, de l'ingénierie et de l'enseignement qui se tenaient à l'École polytechnique et à la Maison des sciences de l'homme, à la Cité des sciences et de l'industrie et au Conservatoire national des arts et métiers. À l'École des hautes études en sciences sociales, j'ai également suivi le séminaire du Centre d'études russes et soviétiques animé par Wladimir Bérélowitch.

J'ai été, à mon tour, sollicitée pour intervenir dans le cadre de plusieurs séminaires et colloques, voire pour donner une conférence de presse. L'URSS qui vivait le temps des grands bouleversements attirait alors tous les regards et le désir d'écouter et de discuter avec les chercheurs soviétiques était palpable. Le programme Diderot spécialisé en sciences de l'homme était tout récent, et Dmitri et moi-même étions parmi ses premiers bénéficiaires, quasiment pionniers en histoire des techniques, du moins en France[52]. En cinq mois, avec huit interventions à Paris, à Lyon et à Romans, j'ai battu le record absolu de mes prestations publiques comparées à quelques trois ou quatre en huit ans en Russie. On s'est fait un point d'honneur à ne pas se répéter. Les études sur les relations franco-russes en matière d'ingénierie se prêtaient aisément à cet exercice de diversification. Le contexte y était également favorable. En effet, deux principaux domaines concernés par mes recherches – les études sur le monde russe et est-européen et l'histoire des sciences et des techniques – étaient alors en pleine effervescence, impulsés, d'un côté, par le collapse du camp socialiste et l'ouverture conséquente de la Russie et des pays de l'Est vers l'Occident, et de l'autre, par une série de bicentenaires des grandes écoles à célébrer dans les années à venir.

Mon français plutôt livresque s'adaptait rapidement au parlé vivant des parisiens. En revanche, malgré l'ambiance globalement bienveillante et intéressée, les débats historiques étaient parfois rudes : on suivait avec curiosité mes prestations et critiquait sévèrement mes approches jugées par définition trop marxistes.

Cette situation à laquelle à vrai dire je n'étais pas préparée (beaucoup moins en tout cas qu'aux attaques des concitoyens à l'intérieur de l'URSS), a provoqué au début un état d'angoisse que j'ai mis du temps à surmonter. Un épisode en particulier a marqué mon esprit. Ainsi, lors d'une discussion relative à mes études sur l'émergence de la profession d'ingénieur en Russie et alors que mes approches ont été passées au crible, un historien français que je respecte a déclaré en substance que « la formation marxiste en histoire ne permet pas d'avoir *un vrai débat* ». À l'époque, j'ai trouvé cette

[52] Certains de nos collègues russes avaient déjà reçu des bourses américaines et allemandes en histoire des sciences, mais globalement, le processus d'ouverture en était encore à ses balbutiements et très peu d'historiens avaient alors la possibilité d'aller à l'étranger. Le grand flot débutera au milieu des années 1990 avant de devenir pratique commune dans les années 2000.

remarque surprenante par son caractère catégorique. Son esprit de rejet dissonait avec l'idée d'ouverture que je m'étais faite de l'univers de la recherche français. J'étais sans doute naïve d'absolutiser puisqu'aucun système n'est parfait. En prenant du recul, j'ai fini par comprendre que les raisons profondes de cette incartade étaient ailleurs et renvoyaient, au fond, aux vieilles querelles internes plutôt qu'à notre présumé endoctrinement même si l'image stéréotypée de l'historien soviétique en fonction, cadré et hermétique à tout point de vue non marxiste était sans doute tenace elle aussi. Il n'empêche que sur le moment, cette remarque m'a profondément affectée puisqu'elle était en faux avec le vécu et les aspirations des intellectuels de ma génération, enfants de la déstalinisation, et avec ma propre expérience, surtout après la séquence « Thorez ». Malheureusement, la pratique des débats me manquait et sur le coup, je me suis peut-être mal défendue et mal fait comprendre. Mais l'épisode m'a donné à réfléchir et m'a incité à prendre position par rapport à mon propre parcours. En voici le condensé.

J'ai été et demeure profondément convaincue qu'il n'y a pas une seule et unique *vraie* façon de faire de l'histoire. Les modes de pensée sont ancrés dans la culture, la tradition et la langue, ils sont intimement liés avec les modes d'expression et de conceptualisation historiquement établis propres à chaque système national. Les fondements marxistes de ma formation (et cela concerne toute ma génération) étaient une réalité et dans les conditions où j'ai grandi, il ne pouvait en être autrement. Mais était-ce une faille ? On reprochait principalement à mes approches leur formalisation excessive. Pour ma part, j'y voyais plutôt une discipline de pensée, un outil aidant à construire un énoncé, à bâtir un argumentaire de façon logique, rigoureuse et cohérente. En fin de compte, la science moderne a emprunté ses attributs formels à la théologie scholastique médiévale. En l'occurrence, mes premiers travaux écrits en collaboration avec Dmitri tenaient autant de ma culture de lettrée que de celle, technoscientifique de haut niveau, de mon coauteur qui a appliqué à la recherche historique les méthodes cognitives et de formalisation des résultats en usage en sciences de l'ingénieur. Personnellement, j'ai trouvé et continue à considérer cette approche hybride très efficace car permettant d'optimiser les moyens, d'organiser le raisonnement et de surmonter certaines prises de position conventionnelles. Le système importe peu finalement si dans son cadre on apprend à réfléchir et à développer l'esprit critique. De toute façon, la recherche est un processus continu et le travail d'historien un apprentissage constamment renouvelé car la pensée évolue, les diverses théories se succèdent et les méthodes cognitives sont pléthore. Le marxisme n'est qu'un système philosophique parmi d'autres et comme tout système élaboré, il possède une structure formelle et un attirail de concepts bien rodés. En faire l'usage (ou pas) relève d'un choix individuel du chercheur : il doit seulement le faire en connaissance de cause et savoir justifier ses approches. C'est en tout cas l'idée que j'ai tirée de mes cours de philosophie et d'histoire de philosophie, avec leur aperçu critique et détaillé des différents courants de pensée philosophique européenne de l'Antiquité aux temps modernes. Étant une autodidacte en histoire, j'ai raté l'occasion de me faire endoctriner professionnellement. Mes sources d'inspiration de l'époque étaient des grands classiques de l'histoire russe du XIXe siècle, œuvres pérennes de Karamzin, Solov'ev, Kluchevskij, Ustrjalov, Shmurlo [53]. Les travaux des dix-neuviémistes soviétiques spécialisés en histoire du décembrisme, en études sociétales et en histoire de la littérature (surtout les « pouchkinistes »), m'ont également beaucoup inspiré : le domaine, protégé par son « thématiquement correct », offrait des possibilités pour réaliser d'excellentes études de mœurs et de vie en société durant la

[53] Auxquels sont venus se joindre plus tard les études russes et occidentales sur l'époque pétrovienne.

première moitié du XIXe siècle. Ma formation m'a appris en prime l'art très « soviétique » de lire entre les lignes. Comme la plupart de mes concitoyens pensants, j'ai développé la capacité d'interpréter des non-dits conventionnels, d'aller au bout des allusions et des pistes en pointillé, de capter des réminiscences et des suggestions du contexte. Comble de l'ironie, en URSS, j'ai essuyé beaucoup de critiques assez virulentes concernant mes approches « positivistes » et les choix thématiques « peu marxistes ». C'est dire que la notion du « vrai débat » est fluctuante, il faut d'abord définir où passe la frontière qui sépare le « vrai » du « faux », qui en décide et en vertu de quelle « vérité »[54]. À l'époque du dégel, l'historiographie soviétique a été fortement influencée par les travaux de George Bernal, notamment par son ouvrage *The Science in History* paru en russe en 1956[55]. Dans la deuxième moitié des années 1980, plusieurs ouvrages des maîtres de pensée occidentaux étaient déjà disponibles en URSS sinon en version russe du moins en version originale. Les travaux de Thomas Kuhn, de Karl Popper, d'Imré Lakatos, de Jacques Derrida, de Bruno Latour, du philosophe « dissident » soviétique G. Shchedrovickij étaient très populaires parmi les historiens, philosophes et sociologues soviétiques. Plusieurs séminaires de l'IIET ont été organisés autour de leurs études.

Le monde changeait donc, les modes de pensée évoluaient et le dialogue s'engageait, et de ce point de vue, les conflagrations intellectuelles étaient *in fine* bénéfiques même si parfois extrêmement éprouvantes. En définitive, plusieurs idées reçues étaient encore à surmonter de part et d'autre, et l'apprentissage de la convergence n'en était qu'à ses débuts. Des épisodes, comme celui qui avait suscité cette réflexion, étaient toutefois rares et se sont estompés avec le temps. La culture de dialogue, cet art décidément français, a eu raison des stéréotypes. Ma différence a finalement été acceptée, mieux, on a reconnu son droit d'être. Lors de la soutenance de ma thèse, en 2001, Dominique Pestre, qui faisait partie du jury, l'a clairement exprimé en faisant référence au caractère « braudélien » de mon étude sur le rôle du transfert technique européen dans la construction de l'État russe qui embrassait quelques siècles de l'histoire russe : « Force est de reconnaître que des approches différentes de celles qui sont en usage chez nous peuvent donner des résultats probants ». De mon côté, j'ai multiplié les lectures historiques et poursuivi ma formation en histoire des techniques en France.

L'immersion dans l'univers de recherche historique française, une école de la convergence

La formation professionnelle peut se faire selon plusieurs options à temporalités variables. Des institutions spécialisées – établissements d'enseignement et de recherche – la dispensent sur le mode régulier ; lectures, échanges, collaborations,

[54] Au fur et à mesure que je replonge dans ma vie, des souvenirs reviennent. En voilà un qui concerne à la fois ma formation et le problème philosophique de la vérité. En première année de la faculté, dans le cadre du cours introductif de phonétique de la langue française, notre professeur a monté avec nous une petite pièce de théâtre, une fable philosophique, où chacune des cinq étudiantes du groupe (ou il n'y avait que des filles) avait un rôle à jouer. Le sketch, dont j'ai malheureusement oublié aussi bien l'auteur que le titre, racontait l'histoire d'un jeune garçon venu demander à quatre sages « Qu'est-ce que c'est que la vérité ? ». Et après avoir écouté leurs longues et inintelligibles élucubrations, il en a tiré sa propre conclusion : « La vérité n'est qu'un singe qui fait des grimaces ». Le rôle du jeune garçon m'a été confié, maintenant je crois comprendre pourquoi…

[55] Bernal Dž. *Nauka v istorii obŝestva* / Per. s angl. A.M. Vâz'minoj, N. M. Makarovoj, E. G. Panfilova ; obŝ. red. B. M. Kedrova, I. V. Kuznecova. M. : Inostrannaâ literatura, 1956. 736 p. – (Trad. de : Bernal J. D. *Science in History*. London : Watts, 1954).

voyages professionnels la complètent, l'enrichissent, la remettent à l'heure en continu. Dans le volet français de ma vie professionnelle, j'ai eu l'opportunité d'expérimenter toutes ces modalités.

Mais avant de décliner ces expériences, un petit cadrage chronologique et événementiel s'impose. À l'issue des six mois de travail en France et sur présentation des premiers résultats, la Maison des sciences de l'homme a par deux fois reconduit la bourse Diderot de Dmitri avec le supplément pour moi[56]. Globalement, en tenant compte des séjours en Russie et en Allemagne (en tant que boursiers du Deutsches Museum, à Munich), entre mai et octobre 1992, elle a duré jusqu'en janvier 1993.

En regagnant nos pénates russes en mai 1992, nous n'avons retrouvé ni le pays ni la ville que nous avions quittés quelques mois auparavant. L'URSS, disloquée, a disparu de la carte politique mondiale supplantée par une nouvelle entité intergouvernementale aux contours flous et au statut encore balbutiant, la Communauté des États indépendants cofondée par les présidents de la Russie, de l'Ukraine et de la Biélorussie lors de leur rencontre au sommet à Bélaveja, le 8 décembre 1991. Quant à Leningrad, durant la même année 1991, suite au vote référendaire de ses habitants, la ville a récupéré son nom historique d'origine, Saint-Pétersbourg. Les conditions de la vie ont changé de manière spectaculaire. Le séisme politique a achevé de mettre l'économie en déroute et la population – que le déficit et l'inflation galopante ont mise au bord de la ruine – au défi de survivre par ses propres moyens. Les travailleurs de la sphère publique, majoritaires, dont les chercheurs des institutions académiques faisaient partie, s'enfonçaient dans la pénurie et multipliaient des cumuls les plus improbables. Certains de nos collègues sont partis à l'étranger, d'autres se sont reconvertis, ayant déserté le domaine en dérive. La vie scientifique, frappée de paralysie budgétaire, s'est figée. L'histoire se faisait dans la rue et dans les médias, très éloignée des préoccupations académiques. Mes activités à la Fondation internationale d'histoire des sciences et des techniques ont pris fin et sur l'initiative de Boris Kozlov, j'ai été recrutée au siège central de l'IIET à Moscou avec un contrat d'associée sans rémunération mais avec l'obligation d'envoyer des rapports d'activité annuels. Mon statut de collaboratrice d'une institution académique a été ainsi temporairement préservé mais demeurait sujet à caution et n'offrait aucune perspective. Temporairement aussi, mon séjour en France a tourné à mon avantage : la direction de l'IIET était contente d'y avoir son représentant qui pouvait encadrer les collègues en mission, intervenir sous son label et promouvoir ses activités[57].

---

[56] Ces prolongements, de trois mois chacun, ont été précédés de longs entretiens avec Clemens Heller, puis avec Maurice Aymard, son successeur au poste de directeur de la Maison des sciences de l'homme, que je remercie pour l'intérêt qu'ils ont porté à nos travaux, pour leur soutien et leur confiance. Leur connaissance de l'histoire russe, des actualités de la recherche historique en URSS et des préoccupations des historiens soviétiques a été décisive pour donner un souffle nouveau aux travaux de plusieurs chercheurs. En ce qui me concerne, mes études sur la mobilité des experts entre la France et la Russie et sur la migration scolaire en provenance de la Russie et de l'Europe de l'Est en France sont pleinement tributaires de ce soutien moral et matériel. En 1995, la MSH a sponsorisé la parution en Russie, aux Editions « Nauka » (coll. « Biographie scientifique »), de l'ouvrage sur Bazaine bloquée au stade de pages blanches depuis l'automne 1991 pour cause de carence budgétaire. Voir : *Petr Petrovič Bazen (Bazaine) : 1786 - 1838* / Avec D. Gouzévitch. SPb : Nauka, 1992. 234 p.; [2e éd.]. 1995. [4], 240 p. – En russe.

[57] Je n'étais pas la seule à être concernée. Plusieurs de mes collègues qui résidaient alors à l'étranger avaient la même mission morale envers leurs institutions. Cette politique des administrations qui, sans pouvoir rémunérer leurs collaborateurs, leur offrait la possibilité de les représenter là où ils se trouvaient, a porté ses fruits. On a partiellement endigué la fuite des cerveaux tout en allégeant les charges budgétaires durant la période de pénurie. Vers la fin des

En même temps, dans cette ambiance d'incertitude, de pénurie et de flottement, nos recherches sur les ingénieurs français et les relations franco-russes au XIXe siècle paraissaient plus que jamais en décalage avec la réalité. La Maison des sciences de l'homme, en revanche, en renouvelant son soutien, nous offrait la possibilité de poursuivre nos travaux dans des conditions matérielles décentes. Pour sa part, la double bourse du Deutsches Museum (août-septembre 1992) a apporté la preuve de l'intérêt que cette thématique suscitait chez les historiens occidentaux. Les matériaux extrêmement riches collectés durant ce séjour bref mais intense allaient imprimer à mes recherches une dimension nouvelle : j'ai entrevu le caractère pluriel, multi-vectoriel des circulations techniques entre la Russie et l'Europe. Le potentiel heuristique de cette thématique a ainsi gagné en évidence à mes yeux : en explorant le processus de mise en place des titres d'ingénieur en Russie très ancré dans la culture technoscientifique européenne, on abordait de front l'émergence et la consolidation des régimes techniques du pouvoir impérial, héritage que l'URSS avait réussi à préserver dans ses grandes lignes et à exploiter et qui, en ce début des années 1990, était en passe de se désintégrer sous l'impact des forces centripètes libérées par la dislocation de l'ancien espace impérial. Plusieurs interrogations concernant cette vaste problématique bourdonnaient dans ma tête. Le travail de toute une vie a été nécessaire pour y apporter quelques réponses.

Ayant emporté une partie de nos archives et séjourné deux mois en Allemagne, nous avons donc regagné Paris où dès l'automne 1992, j'ai entamé le cycle d'études doctorales dans la filière « Histoire des techniques », d'abord en tant qu'étudiante en DEA (mémoire soutenu en 1993[58]) à l'université Paris-VIII, ensuite en tant que doctorante dans la même institution (thèse soutenue en avril 2001)[59]. Statutairement, j'ai continué à être associée à l'équipe du CRHST et ce rattachement n'a pris fin qu'en décembre 1998, la date à laquelle j'ai obtenu par le concours national le poste d'ingénieur d'études à l'EHESS, avec l'affectation au Centre Alexandre Koyré. Mon directeur de thèse, André Guillerme, étant d'abord chercheur à l'Institut français d'urbanisme, puis directeur du Centre d'histoire des techniques et de l'environnement au CNAM, j'ai eu l'opportunité de faire connaissance avec les membres de ces deux équipes et me familiariser avec leurs thématiques et leurs approches. Beaucoup d'autres institutions parisiennes m'ont ouvert leurs portes, leurs bibliothèques, leurs séminaires, m'ont associé à leurs projets de recherche voire m'ont proposé des vacations. Entre 1993 et 1998, j'ai donc cumulé mes études doctorales avec des activités de recherche et des vacations qui me permettaient de survivre financièrement.

Parmi les institutions avec lesquelles j'ai noué durant cette période des liens forts et durables, il convient de citer, outre le CRHST, l'École polytechnique qui est devenue pour moi un lieu d'accueil privilégié pour des années à venir. La commémoration de sa fondation par la Convention en mars 1794 (sous le nom primitif d'École centrale des travaux publics) a généré un appel d'air considérable et plusieurs manifestations ont

---

années 1990, cette attitude a changé et en 1998, mon contrat a été rompu en vertu de la nouvelle politique de la gestion des effectifs qui prônait la régularisation des situations ambiguës. En revanche, tant qu'elle a duré, j'ai présenté des rapports d'activité annuels à l'IIET. Pour ma part, j'ai continué à soutenir et encadrer mes collègues historiens russes qui venaient en mission de recherche en France.

[58] *La mise en place de l'enseignement technique en Russie et les problèmes du transfert des connaissances aux XVIIIe-XIXe siècles : DEA en histoire des techniques* / Dir. A. Guillerme ; Institut français d'urbanisme. Paris, 20.09.1993. [1], 163, 9, [6] f.

[59] *Le transfert du savoir technique et scientifique et la construction de l'Etat russe : fin du XVe début du XIXe siècle : Thèse de doctorat en histoire des techniques* / Dir. A. Guillerme; Université de Paris VIII. 2 t. Paris, 3.04.2001. 932 f. ; (https : // www.theses.fr/2001PA081925).

été prévues pour célébrer l'événement. L'Association pour le bicentenaire de l'École polytechnique créée à cette fin sous la présidence de Christian Marbach a confié l'organisation de la partie historique à une équipe d'historiens : Dominique Pestre, Amy Dahan Dalmedico, Bruno Belhoste et Antoine Picon. Deux sites ont été particulièrement impliqués dans les préparatifs : l'École polytechnique où Amy Dahan Dalmedico avait d'abord tenu son séminaire sur l'histoire de l'établissement en 1992 et 1993 puis organisé le symposium « La formation polytechnicienne : deux siècles d'histoire »[60], et le CRHST où son directeur, Dominique Pestre, a installé le secrétariat du colloque international « L'Ecole polytechnique, les polytechniciens et la société française : deux siècles d'histoire ». En 1993-1994, j'ai assuré la coordination de la préparation du colloque, puis de l'ouvrage qui en est issu[61], en enchaînant ces fonctions avec la saisie informatique des matricules de « 200 promotions de l'X »[62].

Toutes ces activités m'ont permis, d'une part, de mieux connaître l'histoire de cette institution patrimoniale française et ses historiens en activité et, d'autre part, d'explorer à fond les archives et la littérature historique et mémorialiste la concernant. Mes liens avec l'École polytechnique, avec sa bibliothèque et son amicale, la SABIX, se sont perpétués. Les travaux sur les polytechniciens en Russie qui s'en sont suivis doivent beaucoup aux opportunités de recherche offertes dans ce cadre. J'en ai publié plusieurs, y compris la version abrégée de ma thèse, dans le *Bulletin de la SABIX*[63] et le travail se poursuit : de nouveaux projets de collaboration et de publication sont en cours[64].

Un autre appel d'air a été généré par l'Institut de France qui, pour célébrer son bicentenaire, a lancé en 1995-1996 la préparation du dictionnaire de ses membres et correspondants (projet « Franqueville »). Dans ce cadre, j'ai réalisé plus de 400

---

[60] J'ai eu l'opportunité de présenter nos propres recherches sur les polytechniciens en Russie à l'une des séances de ce séminaire : L'École polytechnique et la Russie au XIXe siècle / Avec D. Gouzévitch // *Compte-rendu du séminaire sur l'histoire de l'École polytechnique : Séance du lundi 6 janvier 1992*. [Palaiseau : École polytechnique, 1992]. p. 27-35.

[61] *La France des X : Deux siècles d'histoire* / Dir. B. Belhoste, A. Dahan Dalmedico, D. Pestre et A. Picon. Paris : Economica, 1995. 398 p.

[62] *La banque de données du matricule X : 1794-1993*. Membre de l'équipe. Bibliothèque de l'École polytechnique (1993-1994). Contribution à la saisie des matricules : matériaux sur les polytechniciens ayant exercé en Russie. Voir : Masson Francine. Le registre matricule et la base de données // *SABIX*. 1995, décembre. № 14. p. 6 ; La banque de données du matricule // *Pitaine Bouquin* (Palaiseau : École polytechnique). 1995, fév. № 1. p. 4.

[63] La guerre, la captivité et les mathématiques / Avec D. Gouzévitch // *SABIX : Bulletin de la Société des Amis de la Bibliothèque de l'École polytechnique* (Palaiseau). 1998, juin. № 19 : [Jean Victor Poncelet]. p. 31-68 ; Quelques réflexions à propos du « modèle de l'École polytechnique » // *SABIX : Bulletin de la Société des Amis de la Bibliothèque de l'Ecole polytechnique* (Palaiseau). 2000, déc. № 26. p. 38-46 ; *De la Moscovie à l'Empire russe : le transfert des savoirs européens : [Extraits de la thèse soutenue par Mme Irina Gouzévitch pour obtenir le grade de docteur de l'Université]*. Palaiseau, 2003. 154 p. (№ spécial de *SABIX :* № 33. 2003, mai) ; Gabriel Lamé à Saint-Pétersbourg : 1820-1831 / Avec D. Gouzévitch // *SABIX*. № 44, spécial : *Gabriel Lamé : Les Pérégrination d'un ingénieur du XIXe siècle : Actes du Colloque [15-16-17 janvier 2009].* 2009, octobre. p. 20-43 ; plusieurs contributions au n° 62 datant de 2018.

[64] Mon travail à l'École polytechnique avait un impact collatéral sur ma famille. Mon fils Maxime qui, encore collégien, a passé beaucoup de temps dans ses murs (les mercredis et les vacances scolaires) et auquel nous avons beaucoup parlé de l'histoire et de la signification de cet établissement pour le développement des sciences en France, a décidé de devenir physicien, a passé le concours national et intégré Polytechnique en qualité d'élève étranger en 2001. Spécialisé en physique des hautes énergies, il est aujourd'hui chercheur CNRS en mission au CERN.

notices biographiques pour le compte de trois académies de l'Institut : l'Académie des sciences, l'Académie des inscriptions et belles lettres et l'Académie des beaux-arts[65]. Le séjour aux Archives de l'Académie des sciences, avec leurs collections patrimoniales richissimes et leur ambiance paisible, m'a particulièrement plu. L'endroit était tranquille et isolé, l'équipe accueillante et compétente, on y travaillait bien et efficacement. J'ai trouvé dans ces fonds beaucoup de matériaux d'importance capitale pour ma thèse et pour les sujets que je comptais développer en perspective : les ingénieurs et les académies ; les académies et la circulation des connaissances scientifiques et techniques ; la science académique et le pouvoir ; les savants et la construction des régimes techniques impériaux (politiques technoscientifiques) ; les savants russes en émigration ; enfin le rôle particulier joué dans ce processus par Pierre le Grand, élu membre hors rang de l'Académie des sciences parisienne. « L'aventure » académique de Betancourt, ingénieur et savant espagnol élu à l'Académie des sciences parisienne en compétition avec James Watt, est un élément clé pour comprendre les subtilités et les enjeux divergents du transfert technique franco-britannique à l'époque de la Révolution industrielle. Les documents découverts ont permis d'éclairer cette problématique ainsi que plusieurs autres facettes du parcours intellectuel de cet expert polyvalent des Lumières auquel j'ai consacré l'ouvrage *Planète Betancourt*. Mes relations cordiales, de sympathie et de bonne entente avec Christiane Demeulenaere-Doyère, alors conservateur en chef des Archives de l'Académie des sciences, chartiste, historienne d'une rare érudition et fine connaisseuse de l'histoire et du patrimoine documentaire académique, datent également de cette période. Plus tard, j'ai eu le plaisir de collaborer avec elle dans le cadre de plusieurs projets[66], en particulier lors de l'organisation des journées d'études « *Cabinets de curiosités, collections techniques et musées d'arts et métiers : Origines, mutations et usages, des Lumières à la Seconde Guerre mondiale* (Paris, 29 septembre – 1er octobre 2011).

Parmi d'autres organismes qui m'ont encadrée durant cette période de formation, je citerai le Centre national d'études des télécommunications (CNET), l'Association des ingénieurs du génie rural, des eaux et des forêts (AIGREF), le Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) avec sa bibliothèque, la Maison des sciences de l'homme (MSH), et l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), en particulier son Centre d'études slaves (aujourd'hui CERCEC) et la rédaction des *Cahiers du monde russe et soviétique*.

Avec les deux premières instances, ma coopération a été ponctuelle, limitée à la durée des vacations. Il n'empêche que chacune de ces expériences a été édifiante à sa manière. Au CNET, j'ai eu la chance de travailler avec Michel Atten, historien de la physique et chercheur de qualité devenu également un bon ami. Le fonds d'archives de l'École des télécommunications (200 cartons) que j'ai inventorié dans le cadre de la préparation de l'ouvrage collectif *Les "Télécoms" : Histoire des Écoles supérieures des télécommunications : 1840-1997* (Paris : Hachette, 1999. 240 p.), a apporté son lot de découvertes précieuses, notamment concernant les migrants scolaires russes et juifs au sein de cette institution, sans parler de l'histoire institutionnelle et administrative des télécoms françaises que j'ai pu approfondir. C'est pourtant à la bibliothèque et au musée du CNET, que j'ai pu explorer à cette occasion, que j'ai trouvé une collection de ressources documentaires remarquablement complète sur l'histoire de la télégraphie

[65] En 2005, ces notices ont été intégrées dans l'ouvrage : *Le second siècle de l'Institut de France* / [sous la direction de] Leclant J. T.1 : Membres et associés étrangers (A-K). 1999 ; T.2 : Membres et associés étrangers (L-Z). 2001 ; T.3 : Correspondants. 2005.

[66] Christiane Demeulenaere-Douyère a participé à quelques manifestations que j'ai organisées, a écrit des contributions dans les ouvrages collectifs que j'ai coédités.

optique et électrique essentielle pour décortiquer les travaux de Betancourt dans ce domaine et lever le flou sur les débuts de la télégraphie électrique en Espagne[67]. En ce qui concerne ma fonction au sein de l'AIGREF, elle consistait à coordonner les activités du groupe de travail, composé d'anciens ingénieurs du corps et d'historiens consultants (Albert Broder, André Grelon, Thérèse Charmasson et André Thépot) occupés à élaborer collectivement l'historique des cinq corps constitutifs du GREF[68]. Outre la découverte de l'histoire particulièrement complexe de ce groupe d'administrations liés à l'agroalimentaire et à la gestion de l'univers agricole, ce travail m'a permis de « visualiser » les problématiques touchant à la notion de « l'esprit du corps » et d'observer son impact sur certains comportements sociaux. Les débats historiques ont été très instructifs, l'expérience de la coordination, très minutieusement réglée, d'une grande utilité pratique pour améliorer la discipline de l'organisation du travail. Mais surtout, j'ai eu la chance, le plaisir et l'honneur de discuter longuement et à plusieurs reprises avec André Thépot, grand historien et homme modeste, malheureusement décédé depuis, dont les travaux sur l'histoire du corps des Mines demeurent pour moi une référence exemplaire. Quant à Thérèse Charmasson et André Grelon, nous avons eu beaucoup d'autres opportunités de travailler ensemble. Je dois aussi à cet épisode mon amitié avec Pierre Vigreux, ancien ingénieur du Génie rural et historien extrêmement consciencieux, homme d'une grande sensibilité et ami solidaire et solide avec lequel nos contacts cordiaux perdurent.

Quant à la MSH, le CNAM et l'EHESS, j'aurai encore beaucoup d'opportunités de revenir sur mes liens durables et solides avec ces trois institutions. Mes vacations dans ces lieux avaient pourtant ceci d'intéressant que j'y ai été recrutée dans le cadre des travaux menés ou pilotés par leurs bibliothèques respectives : soit pour classer et coter les périodiques en langue russe (MSH), soit pour contribuer à la mise au point des grands ensembles bibliographiques thématiques sous forme d'ouvrage dans le cas de l'EHESS[69], ou sous la forme virtuelle dans le cas de la bibliothèque du CNAM[70]. Faut-il dire que tous ces travaux m'ont grandement profité en enrichissant ma connaissance des ressources documentaires des bibliothèques spécialisées parisiennes ; en m'instruisant sur l'histoire des périodiques ; en approfondissant mes connaissances en histoire des sciences, en particulier de la physique (électricité) du XVIIIe siècle.

---

[67] Voir : Betancourt et le télégraphe électrique : l'anatomie d'un apocryphe // *Quaderns d'Historia de l'Enginyeria*. Vol.15 : 2016/2017, n° spécial. 2017. p. 395-420 ; et le chapitre respectif du manuscrit inédit.

[68] *Histoire du Corps des GREF*. Paris : Lavoisier, 2002. 600 p. Pour les détails de ce projet et de l'élaboration de l'ouvrage, voir : Vigreux Pierre. Témoignage : De l'agronomie à l'histoire et à la sociologie, itinéraire d'un parcours scientifique // *Quaderns d'Historia de l'Enginyeria*. Vol.15 : 2016-2017, n° spécial. 2017. p. 287-291.

[69] *European Bibliography of Slavic and East European Studies = Bibliographie européenne des travaux sur l'ex-URSS et l'Europe de l'Est = Europäische Bibliographie zur Osteuropaforschung* / Eds. M. Armand, W. Gaignebet, P. Kornbaum. Vol.19. Paris : Éd. de l'ÉHESS ; Institut d'études slaves, 1998. 430 p.

[70] La mise en ligne sur l'Internet de la bibliothèque virtuelle du CNAM (le CNAM numérique) : Bibliographie des ouvrages de langue française relatifs à l'électricité antérieure à 1820 : dépouillement des périodiques scientifiques, recherche informatique, saisie. Dans le cadre du projet *Electricité dans ses premières grandeurs* (1998 ; avec G. Deblock et Ch. Blondel, sous la direction d'A. Guillerme).

En pratique donc, mes activités de recherche et mes charges de vacataire étaient intimement imbriquées[71]. D'une part, mes collaborations généraient des opportunités de vacations qui, dans ce cas, s'inscrivaient dans des programmes thématiques de recherche soutenus par des institutions d'accueil ou des instances de patronage. D'autre part, c'est moi-même qui générais des recherches sur la base des matériaux explorés dans le cadre des vacations. Dans un cas comme dans l'autre, l'effort s'avérait gratifiant. J'ai grandement profité de toutes ces opportunités pour m'instruire. Beaucoup de mes travaux historiques y trouvent leur inspiration, leur fondement voire leur raison d'être et je ne peux que me réjouir d'avoir eu à brasser tout ce travail.

En résumant les acquis de cette filière de ma formation professionnelle, force est de constater que la diversité thématique et pratique de mes tâches, parfois cumulatives, était une plus-value culturelle et intellectuelle considérable. J'ai eu la possibilité de travailler dans les différentes bibliothèques scientifiques, historiques et patrimoniales, de me familiariser avec le fonctionnement des catalogues et des ressources documentaires en ligne, tous ces outils de recherche virtuels interactifs qui étaient alors en plein développement. J'ai pu me faire la main dans la rédaction des articles historiques en français et en anglais, m'exercer à la mise au point des bibliographies thématiques, établir des comptes rendus des manifestations, des programmes de recherche, des aperçus de fonds documentaires. J'ai eu l'occasion de réaliser des grandes séries de notices biobibliographiques, des études prosopographiques, des bases de données en ligne et des synthèses thématiques, etc. J'ai trié, classé et décrit des fonds d'archives inédits[72]. J'ai coordonné l'organisation des manifestations scientifiques internationales, l'édition des ouvrages historiques, la préparation des numéros spéciaux des revues, y compris en faisant de la relecture. J'ai édité des bulletins de liaison et des fiches d'information. J'ai eu à investir des domaines de recherche tout nouveaux pour moi, telle l'histoire de l'électricité, des télécommunications et de l'agriculture. J'ai eu à me pencher sur l'histoire institutionnelle et administrative des différents secteurs des techniques et de l'industrie mais aussi à faire des incursions dans l'histoire des associations professionnelles et des sociétés savantes. Enfin, j'ai eu à m'occuper des traductions scientifiques, des décryptages et des transcriptions des documents manuscrits et des enregistrements des interviews et des débats historiques en plusieurs langues[73]. À l'orée de ces multiples travaux, il m'est également arrivé de donner des cours et des conférences invités dans le cadre des séminaires d'enseignement et de recherche, notamment au Département des études slavoniques de l'Université de Paris IV, sur l'invitation de Michel Aucouturier, grand expert en histoire et littérature russe et professeur de cet établissement.

Les vacations n'étaient pas l'unique ressource m'ayant permis de combiner la recherche et la formation continue avec le besoin de subvenir au quotidien. Il y a eu aussi des allocations de recherche et des aides à la mobilité, destinées à produire des

---

[71] Il s'agit au total d'une bonne vingtaine de vacations de durée variable allant d'une semaine à 16 mois (dont certaines renouvelées à répétition) effectuées dans une douzaine d'établissements.

[72] Triées et classées : 200 cartons d'archives générales de la DEST et des Écoles supérieures des télécommunications (1996-1997) lors de la préparation de l'ouvrage collectif : *Les « Télécoms » : Histoire des Écoles supérieures des télécommunications : 1840-1997.* Paris : Hachette, 1999. 240 p. (Voir p. 19).

[73] Voir. p. ex. : *Transcription des procès-verbaux des séances du Conseil d'instruction et d'administration de l'École polytechnique de l'An 3 à l'An 7* / Transcription par E.L. Dooley (Virginia Military Institute, USA) [avec l'aide à la publication (1992-1993) de I. Gouzévitch] ; Recension par E. Grison (École polytechnique). 1 t. en 2 vol. [Palaiseau : École polytechnique, 1995 (?)]. [2] f., III, 314 p.

études ciblées sur une telle ou telle thématique historique. Durant la période de mes études doctorales, j'ai pu bénéficier d'une série de subventions de ce type m'orientant vers l'exploration des diverses facettes de l'histoire et de l'historiographie russe. Une fois de plus, les thématiques et les formats de présentation étaient diversifiés à volonté : bibliographie analytique (annotée et commentée), histoire institutionnelle et disciplinaire, études en matière de migrations scolaires, d'émigration professionnelle et de genre (communications, articles, chapitres dans les ouvrages collectifs, essais). En ce qui concerne le volet bibliographique, deux exemples qui s'imbriquent me paraissent éclairants des développements qu'une telle impulsion eut pu susciter. L'un concerne mon premier travail entièrement réalisé en France, la bibliographie thématique analytique sur l'histoire interne des entreprises en URSS établie à l'occasion du colloque *Dynamiques industrielles* organisé par Yves Lequin à Lyon, en décembre 1991. Élargie et complétée par la suite, cette sélection d'ouvrages a été plus tard intégrée dans un travail beaucoup plus ambitieux réalisé à l'occasion d'un autre grand projet soutenu par la Commission européenne et piloté par Paolo Galuzzi, le colloque international « *Scienza & Potere. La politica della scienza in Europa e le sue radici storiche* » qui s'est déroulé à Florence en décembre 1994. Le survol de l'historiographie russe sur la question produit à cette occasion avait pour titre général *Organization of Research and Scientific Policy in the Imperial, Soviet (USSR) and Post-Soviet Russia: Genesis, Evolution, Ruptures (Essay of Analytical Bibliography)*. La bibliographie analysée selon les approches chronologique et thématique croisées existe sous forme d'un preprint, elle comporte plusieurs rubriques et dénombre plus de mille entrées. Enfin, une troisième expérience de ce genre mérite d'être mentionnée en raison de son orientation spécifique relevant du domaine de la sociologie du travail et de la santé publique. Générée sur la commande du professeur Werner Van Treek (Gesamthochschule Kassel, Allemagne), elle a donné lieu en 1997 à une étude de 190 p. intitulée *Accidents du travail, désastres et catastrophes dus à la défaillance technique ou à l'erreur humaine : état de recherches sociologiques, psychologiques et statistiques en France. Bibliographie alphabétique et analytique*.

Quelques autres recherches subventionnées sont à l'origine des travaux dont je peux aujourd'hui me prévaloir. Cela concerne en particulier la recherche originale sur l'essor de l'enseignement électrotechnique en Russie réalisée à l'occasion de la préparation du *Troisième colloque international sur l'histoire de l'électricité* tenu à Paris en décembre 1994 puis publié à deux reprises (1997 et 2017), en versions différentes. Encore un travail qui a nécessité une véritable plongée de plusieurs mois dans le domaine de la formation technique des femmes que je connaissais à peine, et qui portait sur la création de l'Institut polytechnique féminin de Petrograd en 1906. L'intérêt qu'il a suscité se mesure par le fait qu'il a été présenté dans le cadre des grands colloques internationaux dans trois pays (Pays Bas, France, Allemagne) et a connu trois publications en deux langues – dont un essai – durant la seule et même année 2000[74].

[74] La voie russe d"accès des femmes aux professions intellectuelles scientifiques et techniques : 1850-1920 / Avec D. Gouzévitch //*Travail, genre et sociétés : La revue du Mage* (Paris). 2000. №4 : *Histoire des pionnières*. p. 55-75 ; A Women's Challenge : The Petersburg Polytechnic Institute for Women : 1905-1918 / With D. Gouzévitch // *Crossing Boundaries, Building Bridges : Comparing the History of Women Engineers : 1870s-1990s* / Ed. Annie Canel, Ruth Oldenziel, Karin Zachmann. Amsterdam: Harwood academic publ., 2000. p. 103-126 ; The Difficult Challenges of the No Man's Land or the Russian Way Towards Women's Engineering Professionalization (1850s – 1920s) / Avec D. Gouzévitch // *Quaderns d'Història de l'Enginyeria* (Barcelona). Vol.4. 2000. p.173-241.

Parmi d'autres activités subventionnées par des organismes de recherche, il faut compter deux colloques internationaux, l'un à la MSH de Paris (*Cosmopolitisme et polyvalence des ingénieurs de l'époque de transition : phénomène européen vu de la Russie : 2e moitié du XVIIIe siècle – 1re moitié du XIXe siècle*, 30 novembre – 1er décembre 1995, coorganisatrice avec D. Gouzévitch), l'autre à l'Université autonome de Barcelone (*Science, Public Policy and Health in Europe*: 25-28 novembre 1998 ; coordinatrice). Depuis, j'ai organisé beaucoup de manifestations scientifiques. Cependant, ces deux événements là sont restés gravés dans ma mémoire à cause des circonstances particulières qui ont accompagné leur déroulement.

La tenue du colloque parisien, le premier intégralement organisé par Dmitri et moi et dans lequel je me suis énormément investie, a coïncidé dans le temps avec la fameuse grève nationale qui a paralysé la France pendant trois semaines à la fin de 1995. Aucun transport de fonctionnait et en arrivant à la MSH de Palaiseau où nous habitions, après quatre heures de bouchons en covoiturage, nous nous sommes préparés à l'annuler faute de public et d'intervenants. Mais à notre grande surprise, la salle s'est vite remplie et tous les intervenants, même étrangers, se sont présentés, certains ayant traversé Paris à pied, d'autres, comme les historiens des sciences Mariano Hormigon et Elena Ausejo de l'Université de Saragosse, ayant sauté in extremis dans leurs propres voitures en dépit de la distance, du mauvais temps et des bouchons kilométriques. Le professeur Louis Bergeron, dont je fréquentais les cours dans le cadre de mes études doctorales, est venu accompagné de son collègue italien, Gregorio E. Rubino, historien de l'architecture de Naples. Maurice Aymard est passé nous saluer et prononcer quelques mots d'accueil. L'ambiance a été chaleureuse et conviviale, les contributions et les discussions stimulantes. Des collaborations prometteuses se sont nouées, notamment avec Antoine Savoye, spécialiste des œuvres de Le Play, Margaret Bradley, historienne de l'ingénierie britannique qui travaillait sur Lamé et Clapeyron, Nina Nevskaja et Dmitri Fedossov, historiens russes experts en œuvres de Delisle et des ingénieurs écossais en Russie, respectivement. Un tel élan de solidarité, et c'en était un, j'en ai eu des aveux plus tard, m'a profondément bouleversée. Aujourd'hui encore, ce souvenir me fait chaud au cœur. À l'époque, il m'a redonné la confiance et le courage de persévérer.

Quant à la seconde manifestation, elle a été organisée dans le cadre du projet international de recherche « Production des objets techniques et mondialisation des sciences » dirigé par John Krige, historien des sciences et des techniques du XXe siècle et un leveur de fonds aguerri, qui a succédé à Dominique Pestre au poste de directeur du CRHST, en 1996. Travailler en contact étroit avec cet homme dynamique et passionné, en l'assistant dans l'organisation d'une grande manifestation internationale à distance a été une bonne école de discipline, de réactivité, de prise de décision. John Krige a suscité mon étude sur les femmes-ingénieurs, initié et soutenu quelques-uns de mes séjours de recherche en Espagne, en Italie et aux États-Unis. En revanche, le colloque de Barcelone, qui a réuni des chercheurs occidentaux et est-européens en se voulant un lieu de débats pacifiés, est devenu le cadre de violentes polémiques ayant opposé entre eux des historiens invités de l'ex-URSS et des ex-pays du camp socialiste (notamment de la Pologne), les seconds imputant à l'Union soviétique toutes les misères de leur politique de santé nationale. Cette polémique a clairement démontré que les problèmes de l'espace postsoviétique, très ancrés dans les mentalités malgré le démantèlement du système socialiste et du leader dominant, étaient encore bien loin d'être réglés tellement les frustrations et les doléances, y compris historiographiques, demeuraient vives. L'heure n'était pas encore à la pacification, le recul suffisant manquait pour des analyses critiques sereines. M'en rendre compte en temps réel était particulièrement instructif. En travaillant sur l'histoire des migrations scolaires au début du XXe siècle, j'ai eu l'occasion de constater à quel

point les frustrations « impériales » assimilaient les choix et le comportement des ressortissants des différentes régions de l'ancien Empire russe, quelles que soient leurs origines culturelles et ethnoreligieuses[75]. La notion de « l'espace post-impérial » s'invitait à la réflexion et ce travail finira par s'engager[76]. Plus tard, j'en tiendrai également compte en réfléchissant au phénomène de la « science idéologisée » et à ses avatars ainsi qu'aux méthodes de travail avec l'historiographie produite dans son cadre[77].

Mes maîtres (II)

Globalement, les besoins de ma recherche et de ma formation ont favorisé la multiplication des contacts dans l'univers de la recherche historique française. Ce que j'ai déjà dit et ce que je dirai plus loin l'atteste sans équivoque : l'aide, la confiance et le soutien de mes collègues ont été essentiels pour ma progression professionnelle. Sans eux, j'aurais probablement échoué tellement le parcours choisi était semé d'embûches. Mais la solidarité humaine et professionnelle a le don de stimuler, en

---

[75] Les étudiants russes et polonais à l'Institut électrotechnique de Nancy : 1900-1940 // *Un siècle de formation d'ingénieurs électrotechniciens : L'exemple de l'École nationale supérieure d'électrotechnique et de mécanique de Nancy (ENSEM) : Colloque International : Nancy, 15 & 16 Novembre 2001, Palais des Congrès : Résumés*. Nancy, 2001. F. [7] ; Les étudiants de l'Europe de l'Est à l'Institut électrotechnique de Nancy : 1900-1939 / Avec D. Gouzévitch // *Un siècle de formation des ingénieurs électriciens : Ancrage local et dynamique européenne, l'exemple de Nancy* / Ed. F. Birck et A. Grelon. Paris : Éd. de la MSH, 2006. p. 271-319 ; Se former et s'informer : un regard sur la migration scolaire russe dans les grands établissements français entre 1800 et 1840 / Avec D. Gouzévitch // *Universitäten als Brücken in Europa : Studien zur Geschichte der studentischen Migration = Les universités : des ponts à travers l'Europe : Études sur l'histoire des migrations étudiantes* / Hrsg. H. Rüdiger Peter, N. Tikhonov. Frankfurt am Main ; Bern : Peter Lang, 2003. p. 247-278.

[76] Notre expérience commune accumulée dans ce domaine a été récemment résumée par D. Gouzevitch dans : Guzevič D.Û. *Istorik i bibliografiâ, ili Redaktor kak pugalo dlâ avtorov: Neakademičeskie zametki = Historian and bibliography, or Editor as a scarecrow for the authors: a non-academic notes // Rol' bibliografii v informacionnom obespečenii istoričeskoj nauki: sb. Statej = Role of bibliography in information support of historical science.* M.: [S.n.], 2018. p. 596-615. – En russe. – (L'historien et la bibliographie, ou le rédacteur comme épouvantail pour les auteurs : des notes non-académiques). Parmi d'autres travaux récents qui évoquent cette problématique, voir : *La Russie : Construction et crise d'un système scientifique* / Avec D. Eckert, D. Gouzévitch, M.N. Pane // *Les ancrages nationaux de la science mondiale XVIIIe –XXIe siècles* / Sous la dir. de Mina Kleiche-Dray. Paris : Éd. des Archives contemporaines, 2017. p. 323-286.

[77] La première approche à cette problématique a été tentée dans : Gouzevitch I. La commémoration scientifique dans un état totalitaire ou « la Russie est la patrie des éléphants » // *La mise en mémoire de la science : Pour une ethnographie historique des commémoratifs* / Ed. Pnina G. Abir-Am. Amsterdam : Éd. des Archives contemporaines, 1998. p. 143-158. La notion de la « science idéologisée » que j'y examine, a été proposée par deux philosophes soviétiques, M. Ahundov et L. Bazhenov à la fin des années 1980, dans l'élan « purificateur » de la péréstrojka, pour tenter d'analyser les outils de l'instrumentalisation idéologique de la science. Il importe de souligner que le terme désigne ici la science dont les résultats s'accordent avec l'idéologie dominante (ex. la biologie prolétaire de Lyssenko) et non pas le lien entre la science et l'idéologie qui est un phénomène plutôt courant (ex. les découvertes astronomiques, notamment le système de Copernic, qui ont transformé les représentations, y compris religieuses, de l'univers). Voir : Ahundov M, Bazhenov, L. « U istokov ideologizirovannoj nauki », *Priroda*, 2, 1989, p. 90-99. (Aux sources de la science idéologisée). Dans les années 1990, un programme pluriannuel a été lancé par les historiens de l'Université de Moscou pour étudier le phénomène de l'espace postsoviétique du point de vue historiographique.

retour, l'éveil des ressources internes insoupçonnées. À cette occasion, je reviens souvent dans mes pensées sur le propos que j'ai entendu au début de mon séjour parisien de la bouche d'un compatriote, dissident soviétique émigré en France en 1980. En évoquant sa propre expérience française, il a dit : « Les relations avec les gens étaient parfois compliquées mais chaque personne que j'ai croisée m'a fait du bien, au moins une fois. » Le caractère personnel, informel de l'aveu n'enlève rien à la justesse du propos. J'y souscris pleinement pour l'avoir vécu. Je souhaite donc ici évoquer mes connaissances, collègues et amis français et étrangers, différents et « compliqués » à souhait, qui avaient en commun ce don de générosité solidaire, humaine et intellectuelle. La place d'honneur y revient incontestablement à ceux et celles que je considère comme mes maîtres en France.

Jacques Guillerme et Hélène Vérin sont incontestablement à la tête de cette liste. Grands érudits, esprits originaux et auteurs d'ouvrages de référence, ces chercheurs étaient nos premiers interlocuteurs français, nos premiers guides dans l'univers des historiens parisiens, coauteurs et relecteurs, conseils et critiques bienveillants. Très différents dans leurs approches et leurs façons d'être historiens, mais unis par une sorte de connivence intellectuelle et très efficaces en coopération, ils se sont montrés ouverts au dialogue et ont accepté à la fois notre différence et notre propre complémentarité avec Dmitri. Du vivant de Jacques Guillerme, nous avons toujours travaillé sur nos projets communs à quatre, à commencer par le colloque « Antoine Raucourt, ingénieur, philosophe et pédagogue » organisé par Jacques à l'occasion de notre séjour à l'Institut d'histoire et philosophie des sciences et des techniques (Université Paris I Panthéon-Sorbonne) en décembre 1991. Malheureusement, le recueil de textes issu de ce colloque, pourtant préparé à l'édition, n'a pas abouti pour des raisons techniques, comme est resté sur le papier, interrompu par le décès de Jacques Guillerme, notre second projet collectif, un volume regroupant des textes consacrés à Augustin Betancourt. Toutefois, la tentative de stimuler des recherches originales sur le parcours et les réalisations de cet ingénieur distingué qui a permis de mobiliser un certain nombre de collègues intéressés en Russie, en Espagne et en France, n'est pas resté vaine. Elle a posé les fondements du grand projet « Betancourt » qui a abouti, à terme, à une étude monographique capitale que je prépare actuellement à la publication.

Une expérience de collaboration exceptionnelle me lie avec Hélène Vérin. En 1991-1993, j'ai eu la chance de suivre en temps réel le processus d'élaboration et de mise en édition de *La gloire des ingénieurs*, ouvrage-événement devenu tel dès sa parution en 1994[78]. Être témoin d'un tel travail, accéder, ne serait-ce que ponctuellement, au laboratoire créatif de cette historienne-philosophe, discuter avec elle, suivre le fil de sa pensée, l'écouter développer son raisonnement, voir comment elle le formule, le structure, le finalise… peut-on souhaiter un meilleur enseignement de maître ? Son livre, une mine d'information sur les ingénieurs de l'âge classique, aborde le sujet de l'émergence de la profession tout en proposant des outils épistémologiques originaux pour l'explorer. C'est donc la combinaison des approches innovantes avec une méthode raisonnée, des analyses tout en finesse et une écriture limpide qui en font un incontournable de l'historiographie européenne en la matière. Pour ma recherche qui porte essentiellement sur les ingénieurs de l'époque moderne, il s'agit d'une des principales références. En 2003, un autre projet nous a réunies auquel, cette fois-ci, j'ai pris une part active. Sollicitée pour écrire un chapitre sur l'essor de la profession de l'ingénieur moderne en Europe des Lumières pour l'ambitieuse *Tecnica e Ingeniería en España*, œuvre magistrale en plusieurs volumes éditée à Saragosse par Manuel Silva

[78] Vérin Hélène. *La gloire des ingénieurs. L'intelligence technique du XVIe au XVIIIe siècle*. Paris : Albin Michel, 1993. 455 p.

Suarez, Hélène Vérin m'a proposé de la rejoindre, et nous avons rédigé ce chapitre ensemble[79]. Partager cette nouvelle expérience avec elle, créer un espace de réflexion commun, développer des affinités dans nos façons de voir le phénomène évoluer à travers le temps a été pour moi une ressource de bien-être professionnel unique en son genre. Depuis, nos échanges n'ont rien perdu de leur intensité et le fait qu'on le fasse sur le mode informel – mais régulier –, n'enlève rien à leur consistance nourrie par l'intérêt réciproque. J'ai pu bénéficier de son soutien et de ses conseils lors de la rédaction de ma thèse, puis de mon propre ouvrage sur Betancourt dont elle a été la relectrice attentive. J'ai été heureuse d'avoir l'opportunité de lui rendre hommage en participant à deux publications dédiées par la communauté professionnelle à cette historienne distinguée[80].

En revenant à mes études doctorales, je dois souligner que la filière « Histoire des techniques » de l'Université Paris-VII offrait une palette de cours spécialisés de très haut niveau dispensés dans des institutions affiliées, le CNAM, l'Université Sorbonne-Paris IV et l'EHESS. Grâce à cette contingence, j'ai eu comme professeurs une pléiade de spécialistes remarquables dont les enseignements ont posé les fondements de ma formation d'historienne. Ma pensée va d'abord à mon directeur de recherche, André Guillerme, historien des techniques spécialisé en études d'urbanisme, auteur productif et pédagogue plein de ressources. J'ai beaucoup apprécié ses cours immersifs d'histoire urbaine foisonnants d'idées originales, riches en discussions, ouvrant des perspectives. C'est pourtant ses travaux sur la construction du réseau routier en France et les rapports entre la ville, l'eau, le sol et les industries à travers le temps, qui m'ont particulièrement instruite tant par leur approche complexe, multidimensionnelle que par la maîtrise parfaite des aspects purement techniques[81]. Cette problématique intéressait au plus haut degré mes propres recherches. En effet, la plupart des ingénieurs étrangers dont j'ai étudié l'œuvre en Russie dans le premier tiers du XIXe siècle étaient directement concernés par les travaux d'urbanisme et d'aménagement du territoire. Le rapport « ville/techniques/industries/environnement », même si le dernier de ces termes n'était pas encore en usage, se trouvait au cœur de leurs préoccupations. Dans le cadre de leurs fonctions, ces ingénieurs ont été amenés à créer des services d'hygiène urbaine, à lutter contre l'insalubrité des entreprises et des courants d'eau, à aménager des zones industrielles *intra-muros*, à promouvoir et à faire tourner des instances d'autorité en matière de construction, d'aménagement et de

---

[79] Sobre la institucion y el desarrollo de la ingeniería : Una perspectiva europea / Avec H. Vérin // *Tecnica e Ingeniería en España* / Ed. M. Silva Suarez. Vol.2 : *El Siglo de las Luces : De la ingeniería a la nueva navegación*. Zaragoza : Institución "Fernando el Católico" ; Prensas Universitarias de Zaragoza ; Madrid : Real Academia de Ingeniería, 2005. p. 115-163. – Publiée d'abord en espagnol, cette contribution a été rééditée en version anglaise : The Rise of the Engineering Profession in the 18th Century: A European Perspective / Avec H. Vérin // *Engineering Studies*. Vol.3, n°3 : Special issue : *Becoming an Engineer in Eighteenth-Century Europe: the Construction of a Professional Identity* / Éd. I. Gouzévitch, P. Jones. 2011, dec. p. 153-169.

[80] Pierre-Dominique Bazaine (1786-1838) et les ponts de Saint-Pétersbourg (1816-1834) / Avec D. Gouzévitch // *Penser la technique autrement : XVIe -XXIe siècle : En hommage à l'œuvre d'Hélène Vérin* / Sous la dir. de R. Carvais, A.-F. Garçon et A. Grelon. Paris : Classiques Garnier, 2017. p. 285-307 ; Les ingénieurs et les missions de renseignement *au XVIIIe siècle* : compétition internationale et itinéraires d'experts transnationaux // *Mobilités d'ingénieurs en Europe, XVe -XVIIIe siècle : Mélanges en l'honneur d'Hélène Vérin*. Rennes : Presse universitaires de Rennes, 2017. p. 129-155.

[81] Guillerme André. Les temps de l'eau : la cité, l'eau et les techniques, Nord de la France, fin IIIe siècle-début XIXe siècle. Seyssel : Editions Champ Vallon, 1983 ; 263 pages, [Collection "Milieux"] ; André Guillerme, *Bâtir la ville, révolutions industrielles dans les matériaux de construction, France-Grande-Bretagne, 1760-1840*, Champ Vallon/PUF, 1995, 315 p.

sécurité[82]. L'expertise d'André Guillerme dans ces domaines était vaste, et ses conseils et commentaires ont été utiles pour améliorer les chapitres respectifs du livre sur Bazaine et des passages correspondants de ma thèse. Plus tard, l'ouvrage sur Betancourt, très investi dans la sphère de l'aménagement urbain, en a également profité. André Guillerme a dirigé mes études doctorales avec bienveillance et rigueur, toujours disponible et bien disposé. J'ai été partie prenante de nombre de manifestations et de publications qu'il a dirigées, à commencer par le colloque et le recueil de textes sur l'histoire de l'espionnage industriel[83]. C'est en préparant ma contribution pour cette manifestation que j'ai pu affiner la problématique de ma thèse centrée dès lors sur les diverses filières de la circulation des savoirs scientifiques et techniques entre l'Europe occidentale et la Russie. C'est alors également que j'ai décidé d'inclure dans mon analyse, à titre de comparaison, deux épisodes de transfert particulièrement emblématiques du rôle de l'expertise européenne dans la consolidation de l'État russe, l'un concernant la « vague italienne » en Moscovie d'Ivan III à la charnière des XVe et XVIe siècles, l'autre portant sur le transfert massif des connaissances scientifiques et techniques européennes à l'époque de Pierre Ier (charnière des XVIIe et XVIIIe siècles). L'espionnage industriel, tout en faisant partie de ces filières, n'en constituait qu'une modalité, par ailleurs bien distincte de la reconnaissance technique (action légale ou semi-légale) ou de la veille technologique. Les discussions avec André Guillerme sont à l'origine de la réflexion sur les développements théoriques de la notion de réseau, appliquée d'abord à l'étude des systèmes de transport, puis à celles de la communication entre les hommes (réseaux de sociabilité), thème structurant pour ma recherche sur les ingénieurs européens. Après la soutenance de ma thèse, c'est encore André Guillerme qui m'a invité à présenter sa synthèse dans le numéro des *Documents pour l'histoire des techniques* dédiés aux travaux des anciens doctorants du Centre de Documentation en Histoire des Techniques (CDHT)[84].

---

[82] Quelques exemples de ces travaux : L'architettura della distribuzione idrica : Mosca / Avec D. Gouzévitch // *Rassegna : Problemi di architettura dell'ambiente* (Milano, Italy). 1994, march. p. 68-70 ; Idem, version anglaise : The Architecture of Water Distribution : Moscow // Ibidem. p. 68-70 ; L'architettura della distribuzione idrica : San Pietroburgo / Avec D. Gouzévitch // *Rassegna : Problemi di architettura dell'ambiente* (Milano, Italy). 1994, march. p. 70-71 ; *Idem*, version anglaise : The Architecture of Water Distribution : St.Petersburg // Ibidem. p. 70-71 ; Les écluses de Schlusselbourg : une histoire en deux temps / Avec D. Gouzévitch // *Æstuaria*. 2005. № 7 : *La rivière aménagée : entre héritages et modernité* / Éd. V. Serna et A. Gallicée. p. 207-231 ; Mosty Sankt-Peterburga / Avec D. Gouzévitch // *Tehnika molodeži*. 2007. № 7. p. 20-25. – (Les ponts de Saint-Pétersbourg) ; Le barrage pour protéger Saint-Pétersbourg contre les inondations, ou l'expertise polytechnicienne au service de la couronne russe : une histoire en deux temps : 1824-2011 / Avec. D. Gouzévitch // *L'Ingénieur et le patrimoine : Savoirs techniques, aménagement du territoire et mutation du paysage* / Textes rassemblés par Ana Cardoso de Matos, Giovanni Luigi Fontana, Anne-Françoise Garçon. Belfort : Université de technologie de Belfort-Montbéliard, 2016. p. 51-65 ; Les polytechniciens français à Saint-Pétersbourg au XIXe siècle / Avec D. Gouzévitch // *Les Français à Saint-Pétersbourg : catalogue de l'exposition* / Musée Russe ; Ambassade de France en Russie. SPb. : Palace éditions, 2003. p. 87-91.

[83] Le phénomène des "ingénieurs-résidents" : reconnaissance légale ou espionnage technique ? / Avec D. Gouzévitch // *De la diffusion des sciences à l'espionnage industriel : XVe-XXe siècles : Actes du colloque de Lyon (30-31 mai 1996) de la SFHST* / Ed. A. Guillerme. Paris : SFHST, 1999. p. 159-181. (*Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*. № 47).

[84] Le transfert technique et ses avatars : le cas de la Russie // *Documents pour l'histoire des techniques* (Paris). N.S., № 14. 2007. p. 14-23. – Pour un bilan plus approfondi de cette recherche, voir : La construction de l'État russe à l'épreuve du transfert technique / Avec D. Gouzévitch // *Histoire des techniques : Mondes, sociétés, cultures XVIe-XVIIIe siècle* / Sous la

Ceci dit, le CDHT s'associe pour moi avant tout avec le cours d'histoire des techniques d'Alexandre Herléa et de Gérard Emptoz. Adressé aux étudiants en DEA, ce cours – qui se tenait encore dans les locaux anciens, très exigus, du bâtiment de la rue Conté, avait pour vocation l'initiation à la recherche. À chaque séance qui se voulait thématique, ils nous apportaient des piles d'ouvrages à découvrir, présentaient les différents courants de pensée, exposaient les notions fondamentales et les principes méthodologiques de la discipline. Leurs listes de lecture étaient édifiantes, ils comprenaient les grands classiques (œuvres de Maurice Daumas, Bertrand Gille, etc.) et des travaux plus récents. C'est donc avec eux et grâce à eux et aux lectures qu'ils nous proposaient, que j'ai réapproprié sur une base didactique formelle les fondements théoriques et les rudiments pratiques du métier. Toujours à l'écoute, toujours affables, ces deux professeurs se sont investis à fond pour partager avec nous leur culture, leurs savoirs, leur expertise. Historiens des techniques au sens classique du terme, le premier ayant pour spécialité les techniques de la vapeur, le second la chimie industrielle, ils nous ont fait découvrir cet univers industrieux aux faces multiples et bien peuplé dont les techniques étaient la raison d'être. Ils m'ont donné le goût pour la micro-histoire qui permet d'aborder les grands sujets à travers des études de cas (un objet, une technologie, un individu, une institution…) et dont j'ai fait par la suite bon usage.

Mais au-delà des enseignements, je dois à ces deux historiens des expériences de recherche et de sociabilité autrement importantes pour mon parcours. Sur la proposition de Gérard Emptoz, j'ai réalisé le dépouillement et l'inventaire des imprimés en langue russe (plusieurs dizaines d'items) faisant partie du legs du fabricant d'instruments Alexandre Clair déposé au Musée Crozatier du Puy-en-Velay, la ville natale de cet éminent artiste parisien. Ayant travaillé pour le compte de la Cour russe dans les années 1830-1840, et s'étant fait clients, connaissances et admirateurs parmi les représentants des élites et dans les milieux professionnels, Clair avait accumulé une grande collection d'objets, de livres (dont certains dédicacés) et de pièces manuscrites en provenance de la Russie. Seulement, au Puy-en Velay, il n'y avait personne susceptible de donner un sens à cette masse d'imprimés. J'ai pris un grand plaisir à faire ce travail qui m'a permis, en prime, de recueillir dans ce lieu excentré de nouveaux matériaux sur la circulation des savoirs techniques et les filières peu connues de la mobilité des experts entre la France et la Russie. Le réseau de sociabilités professionnelles franco-russes que j'ai entrepris de restituer s'est étoffé ayant intégré une nouvelle catégorie d'acteurs, les fabricants d'instruments scientifiques.

Quant à Alexandre Herléa, il a donné un coup d'envoi à mes activités internationales. Dans un premier temps, il m'a orienté vers les travaux de l'ICOHTEC, soit le Comité international d'histoire des techniques, un organisme associatif européen fonctionnant sur le mode de rencontres annuelles. Ma première intervention dans ce cadre a eu lieu à Bath, en 1994[85], et depuis, j'y participe régulièrement en tant qu'intervenante, organisatrice de sessions[86], et à partir de 2015, en qualité de membre du Comité

---

dir. de Guillaume Carnino, Liliane Hilaire-Pérez et Alexandra Kobiljski. Paris : PUF, 2016. p. 143-161.

[85] Gouzevitch, I. « Technical higher education in XIXth-century Russia and France : French engineers in Russian service and Russian students in French "grandes écoles" » // ICOHTEC : 22nd International Symposium. Bath (U.K.), 30 July – 4 August 1994.

[86] Par ex. : « Engineering Education in Comparative Perspectives », ICOHTEC : 23nd International Symposium. Budapest (Hungary) ; *Technical Teaching : A Comparative Perspective* : Session of the 25th Symposium of the International Committee for the History of Technology (ICOHTEC, 18-22 august 1998, Almada-Lisboa, Portugal). – Organisateur ; *Wine in*

exécutif et du Comité « *ICOHTEC Young Scholar Book Prize* ». Dans un second temps, il a proposé et appuyé ma candidature pour le concours d'*international scholar of SHOT* (*Society for history of technology*), dont le statut avait pour vocation d'offrir aux jeunes chercheurs européens l'opportunité et les moyens financiers de participation pendant deux ans consécutifs aux rencontres de cette dynamique association américaine. En retour, l'élu(e) de l'année avait pour mission de rédiger un article sur l'histoire et l'état de la discipline dans son pays d'origine pour la *SHOT Newsletter*. Étant la première représentante de la Russie à avoir obtenu ce statut, je me suis acquittée de la tâche du mieux que j'ai pu, et cette publication a suscité de l'intérêt : des années plus tard, des collègues, y compris russes, me contactaient encore à ce propos[87]. J'ai également participé aux activités de la SHOT, à Charlottesville, en 1996, et à Pasadena, en 1997, la seconde fois, très certainement par intérêt pour la thématique centrée sur l'émigration scientifique juive russe, en tant que conférencière invitée lors de l'ouverture de la session plénière[88]. Mes contacts et réseaux internationaux, toujours actifs aujourd'hui, sont en grande partie tributaires de ces premières expériences.

La structure éducative de la filière « Histoire des techniques » m'a offert la chance d'avoir comme professeurs des cours spécialisés Jacques Payen, François Caron, Denis Woronoff, Louis Bergeron, – historiens d'envergure européenne dont les œuvres sont emblématiques de l'effervescence de la pensée historique française. On leur doit des études magistrales en histoire des techniques, en histoire économique et industrielle. Ils se rangent parmi les promoteurs des grands chantiers de recherche : l'innovation et la démographie industrielle (F. Caron) ; les liens entre l'urbanisation et l'industrialisation, et les études (y compris prosopographiques) sur l'univers entrepreneurial ou encore l'archéologie industrielle et son patrimoine (L. Bergeron et D. Woronoff). Leurs enseignements décidément panoramiques, empreints d'inimitable personnalité de chacun, étaient une véritable immersion dans l'univers des techniques et des grandes industries du XIXe siècle, avec leurs entreprises-phares, leurs groupes d'acteurs multiples, leurs enjeux socio-économiques, leurs investissements dans la mise en route ou le développement des grands systèmes techniques (chemins de fer, réseaux routiers, production métallurgique, développement urbain, etc.). Collectivement, ils ont réussi à dresser une fresque haute en couleur de la culture technique française telle qu'elle s'était construite à l'époque moderne et contemporaine, un fondement cognitif indispensable pour quiconque souhaitant investir ce domaine de recherche. Les approches macro- et micro- historiques que j'essaie de combiner dans mes propres travaux sont l'une des dérivées de ces enseignements.

Les leçons de Jacques Payen ont pour moi une signification bien particulière et hautement symbolique. Je l'ai très peu connu personnellement. Déjà souffrant à l'époque où j'ai entamé mes études doctorales, il s'est malheureusement éteint en 1993, mais sa signature de directeur avalise mon inscription aux enseignements de la filière dispensés dans le cadre du CDHT. Je me souviens de ses quelques cours très

---

History : between Technology, Science and Transfer of Knowledge : Session dans le cadre du 43rd annual meeting of ICOHTEC (Porto, 27 juillet 2016). – Coorganisateur.

[87] The History of Technology in Today's Russia // *SHOT Newsletter* (USA). 1996, June. № 72. p. 13-16.

[88] The Militarized Russian Corps of Civil Engineers in the 18th-19th Centuries (avec D. Gouzevitch) // SHOT annual meeting, 18-22 October 1995, Charlottesville, USA ; « Emigration as Emancipation : Jewish Students, Scientists and Engineers from the Russian Empire in France (1860s-1940s) » // SHOT annual meeting 1997, Passadena (USA), October 16-19, 1997; plenary session opening.

savants en histoire du machinisme et de quelques conférences grand public. En revanche, mon dialogue avec cet historien s'est établi dans la durée grâce à ses travaux. Ainsi, au milieu des années 1990, lorsque j'ai entamé sérieusement mes recherches sur Betancourt, j'ai repris, le stylo à la main, son œuvre magistrale, *Capital et machine à vapeur au XVIIIe siècle*, qui brasse un panorama de l'entrepreneuriat français à l'époque de la révolution industrielle[89]. Cette étude de Jacques Payen m'a donné la clé pour pénétrer dans l'univers professionnel des frères Périer et d'autres experts techniques de leur trempe qui ont développé leurs performances de mécaniciens et leurs entreprises de pointe, à cheval entre l'expertise technique, artistique et savante française et l'inventivité entreprenante britannique. Les relations complexes et interdépendantes des milieux professionnels concernés qui s'activent des deux côtés de La Manche, les va-et-vient et la veille technologique que provoquent les ambitions et les intérêts des uns et des autres, leur concurrence tenue et productive, – toutes ces questions interpellaient mon travail. Il m'a donc fourni la toile de fond, le canevas événementiel général et les outils cognitifs pour l'étude de mon cas. Mais ce qui est plus important encore, Jacques Payen s'est posé en pionnier des « études betancouristes » en France ayant découvert les documents relatifs à la fameuse mission de Betancourt en Angleterre, en quête du secret du principe du double effet de James Watt. S'il résume cette histoire dans son grand œuvre, il s'appuie sur une série de ses propres publications plus précoces ou l'action de l'ingénieur espagnol – qui s'est soldée par l'avènement du moteur universel sur le continent – est analysée dans le contexte de la compétition industrielle franco-britannique[90]. Il porte à cet épisode un regard d'arbitre qui souhaite réconcilier deux positions historiographiques opposées – frustrée et contrariée des historiens britanniques qui taxent traditionnellement Betancourt d'espion et de voleur de secrets (« pirate philosophique »), satisfaite et fière des historiens espagnols qui, sans nier le caractère illicite de l'opération, prônent l'authenticité de l'acte inventif impulsé par quelques impressions passagères sans importance. La réconciliation de Jacques Payen consiste à banaliser l'acte de Betancourt en lui refusant le mérite inventif puisque tout mécanicien expert en son art en serait capable (un clin d'œil aux Périer ?). Mes recherches en Angleterre, en Espagne et en France ont donné matière pour remettre l'histoire à l'heure en proposant un quatrième point de vue. Celui-ci replace l'acte créatif de Betancourt dans le contexte et le circuit des idées (transfert) et des relations (réseaux) de son époque. Un chapitre entier du manuscrit sur Betancourt est consacré à l'analyse détaillée de cet épisode, et j'y polémique avec Jacques Payen tout en lui rendant hommage. Il m'a fourni matière, idées et pistes à suivre pour aller au-delà de ses propres conclusions. Son autre contribution dans les études betancouristes est une véritable pièce de maître. Invité par Antonio Rumeu de Armas, principal biographe de Betancourt, à analyser le contenu du *Catalogo de gabinete de maquinas* établi par l'ingénieur espagnol en 1792, Payen a réussi une prouesse professionnelle peu banale en ayant identifié plusieurs entrées non attribuées[91]. Ses

---

[89] Payen, Jacques. *Capital et machine à vapeur au XVIIIe siècle : les frères Périer et l'introduction en France de la machine à vapeur de Watt.* Paris : École Pratique des Hautes Études, 1969. 322 p.

[90] Payen Jacques. Bétancourt et l'introduction en France de la machine à vapeur à double effet : 1789 // *Documents pour l'Histoire des techniques*. № 6. 1967. p. 187-198 ; *Idem* // *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*. 1967. T. XX, n° 2. p. 187-198 ; *Idem*. Documents relatifs à l'introduction en France de la machine à vapeur de Watt / *Revue d'histoire des Sciences et de leurs applications.* Paris. XVIII (1965) n° 3 ; p. 309-314 ; *Idem*. Betancourt y Molina, Augustin de. // *Dictionary of Scientific Biography* (Ch. Coulston Gillespie ed.), New York, Charles Scribner's Sons, 1970, vol. II, p. 104

[91] Rumeu de Armas Antonio. *El Real Gabinete de Máquinas del Buen Retiro : origen, fundación y vicisitudes : una empresa técnica de Agustín de Betancourt : con el facsímile de su catálogo*

techniques d'attribution m'ont inspiré. En les appliquant, j'ai pu identifier et localiser environ 65 % de prototypes d'ouvrages et machines décrits dans le *Catalogue* sans indication de provenance. J'ai pu également répondre à certaines interrogations de Jacques Payen pour lesquelles à l'époque, des éléments nécessaires lui manquaient. Ce résultat permet aujourd'hui d'évoquer la possibilité de la reconstitution virtuelle de cette collection patrimoniale disparue qui constitue le « portefeuille de l'ingénieur » de l'époque des Lumières établi à cheval entre deux cultures techniques, française et britannique. Je ne peux qualifier cette interaction avec Jacques Payen autrement qu'en termes de collaboration. Merci, maître, pour cette expérience.

À l'orée des enseignements formalisés : les ressources de sociabilité professionnelle

Beaucoup d'autres rencontres marquantes et très formatrices ont eu lieu durant ces années d'apprentissage intense, souvent à l'occasion des séminaires centrés sur divers aspects de l'histoire des sciences, des techniques, de l'ingénierie que j'ai fréquentés à l'orée des enseignements formalisés. En voilà quelques-uns, à titre d'exemple : les séminaires consacrés à l'histoire des grands établissements : l'École polytechnique (org. Amy Dahan-Dalmedico), le Conservatoire national des arts et métiers (org. André Grelon et Claudine Fontanon) ; à l'histoire de la mécanique appliquée (Claudine Fontanon et Bruno Belhoste, CNAM/EHESS) ; aux travaux du groupe de travail « Penser les techniques » (Yves Cohen, CRHST), où encore à l'histoire des migrations (Claudie Weil, EHESS). Mis en route dans le cadre des projets commémoratifs ou en marge de ceux-ci, ces lieux d'échanges académiques avaient pour point commun d'avoir stimulé l'ouverture des axes de travail historique auxquels plusieurs chercheurs français et étrangers sont venus contribuer. Les voir se réunir et débattre des sujets historiques à la fois vastes et ciblés dont ils reconstituaient collectivement les divers éléments était une véritable école de réflexion et de création collective. Plusieurs idées nouvelles y ont été formulées, des documents inédits découverts et interprétés, des lacunes comblées, des lieux communs mis à mal… J'ai eu l'occasion d'y intervenir moi-même, parfois à répétition, et mes contacts avec les organisateurs et avec certains intervenants se sont perpétués bien au-delà de ces manifestations.

La collaboration avec Amy Dahan Dalmedico et Bruno Belhoste a pris pied au moment du bicentenaire de l'École polytechnique mais s'est poursuivie avec chacun de ces chercheurs, sur des registres différents. Avec Amy Dahan, j'ai partagé une aventure exceptionnelle, une incursion dans le domaine de la physique non-linéaire et de ses applications à la « big science » soviétique des années 1930-1950. Historienne des mathématiques et exploratrice passionnée, elle m'a associée à son projet d'étudier « l'école d'Andronov », à savoir l'activité d'un groupe de scientifiques soviétiques qui avaient mené des recherches de pointe en matière de radiophysique et de systèmes automatiques à Gorki (aujourd'hui Nizhnij Novgorod), ville industrielle « fermée » en Russie centrale où de grosses entreprises du complexe militaro-industriel avaient élu résidence. C'est elle qui a exploré et problématisé le fonds scientifique de l'affaire, puis rédigé des articles. Ma tâche dans cette collaboration consistait à éplucher l'historiographie russe et à travailler le contexte historique. J'ai également organisé deux voyages à Nizhnij Novgorod au cours desquels nous avons interviewé les témoins, anciens collaborateurs et descendants du célèbre physicien Alexandre Andronov, et exploré les archives universitaires, municipales et régionales où les fonds

---

inédite, conservado en la Biblioteca del Palacio Real, así como un estudio sobre las máquinas e índice por Jacques Payen. Madrid : Fundación Juanelo Turriano, 1990. 245 p.

relatifs aux institutions de recherche de Gorki étaient conservés. L'expérience de mes travaux sur Maurice Thorez a ici refait surface très opportunément, m'ayant facilité la navigation dans les eaux troubles de l'histoire soviétique de l'époque stalinienne[92].

C'est l'occasion pour moi d'évoquer Yves Cohen et Antoine Picon, historiens chevronnés aujourd'hui, jeunes chercheurs à l'époque des faits, que je souhaite d'abord remercier pour leurs conseils d'orientation : c'est à eux deux que je dois l'idée de m'inscrire en doctorat dans la filière « Histoire des techniques » avec André Guillerme. Nos discussions avec Yves Cohen ont toujours été denses. Sa connaissance de l'histoire soviétique de l'époque stalinienne a été une source dans laquelle j'ai puisé plusieurs idées, en particulier sur le rapport entre les techniques et le pouvoir. Les rencontres interdisciplinaires qu'il a organisées au CRHST en 1994-1996 dans le cadre du programme « Penser la technique » étaient un véritable *brainstorming* de pensée théorique et méthodologique. C'est encore lui qui a attiré mon attention sur la notion des « liens faibles », essentielle pour comprendre le fonctionnement des réseaux de sociabilité professionnelle. Quant à Antoine Picon, ses grands travaux historiques sur les titres d'ingénieurs des Ponts et Chaussées aux XVIIIe et XIXe siècles et leur implication dans le saint-simonisme sont des références fondamentales sur lesquelles je me suis appuyée en rédigeant mon propre livre sur Betancourt[93].

En ce qui concerne Bruno Belhoste, outre la participation à ses divers séminaires, j'ai suivi avec un intérêt tout particulier ses études originales remarquablement fines et rigoureuses sur la technocratie polytechnicienne et surtout, sur l'histoire du « Paris savant », études qui ont donné lieu à des ouvrages de référence sans lesquelles ma compréhension de la culture scientifique française du XVIIIe et du XIXe siècle serait restée appauvrie[94]. Toujours ouvert au dialogue, interlocuteur attentif, critique gentil mais sévère, Bruno Belhoste est devenu pour moi un guide d'autorité dans l'univers savant des Lumières françaises. Mes échanges avec lui ont été immanquablement productifs et stimulants. Participer à quelques-uns de ses projets, notamment en histoire sociale des mathématiques, m'a amené à interroger les enjeux impériaux (utilité et prestige) de l'avènement et des grandes avancées ultérieures de cette discipline en Russie, de Pierre Ier à Alexandre Ier, et des recherches engagées dans ce cadre se sont soldées par quelques publications sérieuses, telle par exemple un chapitre sur l'Empire russe dans le manuel d'histoire des mathématiques publié à Oxford[95]. Plus tard, ces études sont venues étayer mes réflexions sur la circulation des

---

[92] Early Developments of Nonlinear Science in Soviet Russia: The Andronov School at Gor'kiy / Amy Dahan Dalmedico in collaboration with Irina Gouzévitch // *Science in Context*. Vol.17, n° 1/2. 2004. p.235-265 ; L'Ecole d'Andronov à Gorki : Profil d'une école scientifique de la Russie soviétique / avec la collaboration d'I. Gouzevitch) // *Les sciences pour la guerre* / Ed. Amy Dahan et Dominique Pestre. Paris : Editions de l'EHESS, 2004. p. 275-316.

[93] Picon Antoine. *L'Invention de l'ingénieur moderne : l'École des Ponts et chaussées, 1747-1851*. Paris : Presses de l'École nationale des Ponts et chaussées, 1992 ; *Idem*. *Les polytechniciens saint-simoniens au XIXe siècle*. Paris : Fondation Saint-Simon, 1994. 28 p.

[94] Belhoste Bruno. *Paris savant : Parcours et rencontres au temps des Lumières*. Paris : Armand Colin, 2011. 310, [2] p. ; *Idem*. *La formation d'une technocratie : l'École polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire*. Paris : Belin, 2003. 507 p.

[95] Introducing mathematics, building an empire: Russia under Peter I / Avec D. Gouzévitch // *The Oxford Handbook of the History of Mathematics.* Oxford University Press, 2008. p. 353-373 ; Les mathématiques à l'européenne comme outil de modernisation : le cas de la Russie pétrovienne / Avec D. Gouzévitch // *Quaderns d'Història de l'Enginyeria* (Barcelona). Vol. 7. 2006. p. 197-229. – Tout récemment, toujours sur la demande des historiens d'Oxford, ce travail a reçu un développement : Mathematics for the empire under Catherine II and Paul I's reign (1762-1801) // *Mathematics and Patronage*, Oxford University, Dep. of Continuing

savoirs entre l'Europe occidentale et la Russie au XVIIIe siècle et sur le rôle des sciences et des techniques dans les politiques des empires. En 2004, Bruno Belhoste m'a proposé d'écrire un livre sur Betancourt pour la collection « Carnot » qu'il dirigeait à l'époque. Après un moment d'hésitation, j'ai accepté. Au bout de quinze ans de travail, j'y suis parvenue alors que ladite collection a cessé d'exister. Il n'empêche, le manuscrit existe et le rôle déclencheur de Bruno Belhoste demeure ici crucial.

Je dois également à Bruno Belhoste ma première rencontre avec Patrice Bret, spécialiste en histoire militaire technique de la France révolutionnaire et grand expert en histoire des sciences et des activités académiques de cette période. Nos échanges avec ce collègue gentil, ouvert et plein d'humour se sont établis d'entrée en toute confiance et ont perduré. Nous sommes devenus amis. Nous avons eu beaucoup d'occasions de travailler ensemble, et chacune d'elles était un véritable moment de plaisir. Patrice m'a associé à son projet sur les traductions scientifiques : je suis intervenue à ses séminaires, j'ai participé au grand colloque qu'il a organisé sur le thème et préparé un article pour l'ouvrage collectif. Nos derniers échanges sur la télégraphie optique ont eu lieu récemment, à l'occasion de la rédaction du chapitre « télégraphique » du manuscrit sur Betancourt : Patrice m'a fourni des matériaux inédits tirés de ses propres archives. Ma vie parisienne est inimaginable sans son amitié.

Ma collaboration avec Claudine Fontanon, engagée au milieu des années 1990 à l'occasion de ses séminaires s'est développée dans la durée. Elle est toujours à l'œuvre aujourd'hui. Éditrice, avec André Grelon, des *Cahiers d'histoire du CNAM* et chargée, à ce titre, de préparer à la publication mon article sur les élèves russes de cet établissement, elle m'a mis sur la piste des archives inédites – les registres des auditeurs inscrits aux cours du CNAM dans les années 1910-1920 où j'ai trouvé plusieurs dizaines d'inscriptions russes et pu ainsi établir leur première typologie prosopographique. Les résultats de cette recherche ont été intégrés dans mes autres publications consacrés aux Russes dans les établissements techniques français[96]. Je suis régulièrement intervenue à ses séminaires avant de m'associer à leur organisation à partir de 2007[97]. L'ouvrage collectif qui en regroupe les meilleures contributions est actuellement en cours de publication, dans la collection « Histoire des techniques » des Éditions Classiques Garnier[98].

Des expériences marquantes

Deux séminaires en particulier ont eu une importance cruciale pour ma formation, ma culture et mon devenir professionnels. Le premier, piloté par Dominique Pestre entre 1992 et 1996, était le séminaire régulier du CRHST, le second, animé par André

Education in association with the British Society for the History of Mathematics, Oxford, 23.6.2018.

[96] La science sans frontières : élèves et stagiaires de l'Empire russe dans les écoles supérieures françaises aux XIXe-XXe siècles // *Les Cahiers d'Histoire du CNAM.* 1996, février. № 5. p. 63-92.

[97] **«** Les ingénieurs civils et la science en Europe (19e-20e siècle) » (années 2007/2008, 2008-2009 et 2009-2010, avec C. Fontanon et K. Chatzis) ; « Les ingénieurs civils et la circulation des savoirs en Europe, XIXe-XXe siècles : Mobilité, confrontations, hybridations » (années 2010-2011 et 2011-2012, avec C. Fontanon) ; **«** L'ingénieur et la société : un jeu de miroirs » (année 2012-2013 et 2013-2014, avec C. Fontanon).

[98] *La construction d'un espace transnational : les ingénieurs civils en Europe, fin 18e-20e siècles* / Dir. avec Claudine Fontanon. – À paraître en 2020 dans la collection « Histoire des techniques » (Éditions Classiques Garnier).

Grelon durant toute la période de mes études doctorales (et au-delà), faisait partie des séminaires d'enseignement et de recherche proposés par l'EHESS.

Conçu à cheval entre l'histoire des sciences, l'histoire des techniques et l'histoire de l'industrie dans leur rapport avec le social, le culturel et le public, très attentif aux questions épistémologiques et historiographiques et largement ouvert vers l'international, le séminaire du CRHST s'organisait autour de plusieurs axes thématiques qui avaient pour vocation commune de développer une réflexion sur la montée en puissance des sciences et des techniques dans les sociétés modernes. La variété des sujets, une grande souplesse chronologique, la pluralité des approches, l'intensité des débats, la présence d'un public intéressé de plus en plus nombreux, étaient autant de points forts qui faisaient de ce séminaire un lieu de production des savoirs historiques de portée internationale. L'ayant suivi avec assiduité (plus de 60 séances en quatre ans), j'ai pu ainsi me familiariser avec l'actualité de la recherche historique dans ses expressions multiples, me faire une idée des différents courants de pensée, observer toutes sortes de pratiques discursives, améliorer mon anglais. Ma contribution à ces séminaires a été plutôt modeste : à quelques reprises, je me suis essayée en qualité de commentatrice et de discutante, notamment pour la communication d'Hélène Vérin. L'expérience m'a par la suite bien servie.

Ma collaboration personnelle avec Dominique Pestre s'est limitée principalement aux activités dans le cadre du bicentenaire de l'École polytechnique. Ses intérêts de chercheur en histoire des sciences et la chronologie de ses travaux centrés sur le très contemporain étaient assez éloignés de mes propres études. Pour ma part, j'ai profité de toutes les opportunités pour appréhender ses approches innovantes d'interdisciplinarité et d'internationalité, ses brillantes analyses et interprétations et ses méthodes cognitives originales, notamment celle qui prônait l'usage de l'enquête expérimentale en histoire des sciences. Le caractère heuristique et pertinent de ces enquêtes, qui visaient à reproduire avec le maximum d'authenticité, des expériences classiques des siècles passés (p. ex., le prisme de Newton, le dispositif pour mesurer la chaleur de Joule, la balance de torsion de Coulomb) a été attesté lors de nombreuses démonstrations tenues alors au CRHST. De tous ces points de vue, Dominique Pestre était pour moi un maître d'art incontestable, et j'ai suivi de mon plein gré ses séminaires méthodologiques en histoire des sciences à l'université de Paris VI, ainsi que les manifestations scientifiques qu'il organisait à cette époque en partenariat avec des collègues français et étrangers[99].

Me retrouver associée à l'équipe du CRHST durant les années 1990 était le plus heureux et le plus efficace des raccourcis pour investir de plain-pied l'univers de la recherche historique française et internationale au moment où le domaine de l'histoire des sciences et des techniques vivait une période de profondes mutations. Le statut particulier de cette unité petite mais foisonnante d'activités était directement tributaire de sa position interinstitutionnelle, de sa vocation transdisciplinaire, des mandats successifs des premiers directeurs venus de l'étranger et de son potentiel d'accueil des chercheurs étrangers sur les postes rouges du CNRS. Pour moi, c'était une opportunité d'établir des relations professionnelles et amicales avec les chercheurs de plusieurs pays, – d'Espagne et d'Italie, des États-Unis et d'Angleterre, d'Allemagne et de Belgique, d'Israël et de Chine, du Canada et de Grèce, de Tchéquie et du Brésil…

[99] Outre le séminaire du centre, plusieurs autres manifestations internationales de grande ampleur y étaient régulièrement tenues, certaines sur place, d'autres organisées *extra muros* en partenariat avec des institutions étrangères, d'autres encore dans les différentes villes européennes. Journées d'études, colloques, tables rondes, conférences publiques, écoles d'été se succédaient à un rythme soutenu, et mes journées au CRHST étaient toujours bien chargées.

Plusieurs de ces relations ont débouché sur des collaborations durables. Certaines sont toujours d'actualité et se développent[100].

Sans pouvoir citer ici tous mes collègues et amis étrangers, je tiens à évoquer au moins quelques-uns de ces contacts qui illustrent bien à la fois les opportunités offertes par le creuset du CRHST, les solidarités et le soutien mutuel qu'elles génèrent et de nouveaux travaux qu'elles stimulent.

La rencontre avec Robert Fox est sans aucun doute un événement de première importance dans ma vie de chercheur. Premier directeur du CRHST au moment de sa création, puis membre de son conseil scientifique, ce grand historien britannique m'a honoré de son soutien et de sa confiance dès mes débuts en France. Ma première visite en Angleterre a pu se réaliser grâce à son invitation et à la bourse de la *British Society* qu'il a obtenue pour que je puisse assister à la conférence « *Technological Change* » qu'il a organisé à Oxford en 1993. Toujours discret, affable et extrêmement réservé, il a fait preuve d'une grande solidarité ayant appelé le *Foreign Office* pour accélérer la procédure de la délivrance du visa qui tardait à venir alors que la conférence allait commencer. Il a présidé ma première journée d'étude organisée au CRHST en 1994 et a rédigé des préfaces à quelques livres que j'ai édités. Sur son invitation également, j'ai participé à la rencontre internationale *Centre and periphery revisited: The structures of European science, 1750-1914* coorganisée par Agusti Nieto Galan et lui-même à la Maison française d'Oxford en 2002. La participation à cette manifestation m'a permis de mettre au point une recherche originale fondée sur les sources inédites – étudier dans l'esprit de comparaison deux épisodes des relations franco-russes en matière d'industrie minière, les travaux de Claude Joseph Ferry et de Frédéric Le Play dans l'Oural, au service des représentants de deux générations de fabricants russes Demidov[101]. Robert Fox a présidé mon jury de thèse. Ses travaux sur l'histoire de l'enseignement technique en Europe, sur l'histoire de l'industrie et des sciences en France font partie de mes ouvrages de référence. Nous nous retrouvons régulièrement aux différentes manifestations et échangeons des nouvelles : il m'interroge toujours avec intérêt sur mes travaux.

Stephan Lindner, historien de Munich, m'a orienté vers les fonds du Deutches Museum et m'a communiqué l'information sur la bourse. Lorsque nous étions à Munich, il a été notre guide et notre meilleur conseil.

Leoncio Lopez-Ocon, jeune poste rouge espagnol, était un collègue parfait, attentif, intéressé et très amicalement disposé. Notre amitié a été immédiate et notre collaboration, scellée par l'organisation de la journée d'études que je viens d'évoquer, a duré pendant de longues années. Il m'a fait venir en Espagne, organisé une série de séjours de recherche dans ce pays, facilité la prise de contacts avec d'autres spécialistes, comme Antonio Lafuente, Javier Ordoñez et Fermin del Pino, accompagné partout et assisté par tous les moyens et surtout, il m'a aidé à démarrer une véritable recherche sur Betancourt que j'ai menée par la suite dans les différentes archives et bibliothèques de Madrid et d'autres villes espagnoles.

Miriam Levin, professeur de *Case Reserve University* de Cleveland qui travaillait sur l'histoire de l'enseignement technique, a initié mes recherches sur l'émigration scolaire

[100] Voici les noms de quelques autres collègues avec lesquel(le)s j'ai eu l'occasion de collaborer : Simon Shaffer, Pnina Abir-Am, Luisa Dolza, Matthis Dörries, Ulrike Fell, Antonio Garcia-Belmar, Yves Gingras, Yanping Li, Agusti Nieto-Galan, Lorenza Sebesta, etc.

[101] De Ferry à Le Play : deux exemples de collaboration des ingénieurs d'État français et des entrepreneurs miniers russes dans l'Oural : Première moitié du XIXe siècle / Avec D. Gouzévitch // *Revue de la Maison Française d'Oxford*. Vol. 1, n° 2. 2003. p. 117-145.

et professionnelle, en particulier juive, en provenance de l'Empire russe.[102] Je suis venue aux États Unis sur son invitation pour faire une série de conférences sur ce thème. De son côté, elle a été partie prenante de plusieurs manifestations que j'ai organisées.

Agusti Nieto-Galan, élève de Robert Fox et un excellent historien de la chimie, a fait le tour des institutions européennes avant d'obtenir le poste de professeur à l'Université autonome de Barcelone. Avec un groupe de collègues de différents pays, principalement des anciens postes rouges du CRHST, il a mis sur pied, en 1999, l'organisation internationale qui a fait florès, *Science and Technology at the European Periphery*, soit le STEP. Étant dès le début partie prenante de cette organisation et membre de son *Steering Commitee* pendant quelques années d'affilée, j'ai assisté à ses rencontres régulières tenues dans les différentes villes d'Europe, de Barcelone, à Lisbonne, d'Aarus au Danemark, à Minorque. Outre l'occasion de rencontrer de nouveaux collègues et me faire de nouveaux amis, j'ai pu développer une réflexion sur le rapport « centre/périphérie » problématisé de manière polémique dans les travaux de Xavier Polanco[103] et sur la pertinence de l'usage de cette terminologie pour l'étude des espaces impériaux. Les thématiques des rencontres étaient stimulantes. L'une d'elles, consacrée à l'étude des voyages scientifiques, a donné lieu à une publication sérieuse pour laquelle j'ai rédigé un chapitre sur les « grands tours » des ingénieurs[104].

La formidable effervescence et diversité de ces échanges humains a constitué à terme l'énorme richesse de mon existence professionnelle.

En revenant à Dominique Pestre, je tiens à souligner encore un moment important. En sa qualité de directeur de l'unité d'accueil – d'abord au CRHST (1992-1995), puis au Centre Alexandre Koyré (1998-2006), – il m'a toujours soutenu en m'offrant des moyens logistiques indispensables pour réaliser mes projets. Ainsi, il a donné le feu vert à la journée internationale sur l'émergence de la communauté européenne d'ingénieurs dans la première moitié du XIXe siècle dont l'idée m'avait été soufflée par les documents découverts à Munich. Organisée en coopération avec Patrice Bret et Leoncio Lopez-Ocon en octobre 1994, cette journée a réuni, sous la présidence de Robert Fox, une quinzaine d'intervenants européens et a attiré une audience assez large. Les matériaux de cette journée ont été publiés l'année suivante[105]. Il a été un

---

[102] Étudiants, savants et ingénieurs juifs originaires de l'Empire russe en France : 1860-1940 / Avec D. Gouzévitch // *Archives Juives* (Paris). 2002. Vol.35, n°1. p. 120-128.

[103] Polanco Xavier. Un science-monde : La mondialisation de la science européenne et la création de traditions scientifiques locales // *Idem*. *Naissance et développement de la science-monde*. Paris : Ed. La Découverte ; Conseil de l'Europe ; UNESCO, 1990. p. 10-52 ; Polanco Xavier. World-science : How is the history of world-science to be written ? // *Science and Empire : Historical studies about scientific development and European expansion* / Ed. Patrick Petitjean, Catherine Jami, Anne Marie Moulin. Dordrecht ; Boston ; London : Kluwer academic publ., 1992. p. 225-242. (Boston studies in the philosophy of science. Vol.136). Voir aussi : Lafuente Antonio, López-Ocón Leoncio. Le transfert des pratiques scientifiques et techniques dans le contexte de la science-monde // *Naissance d'une communauté internationale d'ingénieurs (première moitié du XIXe siècle) : Actes de la journée d'études 15-16 décembre 1994 (CRHST, CSI)* / Éd. I. Gouzévitch, p. Bret. Paris : CRHST CSI, 1997. p. 79-85.

[104] Travelling Interchanges Between the Russian Empire and Western Europe: the Travels of Engineers during the First Half of the Nineteenth-Century / Avec D. Gouzévitch // *Travels of Learning : A Geography of Science in Europe* / Eds A. Simões, A. Carneiro, M.P. Diogo. Dordrecht ; Boston ; London : Kluwer Academic publ., 2003. p. 213-231. (*Boston Studies in the Philosophy of Science*. Vol. 233).

[105] Naissance d'une communauté internationale des ingénieurs (première moitié du XIXe siècle) : Séminaire, 15-16 décembre 1994, CRHST, Cité des Sciences et de l'Industrie : [Bilan d'une Journée d'étude] // *Bull. SFHST* (Paris). 1995, janvier. № 36. p. 27-30 ; *Naissance d'une*

des premiers lecteurs de ma thèse et membre du jury de la soutenance. Aux moments difficiles de l'existence, j'ai pu compter sur son appui solide et inconditionnel. De telles expériences ne s'oublient pas.

Le séminaire d'André Grelon était plus ciblé thématiquement et plus homogène. À l'époque des faits (1994-1998), il se focalisait en priorité sur l'histoire des enseignements techniques mais sa problématique générale était en réalité beaucoup plus vaste, bien décrite par la formule « l'ingénieur dans tous ses états ». Le séminaire avait ceci de particulier qu'il abordait cette problématique à la fois dans la perspective historique et du point de vue de la sociologie des professions, l'organisateur se présentant lui-même comme un chercheur « à deux casquettes », historien et sociologue. Il y a eu pourtant, parmi les intervenants, des représentants d'autres horizons disciplinaires – géographes, démographes, anthropologues, ingénieurs… Ainsi décelait-on dans cette approche interdisciplinaire la volonté d'explorer à fond et sous toutes les coutures le phénomène socio-historique d'importance parfois sous-évaluée, – clivages et préoccupations d'une profession aux titres anciens en perte de vitesse et de repères identitaires face au monde contemporain en mutation. Pour ceux et celles que la problématique intéressait, c'était un lieu de réflexion à la fois savant et convivial. D'autant plus qu'on y voyait défiler régulièrement des chercheurs étrangers aux perspectives, aux méthodes et aux sources propres à leurs pays d'origine, et ceci stimulait des travaux dans l'esprit de comparaison. Les auditeurs du séminaire formaient un groupe soudé, très amicalement disposé. L'ambiance était chaleureuse. Une fois venue, j'y suis restée. J'y ai trouvé mon élément.

Les travaux d'André Grelon sur les ingénieurs ont été autrement novateurs. Ayant investi ce champs de recherches à peine défriché par le biais d'une étude sur les cadres[106], à la fin des années 1980, il s'est consacré à l'exploration et à la problématisation de ce groupe socioprofessionnel tel qu'il s'était constitué, s'est diversifié et s'est retrouvé au bord de l'éclatement au cours de l'histoire en France et dans d'autres pays d'Europe, en particulier à l'époque de l'industrialisation aux XIXe et XXe siècles, en mettant à contribution la masse d'études sur le thème menées jusqu'alors « en ordre dispersé »[107]. Cet effort de catégorisation qui a permis de référer l'histoire des ingénieurs à un domaine historique et sociologique constitué a posé les fondements d'un nouveau champ d'investigations, tant au point de vue des problématiques que des approches méthodologiques. Plusieurs facettes du phénomène ont pu ainsi être explorées, plusieurs approches testées, de nombreux travaux générés à l'échelle nationale et internationale. Riches en matière d'analyse, d'une rigueur historique méticuleuse et parfaitement cadrés, les travaux d'André Grelon constituent une référence pour tous les chercheurs s'intéressant à l'étude des professions techniques et bénéficient d'une notoriété internationale bien méritée. Comme plusieurs de mes collègues français et étrangers, je m'y suis largement appuyée dans mes propres recherches. La plupart de mes projets professionnels s'inspirent de cette ressource. À plusieurs occasions, j'ai pu bénéficier de ses conseils et de son énorme expérience de professeur. Nos échanges suivis ont donné lieu à des collaborations plurielles, durables et variées. En sa qualité de directeur du Centre

---

communauté internationale d'ingénieurs : Première moitié du XIXe siècle : Actes des journées d'études : 15-16 déc. 1994 / Éd. avec P. Bret. Paris : CSI CRHST, 1997. 91 p.

[106] Grelon André. *L'éducation des cadres : la question des aspirations professionnelles chez les futurs cadres d'entreprise : enquête auprès d'un échantillon raisonné d'élèves de six écoles d'ingénieurs et de commerce : Thèse de sociologie 3e cycle* / Dir. Paul-Henry Chombart de Lauwe ; Université de Paris VII. 2 vol. Paris, 1983. 648 p.

[107] Gresle François. L'ingénieur dans la société française : Études recueillies par André Thépot // *Revue française de sociologie*. Vol. 27, n° 4. 1986. p. 745-748.

Maurice Halbwachs (où j'ai été incorporée en 2008), André Grelon a, d'une part, appuyé mes activités internationales et, d'autre part, m'a associé à quelques projets collectifs qui ont débouché sur des travaux en collaboration d'une ampleur toute nouvelle. La dernière en date et la plus importante de ces initiatives était le projet ANR « Géoscience » qui a réuni, en 2010-2013, un groupe international de chercheurs – historiens, géographes, sociologues, démographes – autours de la réflexion sur l'organisation spatiale de la science dans le monde moderne et contemporain. Outre de nouvelles collaborations extrêmement productives et une masse de connaissances puisées au cours de ces échanges, participer à ce *brainstorming* collectif a ravivé mon intérêt pour l'exploration des espaces impériaux dans leur rapport avec les sciences et les techniques.

Deux domaines historiques, deux conceptions d'échanges collectives, deux personnalités fortes extrêmement différentes l'une de l'autre… Mais qui avaient en commun le même don de générosité intellectuelle, la même volonté de transgresser les cloisons disciplinaires, de rassembler au-delà des frontières et des écoles historiques nationales, de promouvoir de nouveaux chantiers de recherche, de créer un appel d'air qui suscite des dynamiques collectives… En ce qui me concerne, l'opportunité de travailler avec ces deux chercheurs – sur les modes complètement différents, il faut le dire –, m'a ouvert de vastes perspectives. Chacun à sa manière, ils ont contribué à configurer mon parcours professionnel sur le court, moyen et long terme. L'initiation à la recherche collective et à la coopération internationale, – tels sont, outre l'encadrement professionnel au sein des institutions, les acquis principaux que je dois à leurs enseignements, soutiens et médiations.

Recherche collective et coopération internationale

Le travail collectif et la collaboration internationale sont deux éléments structurants essentiels de mes activités de chercheur. Ce sont aussi deux expressions sinon exclusives du moins porteuses de ma conception du travail de l'historien. L'univers de la recherche historique est en mouvement constant, et si l'on veut être à l'heure de leur actualité, interagir avec les collègues et les institutions des différents pays et des différents champs disciplinaires est la meilleure façon de se ressourcer. Dans le monde qui bouge et qui se globalise, ce sont aussi des ancrages indispensables qui permettent de mener l'investigation dans l'esprit de comparaison, de mieux baliser le champ de recherche et d'ouvrir de nouvelles perspectives. En ce qui concerne les ingénieurs en tant que groupe socioprofessionnel aux expressions multiples, l'approche collective et transnationale est le raccourci efficace pour saisir le phénomène dans sa diversité conditionnée par une somme de variables propres à chaque contexte national. Elle contribue également à identifier les mécanismes et les temporalités de la convergence qui ont conduit, à terme, à l'uniformisation des profils et des pratiques de ces experts (globalisation) puis à leurs clivages (segmentation) à l'échelle du continent européen voire au-delà.

Mais comme cela arrive souvent dans la vie, outre les normes institutionnalisées, l'exercice pratique de la profession est souvent fonction de l'expérience personnelle de chacun. Dans mon cas, plusieurs facteurs ont convergé pour me faire privilégier ce mode de fonctionnement collectif et international, vagabond, interactif et diversifié à souhait, comme celui de mes personnages, plutôt que le travail en isolé (que j'ai également expérimenté). Deux facteurs interconnectés me paraissent particulièrement éclairants pour expliquer cette orientation : mon parcours atypique et mon sujet de recherche en tant que tel.

Ayant investi la recherche historique en autodidacte indépendante en Russie, j'ai compensé largement l'insuffisance de ma formation grâce aux études doctorales en histoire des techniques en France, combinées avec plusieurs autres filières d'apprentissage en continu (séminaires, manifestations scientifiques tous niveaux confondus, voyages et séjours de recherche à l'étranger, projets collectifs, etc.). Cela dit, le vécu quotidien de ma famille se pliait difficilement à la précarité des petites vacations irrégulières, et dès que la situation légale me l'a autorisé, j'ai déployé une activité fébrile pour décrocher un emploi stable. Heureusement pour moi, les concours de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche étaient ouverts aux étrangers. Pour ma part, je ne souhaitais rien tant que d'entrer dans un centre de recherche historique ou je pourrais gagner ma vie en exerçant ma profession. Après maintes tentatives échouées, l'opportunité s'est présentée enfin, en 1998, de briguer une position d'ingénieur d'étude en histoire des sciences et des techniques mise en concours national. C'était un poste d'aide à la recherche que permettait mon statut de doctorante. Mais l'enjeu, de tous les points de vue, a été énorme[108] et j'ai accepté cette situation avec lucidité mais aussi, avec l'espoir de la faire évaluer et accéder au statut de chercheur après avoir soutenu ma thèse – ce qui a été fait en avril 2001. Cependant, à ce moment, j'ai été rattrapée par un autre problème qui a rendu mes espoirs caducs – j'ai atteint la limite d'âge considéré comme admissible pour engager une carrière dans la recherche française. L'histoire est longue et pleine de rebondissements stériles qu'il est inutile de développer ici. Il suffit de dire que ce nouveau « handicap », encore compliqué par le cloisonnement des divers systèmes d'enseignement et de recherche aux politiques de recrutement parallèles (EHESS, CNRS, universités, etc.), a voué à l'échec mes nombreuses tentatives de changer de corps.

Pendant deux décennies qui se sont déroulées depuis mon entrée dans la fonction publique, j'ai donc évolué à l'intérieur du système intégré, en grimpant progressivement les échelons pour aboutir, en 2016, à la promotion au statut d'ingénieur d'étude 1ère classe (actuellement HC). Il n'empêche que cette situation n'a en rien infléchi ma motivation initiale : le choix du métier d'historienne avait été fait depuis bien trop longtemps et les compétences requises accumulées au gré de trop d'efforts pour reculer tout près du but devant des obstacles formels. Une fois de plus, j'ai pris mon destin en mains, et ayant renoncé à multiplier inutilement des concours, j'ai organisé mes activités de manière à mettre ma condition à contribution, en développant des travaux d'intérêt collectif qui impliquaient mes compétences et mon expérience d'historienne en faisant avancer ma propre recherche. Pendant tout ce temps, j'ai donc combiné mes fonctions d'aide à la recherche avec la recherche elle-même, que j'ai menée sur le mode autonome grâce au soutien des directeurs des deux unités qui m'ont accueillie successivement : le Centre Alexandre Koyré (1998-2008) et le Centre Maurice Halbwachs (2008 - à ce jour).

La complémentarité thématique de ces deux unités, l'une spécialisée en histoire des sciences et des techniques, l'autre en étude des sociétés et en sociologie, y compris historique, des professions, était pour moi une opportunité d'investir un certain nombre de sujets intéressants que jusqu'alors, j'avais seulement effleurés. Ainsi, de concert avec Éric Brian, j'ai développé une recherche sur les sociabilités savantes en Europe

[108] D'une part, nous avons épuisé les ressources de prolongations de notre statut étudiant en France qui a été raccourci entre-temps. D'autre part, mon contrat avec l'IIET de Moscou n'a pas été reconduit, et j'ai perdu ma position en Russie. Enfin, mes enfants ont fait leur scolarité en France, ils étaient tous les deux parfaitement francophones et l'aîné a intégré les classes préparatoires du Lycée Saint-Louis qui préparaient aux concours des grandes écoles. En 2001, il est entré à l'École polytechnique.

(XVIIIe -XIXe siècles)[109]. Dans ce cadre, j'ai mis au point une base de données biobibliographique sur le thème et coordonné un groupe de chercheurs français et étrangers qui ont accepté d'y contribuer. En collaboration avec André Grelon et Catherine Marry, j'ai pu également poursuivre mes études sur l'histoire socioprofessionnelle des ingénieurs (construction des formations scientifiques en Europe, naissance de l'ingénieur civil, mobilités des experts techniques, etc., XVIIIe - XIXe siècles). Ces travaux, organisés sur le pied collaboratif, ont donné lieu à quelques ouvrages collectifs dont j'ai assuré la coédition avec les collègues français et étrangers[110]. En ce qui concerne le projet ANR « Géoscience » (dir. R. Arvanitis, D. Eckert, A. Grelon, M. Grossetti) que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner, entre 2010 et 2013, j'ai investi son volet historique portant sur l'étude de la spatialisation des systèmes d'enseignement et de recherche nationaux et coécrit deux grands chapitres dans le volume qui en est issu : l'un portant sur l'essor et la crise du système scientifique en Russie[111], le second analysant dans l'esprit de comparaison les politiques technoscientifiques de l'Empire russe, de l'Espagne, du Portugal et de l'Empire ottoman.

La coordination de la recherche collective, la participation aux projets interinstitutionnels et transdisciplinaires nationaux et internationaux, l'organisation des manifestations scientifiques internationales et des séminaires de recherche, l'encadrement des étudiants, l'édition, l'organisation des séminaires de recherche – toutes ces activités développées dans la durée sur plusieurs registres et impliquant un grand nombre d'acteurs étaient bénéficiaires de ma connaissance des structures institutionnelles de plusieurs pays d'Europe et de mes ressources de sociabilité

[109] En ce qui concerne l'Académie des sciences de Russie, voir, p. ex. deux travaux réalisés avec dix ans d'écart : L'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg : Le tournant du XIXe siècle / Avec D. Gouzévitch // *Les Académies en Europe XIXe-XXe siècles : Actes du Colloque tenu le 20 octobre 2007 à la Fondation Singer-Polignac sous la Présidence de Monsieur Michel Zink, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* / Dir. J.-P. Chaline ; Univ.de Paris-Sorbonne, Centre de recherches en histoire du XIXe siècle. Paris : Ed. SHN, [2008]. p. 37-66 ; Francuzskie inženery – členy Peterburgskoj Akademii nauk : Obzor arhivov Rossii i Bližnego zarubež'â / Avec D. Gouzévitch // *Rossiâ i Franciâ : Kul'turnyj dialog v panorama vekov : Mat-ly X Meždunar. Petrovskogo kongressa (Sankt-Peterburg, 9-10 iûnâ 2017 goda)*. SPb. : Evropeyskiy dom, 2018. p. 482-502. – (Ingénieurs français – membres de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg).

[110] *La formation des ingénieurs en perspective : Modèles de référence et réseaux de médiation : XVIIIe-XXe siècles* / Textes réunis avec A. Grelon et A. Karvar. Rennes : PUR, 2004. 176 p. (*Collection Carnot*) ; *Jogos de identidade : Os engenheiros, a formação e a acção = Les enjeux identitaires des ingénieurs : Entre la formation et l'action = The Quest for a Professional Identity : Engineers between Training and Action : [Evora, 8-11 octobre 2003]*/ Eds avec A. Cardoso de Matos, M. P. Diogo, A. Grelon. Lisboa : Calibri, 2009. 608, [3] p. ; *Becoming an Engineer in Eighteenth-Century Europe : The Construction of a Professional Identity* / Éd. avec Jones P. 2011, dec. p. 149-253. (*Engineering Studies*. Vol. 3, n° 3 : Special issue) ; *Ingénieurs, professions techniques et société : XVIIIe-XXe …* / Coord. I. Gouzévitch ; éd. I. Gouzévitch, A. Cardoso de Matos, M.P. Diogo, D. Gouzévitch, A. Roca Rossel *et. al.* Barcelona : ETSEIB, 2017. (*Quaderns d'Historia de l'Enginyeria*. Vol.15 : 2016-2017, n° spécial).

[111] La Russie, l'Espagne, le Portugal et l'Empire ottoman : Deux siècles de politiques technoscientifiques à l'épreuve des approches comparatistes / Avec Ana Cardoso de Matos et Darina Martykánová // *Les ancrages nationaux de la science mondiale XVIIIe-XXIe siècles* / Sous la dir. de Mina Kleiche-Dray. Paris : Éd. Des archives contemporaines, 2017. p. 239-286 ; La Russie : Construction et crise d'un système scientifique / Avec D. Eckert, D. Gouzévitch, M.N. Pane // *Idem.* p. 323-286.

personnelles établies et consolidés au fil des ans. En retour, de nouveaux liens se créaient donnant lieu à de nouveaux projets dont j'étais partie prenante.

***

Avant de clore ce survol, je souhaite signifier que j'ai mis intentionnellement de côté tous les sujets et toutes les publications qui impliquent mes études betancouristes (plus de 80 items au total). Le manuscrit inédit *Planète « Betancourt »* est représentatif de leur variété et de leur originalité. L'historique de ce travail, mes réflexions le concernant à la lumière des études sur le genre biographique, l'analyse de l'énorme bibliographie qui le concerne sont détaillées dans la vaste introduction de l'ouvrage. Ici, je tiens simplement à préciser que ce travail a fait siens la plupart des sujets et de thèmes d'intérêt que j'ai eu l'occasion d'aborder au cours de ma vie professionnelle. Il s'appuie sur la somme de mes expériences dans la recherche, fait usage de la plupart des concepts que j'ai eu à élaborer, offre l'opportunité pour tester plusieurs hypothèses. Grâce à cette recherche, j'ai pu tester dans ma propre existence, la « force des liens faibles », parfois transcendante, en discutant à travers leurs travaux avec plusieurs générations d'historiens, m'ayant permis de constituer mon propre réseau, de forger ma propre expertise, d'observer en nature et de pratiquer *in vivo* mes propres circulations. Elle m'a même permis de faire un voyage virtuel dans l'espace, sur les traces de l'astéroïde qui navigue dans le vide galactique sous le nom de « Betankur ». C'est dire que la recherche historique est une véritable aventure de l'esprit.

Bilan général

Domaine principal et axes de recherche

À l'heure actuelle, mon *domaine général de recherche* tel qu'il s'est constitué au fil de tous ces années d'exercice de la profession peut être désigné comme ceci : l'histoire de la circulation, confrontation et légitimation des savoirs et pratiques scientifiques et techniques aux XVIIIe et XIXe siècles avec un regard particulier sur le fonctionnement des réseaux de sociabilités professionnelles et sur le rôle des échanges technico-scientifiques dans la construction des régimes techniques nationaux.

Les travaux engagés dans cet esprit s'organisent autour de quelques axes thématiques qui tendent à explorer et à exemplifier le phénomène de la circulation et des échanges entre les différentes aires européennes à travers l'étude des réseaux de sociabilité, des mobilités et de la communication professionnelle des ingénieurs en Europe.

Parmi ces axes transversaux à la thématique générale, la place principale revient aux études portant sur l'émergence et l'affirmation des titres d'ingénieur à l'échelle européenne ; enjeux identitaires des ingénieurs ; les ingénieurs et la société. Sur le mode plus détaillé, ces études comprennent l'histoire de l'enseignement technique et la circulation des modèles éducatifs ; l'histoire des administrations techniques et des instances d'expertise et de contrôle ; la création du patrimoine technique : langage, traductions, livres et périodiques, politique éditoriale ; la mobilité des experts techniques européens et la migration scolaire russe et est-européenne en France ; l'accès des femmes et des minorités ethno-religieuses à l'enseignement supérieur technique et au marché du travail dans ce domaine. La mise en parallèle des politiques technoscientifiques dans les marges européennes (Russie, Espagne, Portugal, Empire

ottoman), en lien avec la construction des empires, forme dans cet ensemble thématique une direction spécifique.

La chronologie de ces études est assez vaste. Bien que l'essentiel des travaux portent sur le XVIIIe et le XIXe siècle, certains d'entre eux dépassent ces limites temporelles. Ainsi j'ai eu l'occasion et je compte continuer à fouiller l'histoire des premiers ingénieurs européens en Russie à partir du XVIIe siècle : il y a une riche matière pour problématiser ce phénomène dit de « la vague italienne », notamment par la mise en comparaison avec d'autres aires culturelles et par l'analyse complexe de l'activité plurielle et très variée de ces experts en Russie. L'histoire des migrations et de l'émigration scolaire russe (surtout celle des femmes et des juifs) et les études sur les titres d'ingénieurs empiètent sur la première moitié du XXe siècle[112].

Bilan et perspectives

Durant les prochaines années, j'envisage de poursuivre un certain nombre de travaux engagés précédemment et de démarrer des projets nouveaux qui sont encore en gestation ou en attente.

En développement du travail sur Betancourt, son temps et son œuvre, j'ai trois projets en préparation :

– La publication du manuscrit *Planète Betancourt* en français, en espagnol et en russe.

– La publication commentée de deux ouvrages fondamentaux de cet ingénieur : *Essai sur la composition des machines* et *Mémoire sur la force expansive de la vapeur* (éd. pressenti : Classiques Garnier, coll. « Histoire des techniques »).

– La publication commentée de la correspondance de Betancourt avec Breguet (58 lettres, archives privées) en collaboration avec Emmanuel Breguet. Au début, j'avais le projet de consacrer à l'amitié de ces deux hommes des Lumières un chapitre dans le livre, mais ensuite, j'ai renoncé à cette idée : le sujet est trop vaste, le matériau trop abondant et riche, les lettres regorgent d'informations précieuses sur la vie de ces deux experts savants des Lumières et sur l'univers des techniques de leur temps.

Le retour vers la source, le développement des travaux sur les polytechniciens :

– La publication des archives inédites des polytechniciens (Lamé, Fabre, Bazaine). Ce travail est déjà engagé. En janvier de cette année, le *Bulletin de la SABIX* a consacré son n° 62 aux X russes à l'occasion de l'acquisition par l'École polytechnique d'un fonds d'archives impressionnant d'Alexandre Fabre du temps de son exercice en tant qu'ingénieur en chef des colonies militaires sous Alexandre Ier. J'ai participé à ce travail par la rédaction de quelques chapitres relatifs à la vie de cet ingénieur en Russie, notamment à son exil sibérien. Un autre chapitre explore les mécanismes de l'invitation de Fabre et de ses trois condisciples au service de la Couronne. Enfin, un troisième chapitre offre une esquisse du portrait collectif des polytechniciens « russes ». Les négociations sont en cours avec la SABIX pour organiser la publication de la correspondance de Gabriel Lamé transmise en don à la bibliothèque de l'École polytechnique par les descendants grâce à ma médiation.

[112] La liste complète de mes publications pour la période de 1984-2018, dénombre au total 330 entrées en huit langues (russe, français, anglais, espagnol, italien, néerlandais, danois, allemand), y compris 13 livres écrits ou coécrits, 163 articles scientifiques et chapitres dans les monographies collectives et plus de 600 notices encyclopédiques dans quatre éditions.

– La correspondance de Pierre-Dominique Bazaine est en cours de saisie, sa publication commentée peut se faire assez rapidement bien que l'exercice soit complexe. Les conditions de l'envoi du courrier, le plus souvent transmis de main en main, aux personnes en partance chargés de leurs propres bagages, a généré un art d'écrire entre les lignes au sens propre du terme voire parfois en travers en couvrant entièrement le moindre bout de papier. Il s'agit donc d'un véritable décryptage.

– La poursuite du travail sur la biographie d'Antoine Raucourt en collaboration avec Hélène Vérin.

– L'histoire des polytechniciens est un sujet récurrent dans mon travail, plusieurs aspects de cette thématique sont déjà élaborés, beaucoup d'articles publiés, des survols aux monographies (Bazaine, Potier, Lamé et Clapeyron en Russie). J'ai donc le projet d'écrire sur la base de ces matériaux un ouvrage monographique « L'École polytechnique et la Russie » qui non seulement tiendra compte de ce qui a été fait et en intégrera les éléments principaux mais offrira le portrait collectif de ces experts sur fond du paysage politique turbulent qui caractérisait leur condition russe.

Pierre le Grand et son époque :

– La publication en version française de notre ouvrage sur la Grande Ambassade[113], premier voyage de Pierre Ier en Europe occidentale (1697-1698) qui a marqué le début de sa politique de modernisation à l'européenne.

– La préparation de la monographie sur le Second voyage européen du tsar (1716-1717) au cours duquel il a visité la France – travail en cours.

– La finalisation de l'édition des ouvrages issus de deux colloques franco-russes consacrés à ces voyages du souverain russe en Europe qui sont déjà sous presse en version russe, l'objectif étant de trouver un éditeur intéressé en France pour réaliser leur version remaniée en cette langue, probablement avec une participation élargie des historiens français. Les négociations sont en cours.

Dictionnaire des Français en Russie à l'époque pétrovienne :

– Publication en cours. L'ouvrage contient plus de 1000 notices dont j'ai écrit ou coécrit 330. Leur rédaction a permis de formuler quelques sujets à développer en perspective : l'un de ces sujets concerne l'architecte Leblond et l'équipe d'artisans qui l'a accompagné en Russie en 1716-1717. Le second met le projecteur sur les activités des frères Delisle en matière de la cartographie de l'Empire russe. Ce sujet, qui éclaire certains points obscurs de la découverte des archipels inconnus au nord du Pacifique et le rôle des frères Delisle dans cet exploit de Bering et de ses coéquipiers russes a suscité un grand intérêt chez les historiens de l'environnement. L'été dernier, j'ai été invitée à Guangzhou, en Chine, pour présenter ce travail à la réunion de leur groupe international qui a pour siège le Centre Rachel Carson à Munich. Tout récemment, les collègues de l'université de Taiwan ont décidé d'organiser chez eux une autre manifestation sur ce thème. La publication est également envisagée.

Collections techniques :

– Une monographie collective *Des cabinets des curiosités aux musées d'arts et métiers : collectionner des objets techniques (XVIe-XXe siècles)* codirigée avec Ana

[113] *Velikoe posol'stvo : Rubež èpoh, ili Načalo puti : 1697-1698 = La Grande ambassade :1697-1698 : La charnière des époques, ou Le début du chemin* / Avec D. Gouzévitch. SPb : Dm. Bulanin, 2008. 696 p. – En russe ; résumé en français.

Cardoso de Matos est préparée à l'édition dans *Les cahiers d'histoire du CNAM* dont elle doit constituer le numéro spécial. Sa parution est prévue en 2020.

Et donc, le travail continue…